Ses plus grands rôles, sa famille, ses fantômes

EXCLUSIF

CATHERINE DENEUVE

se confie à PHILIPPE LANÇON

VANITY FAIR

Brillant dehors,
MORDANT DEDANS

FÉVRIER 2025

PHOTOGRAPHIÉE PAR HIDIRO

L 13348 - 128 - F: 4,90 € - RD

PLUS

LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE AUDE DE THUIN / *LES SECRETS DU CARRÉ VIP* DU PARC DES PRINCES / HARRY ET MEGHAN, *LEUR VIE EN CALIFORNIE* / *LES 25 TALENTS* QUI VONT FAIRE 2025 / STEVE MCQUEEN, *L'ART ABSOLU*

dior.com – 01 40 73 73 73

DIOR

CHANEL.COM

CHANEL

JOAILLERIE

COCO CRUSH

CERTAINES RENCONTRES MARQUENT POUR TOUJOURS.

BAGUES ET BRACELETS EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.

BIOCERAMIC
MOONSWATCH
COLLECTION

MISSION ON EARTH *LAVA*

OMEGA
×
swatch

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

BIOCERAMIC
MOONSWATCH
COLLECTION

MISSION ON EARTH *DESERT*

OMEGA
x
swatch

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

« Grand arbre, contrefort de la Longue-Vue,
point de direction N.-N.-E. quart N. Île du Squelette, E.-S.-E. quart N.
Dix pieds. Ainsi donc, un grand arbre constituait le principal repère. »

Robert Louis Stevenson. *L'Île au Trésor,* 1883

Découvrez
notre collection

Palmier Mystérieux
Clip avec motifs
interchangeables

L'île au trésor racontée par

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

SOMMAIRE

VANITY FAIR

16 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
18 NOS CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

36 CATHERINE DENEUVE, par Philippe Lançon

Rencontre entre une légende vivante du 7e art et l'auteur du *Lambeau*, pour un portrait d'actrice tout en finesse et générosité.

VANITÉS

22 MODE Zita d'Hauteville, modèle digital
25 BEAUTÉ Des parfums très 80
26 CAPRICE Les dessous chics
27 ACCESSOIRES L'île aux joyaux
28 COULISSES Le carré du ballon rond
30 STYLE Anatomie d'une broche
31 FOOD À l'heure des thés
32 SECRETS DE FABRICATION
Patronyme, de Vanessa Springora
33 STYLE Diana, princesse des neiges
34 VOYAGES L'île Maurice

(Suite page 12 »)

Harry et Meghan

P. 36

CATHERINE DENEUVE
« J'aime beaucoup les rongeurs. Quand j'étais enfant, j'avais une souris, elle s'appelait Bunny. »

P. 64

AUDE DE THUIN
« À l'école, les bonnes sœurs se plaignaient de moi. J'étais dissipée, râleuse, irrespectueuse. »

P. 72

ZOË KRAVITZ
« Je crois vraiment que la vie est une aventure. Il faut parfois savoir renoncer, laisser les choses se faire... »

HIDRO/A. GALERIE, KIM THOMPSON

Clip
Pirate John

L'île au trésor racontée par

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 10)

MAGAZINE

46 EN COUVERTURE Leçons de style
Entre Catherine Deneuve et la mode, l'histoire d'amour traverse les décennies. Décryptage du « style Deneuve ».

52 EN COUVERTURE Regards amoureux
Sublimée par son ex-mari et photographe David Bailey, retour sur deux séances photos qui vont marquer à jamais la carrière de Catherine Deneuve.

60 EN COUVERTURE Jardinage, écureuils et vins fins
On croit tout savoir de la plus grande actrice française. La preuve que non en dix-sept anecdotes étonnantes.

64 POUVOIR Le couple était presque parfait
Reine du gotha économique et mondain, Aude de Thuin avait tout Paris à ses pieds. Après la disparition tragique de son mari et sa tentative de suicide ratée, sa vie a basculé. Récit.

72 COUP DE CHAPEAU Zoë Kravitz
Le nouveau parfum Yves Saint Laurent l'a choisie pour égérie. Singulière et libre au cinéma comme dans la vie, Zoë Kravitz trace sa route avec audace.

74 POUVOIR Harry et Meghan, les Californiens
Depuis leur exil doré aux États-Unis, ils jouent les citoyens modèles. Mais les Américains y croient-ils vraiment ?

80 CINÉMA Avant-premières
Remakes prestigieux, performances de stars ou productions indépendantes originales... Gros plan sur les films qui vont marquer l'année.

92 PORTRAIT Steve McQueen, l'art absolu
Il est à la fois un grand nom d'Hollywood et une signature majeure de l'art contemporain. Voici comment le réalisateur oscarisé britannique a réussi cet impossible pari.

102 COUP DE CHAPEAU Cate Blanchett
Entre plusieurs tournages et une campagne pour Armani, Cate Blanchett signe enfin son grand retour sur les planches, à Londres.

104 MODE Simple, basique
Quand la mode célèbre un minimalisme sophistiqué où chaque détail raconte une histoire de féminité et d'élégance.

116 PALMARÈS 25 talents pour 2025
Nos vingt-cinq personnalités de moins de 30 ans qui vont enchanter l'année.

124 ACCESSOIRE L'art de l'éclat
Sous une lumière vibrante, chaque accessoire dévoile son caractère unique et son éclat singulier.

130 MON ATELIER, par Mathilde Denize

▲ Boucles d'oreilles Van Cleef & Arpels

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES EN KIOSQUES EN SUISSE ET EN BELGIQUE.

P. 74

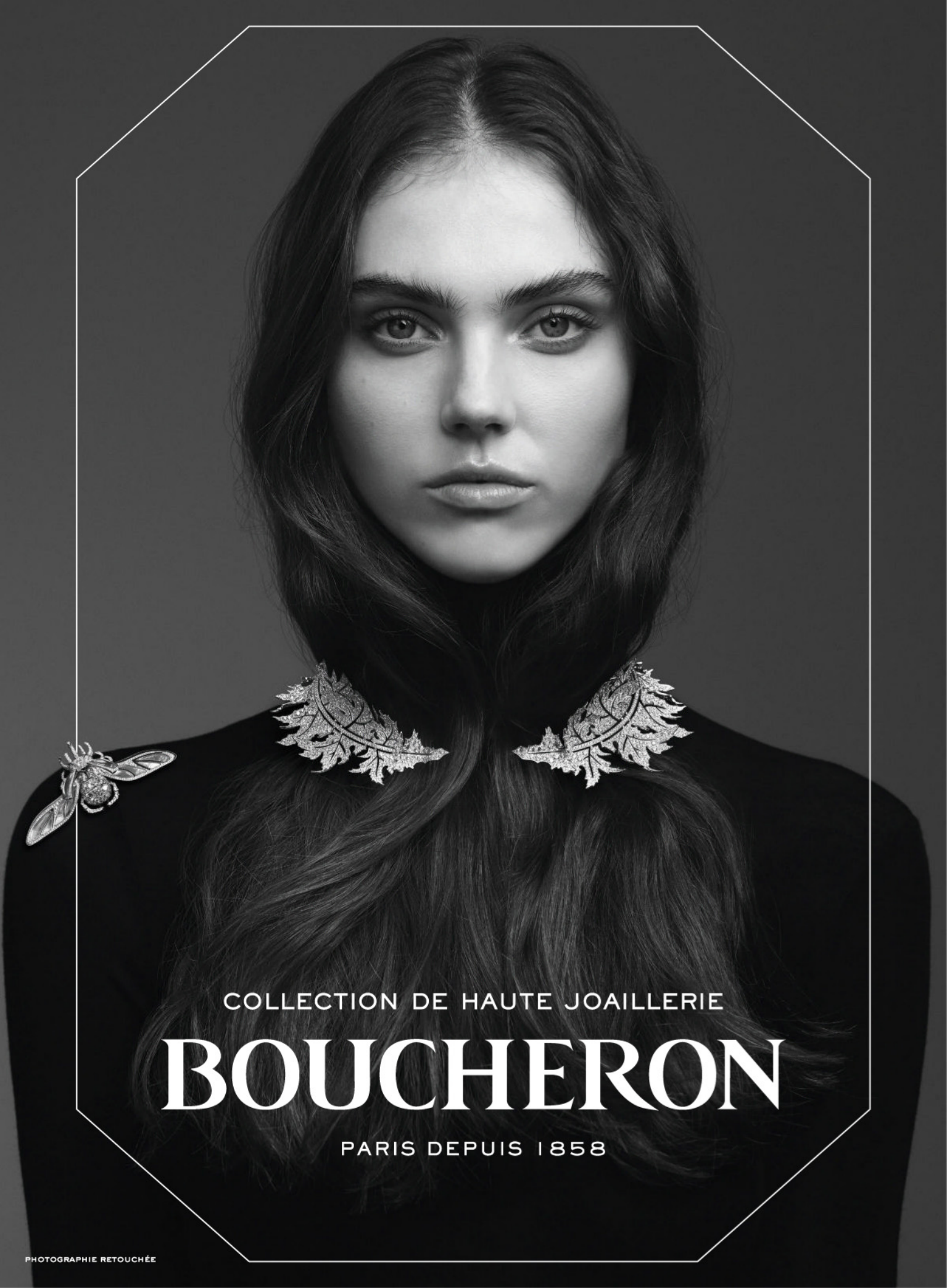
HARRY
« J'ai perdu ma mère, et maintenant, je vois ma femme devenir victime des mêmes forces destructrices. »

P. 92

STEVE MCQUEEN
« Je n'ai que mon travail, ma famille et quelques amis qui se comptent sur les doigts d'une main. »

EN COUVERTURE : **CATHERINE DENEUVE**
PHOTOGRAPHIE : **HIDIRO**

HIDIRO/A. GALERIE, RYAN JENQ


COLLECTION DE HAUTE JOAILLERIE
BOUCHERON
PARIS DEPUIS 1858
PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsables éditoriaux **Marie Baudet et Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkai**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffe de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet**
Journalistes **Maxime Jacob, Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Anthony Breznican, David Canfield, Rebecca Ford, Nate Freeman, Camille Gantzer, Philippe Lançon, Manon Lemaire, Léa Marchetti, Anna Peele, Jacqueline Remy, Faustine Saint-Geniès, Daisy Shaw-Ellis, Paloma Simon** *Photographies* **Javier Biosca, Hidiro, Ryan Jenq, Nicolò Parsenziani, Chieska Fortune Smith**
Illustrations **Laure Drou** *Stylisme* **Valentina Di Pinto**
Set design **Laura Woolf** *Copy Editor* **Claire Clert**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Celine Delacquis, Stéphanie Dupin, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Gérald Passy et Charlotte Tanguy** *Équipe Commerciale Lifestyle* **Nour Eido, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza** *Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Creative Cnx Studio **Sarah Herz** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Event Director **Stéphanie Lefebvre**

DIRECTION

Présidente et Directrice de la Publication **Natalia Gamero del Castillo**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
Directeur des Ressources Humaines **Christian Tounkara**
Directrice Financière **Isabelle Léger**
VP Communication **Bernie Torres**
Directeur de la Vidéo **Thomas Leroy**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

Impression **RotoFrance**
25 Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes – France.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0925K91918**
Dépôt légal **Février 2025**

Certifié PEFC
Ce produit st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr eyclées t contrôlées
PEFC 10-31-1557
www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
P tot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
P tot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc, 80000 Amiens.
Tél. 0809 400 447 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be,
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board **Jonathan Newhouse**
Chief Revenue Officer **Elizabeth Herbst-Brady**
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief of Staff **Samantha Morgan**
Chief Product & Technology Officer **Sanjay Bhakta**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon : *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Proche-Orient : *AD, Condé Nast traveller*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue, Wired*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *Vogue, Vogue Man*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
Proche-Orient : *GQ, Vogue, Wired*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Roumanie : *Glamour*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

jacomo
PARIS
jacomo.fr
Nassim Lyes
J
de
Jacomo
PARIS

L'ÉDITO

Deneuve, enfin. La grande Catherine en couverture de *Vanity Fair*, intemporelle et majestueuse.

Autant l'avouer : au fil des années, j'avais fini par ne plus y croire. Combien de fois l'avions-nous sollicitée ? Ce n'était jamais « le bon moment ». Tantôt, elle déclinait pour des raisons d'emploi du temps. Tantôt, elle acceptait du bout des lèvres, avant de se rétracter la veille de la séance photo. Un été, elle nous faisait savoir qu'elle était terriblement épuisée, puis rayonnait à la rentrée en couverture d'un magazine en papier glacé au nom de bric-à-brac chic. Comme s'il y avait une histoire de désir contrarié entre elle et nous. À quoi bon insister, avais-je conclu.

Je me trompais : insister, c'est l'essence du métier de journaliste. Une porte se ferme, on passe par la fenêtre. Alors quand Matilde Incerti, une amie de longue date de l'actrice, a relancé l'idée lors d'un dîner au Harry's Bar durant la Mostra de Venise, j'ai repris un Bellini pour affecter un air détaché : pourquoi pas ? Il faudrait regarder le calendrier. Ce serait pour le numéro de février, juste avant la sortie de son prochain film, *Yōkai – le monde des esprits*, a-t-elle poursuivi. Elle présidera aussi la cinquantième cérémonie des César. Matilde Incerti, incontournable attachée de presse qui produit aussi *Yōkai*, avait un plan. Plus elle avançait ses arguments, plus je m'efforçais de contenir mon intérêt. Mais au fond de moi, déjà je jubilais.

Il y aurait cependant une condition, inquiétante et réjouissante : Catherine Deneuve voudra être interviewée par un écrivain. Et pas n'importe qui : Philippe Lançon, miraculé des attentats de *Charlie Hebdo*, dont une partie du visage a été arraché par une balle, et auteur du *Lambeau*, récit magistral de sa lente reconstruction après sa grave blessure. Est-ce parce que certaines icônes ont besoin d'une plume pour remplir de mots une existence traversée à prononcer ceux des autres ? Ou parce que Deneuve, victime d'un AVC en 2019, éprouve l'envie de parler avec une personnalité qui a retrouvé un peu de lumière après les ténèbres ? Difficile de dire non. Le journalisme littéraire est une composante de l'identité de *Vanity Fair* et, à chaque fois que nous avons fait appel à un romancier (Sylvain Tesson, Atiq Rahimi, Karine Tuil...), le résultat était au-delà de nos attentes.

Au début de l'automne, j'écris donc à Philippe Lançon pour lui proposer cette rencontre. Je l'avais connu – pardon, observé – lors de mes débuts dans ce métier, quand j'étais stagiaire à *Libération* à la fin du siècle dernier. Il était déjà ce journaliste admiré pour son style, délicatesse et sécheresse mêlées, qui donne à son travail une note d'élégance teintée de distance. Un aveu : il avait aussi relu (et biffé) l'un de mes premiers papiers, la recension d'un livre écrit par un résistant de la seconde guerre mondiale – article non publié, cela arrive parfois.

Lançon hésite une journée. Les stars ne le fascinent guère. Il n'a pas non plus envie que la rencontre avec la grande Catherine tourne au fiasco, comme cela a été le cas avec Emmanuel Carrère. Mais Deneuve, quand même... Elle incarne une part du récit national, difficile à ciseler certes, mais prégnante dans notre imaginaire collectif. Et il y a quelque chose que Philippe n'ose pas me dire. Pas encore. Finalement, il accepte. Premier rendez-vous sans grand intérêt, échange de banalités pour sentir l'autre. Une grande actrice serait-elle un lieu vide ? Elle l'invite à dîner pour le connaître davantage. Coïncidence : cela se passera dans un restaurant près des Invalides, à deux pas de l'hôpital où ils ont tous deux séjourné. Deux miraculés se rencontrent. La conversation s'envole. François (Truffaut) et Françoise (Dorléac) traversent le repas, suivis d'autres fantômes ; un bébé en celluloïd fait son apparition, puis des « hommes torses nus à quatre pattes », et même Mylène Farmer. C'est l'heure de se révéler un secret : l'un et l'autre ont eu recours au même masseur thérapeute après leur entrevue avec la Faucheuse.

Je ne vous en dis pas plus, sinon que cela valait la peine d'attendre Catherine Deneuve toutes ces années. □

ÉDOUARD PONT

OLIVIER BOUCHARA
Directeur éditorial de *Vanity Fair*.

VANITY FAIR

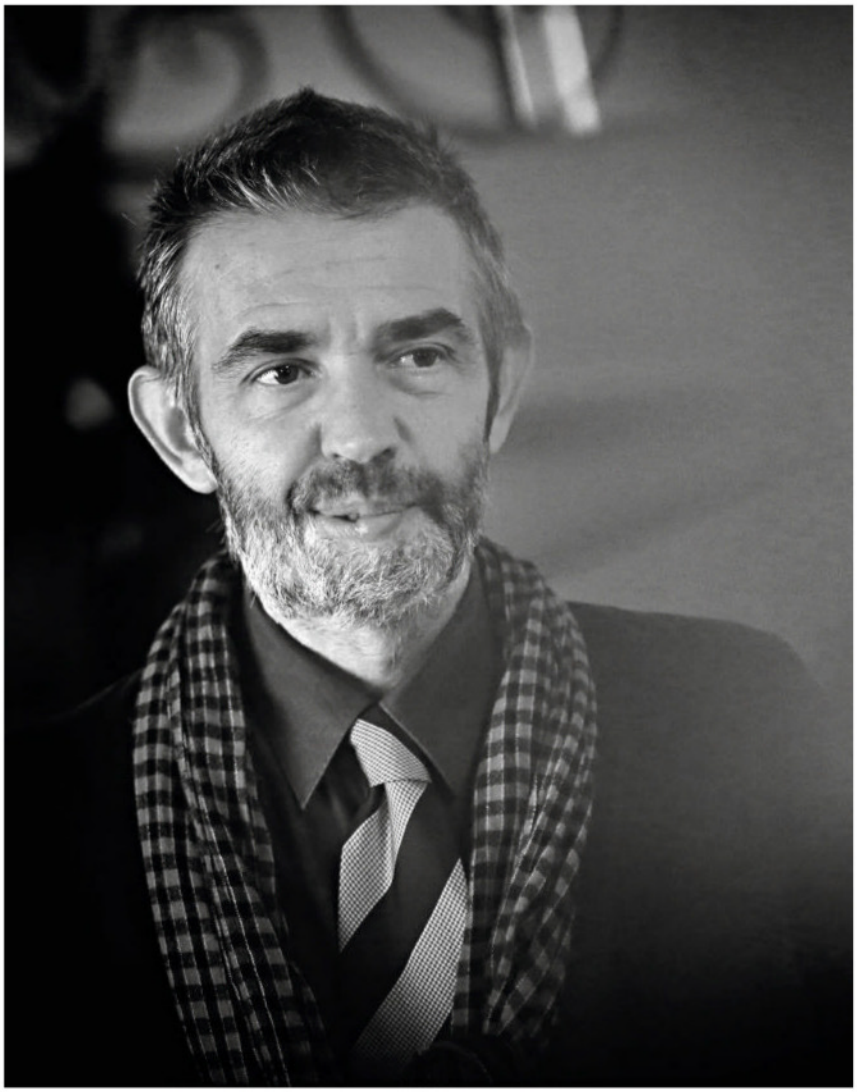
PLUS BRILLANT, PLUS MORDANT...

Abonnez-vous

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement

abonnement.condenast.fr

NOS CONTRIBUTEURS



PHILIPPE LANÇON

N'ayons pas peur des mots : il est l'un de nos plus grands journalistes et écrivains contemporains. *Le lambeau* (2018), récit de sa lente reconstruction après sa grave blessure au visage lors des attentats de *Charlie Hebdo*, est un chef d'œuvre d'introspection psychique et physique, justement récompensé par les prix Femina et Renaudot. Dans la veine des Dominick Dunne et Christopher Hitchens, nos regrettés confrères du *Vanity Fair* américain, cet ancien reporter devenu critique littéraire a ce don pour sentir les personnalités, et d'en tirer des portraits toujours troublants de justesse. La preuve avec cet article au long cours sur Catherine Deneuve P. 36, qui commence par un questionnement sur notre imaginaire collectif et finit comme une sonate à quatre mains, par bonheur inachevée. □

FAUSTINE SAINT-GENIÈS

Passionnée de cinéma, Faustine a écrit plusieurs ouvrages sur le 7e art, dont un, *Il était une fois Deneuve*, qui l'a rendue incollable sur la star. Pour *Vanity Fair*, elle revient P. 52 sur deux séances photos mythiques parues dans *Vogue*, accordées à David Bailey, son futur – et à ce jour unique – mari. Elle s'est également penchée dans ce numéro sur les petites histoires méconnues qui entourent l'actrice P. 60. □

DR

JACQUELINE REMY

Il fallait une journaliste d'envergure pour raconter le destin tragique et contrarié d'Aude de Thuin. Ex-rédactrice en chef de *L'Express* et romancière multi-récompensée, Jacqueline Remy a recueilli la parole – rare –, de cette reine déchue du gotha économique et mondain. De ces entretiens, elle en a brossé un portrait psychologique tout en nuances et en vérités, à découvrir P. 64.□

KAHINA SEKKAÏ

Aussi à l'aise lorsqu'il s'agit de commenter l'élection américaine entre Kamala Harris et Donald Trump que la dernière sortie de Kate Middleton, notre rédactrice en chef web est titulaire d'un bachelor en journalisme et d'un diplôme en relations internationales. Passionnée de sport – la F1 n'a plus aucun secret pour elle –, Kahina s'est intéressée de près dans ce numéro au fonctionnement des places du carré VIP dans les tribunes du Parc des Princes P. 28. Elle en est revenue convaincue que « Paris est décidément magique. »□

HUGO WINTREBERT

Journaliste de défis et de challenges, Hugo n'aime rien tant que les contre-pieds et les changements de registre. Ce mois-ci, notre reporter a dû faire preuve de flair et de diplomatie dans un exercice un peu particulier, celui de jury. À lui la lourde tâche de sélectionner les 25 personnalités de moins de 30 ans qui vont enchanter notre année 2025 P. 116. L'occasion de faire quelques heureux, et pas mal de déçus.□

GÉRALDINE RICHARD

Directrice artistique de *Vanity Fair* depuis sept ans, Géraldine façonne chaque mois l'esthétique visuelle du magazine avec son œil créatif et intransigeant. Elle supervise les séries photos, shoote les natures mortes et ne déteste pas à l'occasion utiliser son Rotring 600 pour illustrer un sujet. Dans ce numéro, elle s'est intéressée aux teatimes parisiens qu'elle a testé avec une curiosité, comment dire... gourmande P. 31.□

ART DIR.: PAUL MARCIANO
PH: JOSH RYAN
© GUESS®, INC. 2025
GUESS
GUESS.EU

ENSEMBLE **LOUIS VUITTON**

Modèle digital

Mannequin en vue, entrepreneure dans le numérique, Zita d'Hauteville incarne avec classe le meilleur du nouveau monde.

Texte **Paloma Simon** Photographie **Javier Biosca**

À 28 ans, Zita d'Hauteville est tout sauf une *it girl* comme en produit régulièrement la grande famille des mannequins. « Je viens de fêter mon cinquième anniversaire chez Google. Le temps passe trop vite », s'exclame la jeune femme, *partner manager* chez YouTube et promise à un avenir radieux dans la tech. Le magazine *Forbes* vient de l'inclure dans sa célèbre liste des « 30 personnalités de moins de 30 ans » et la décrit avec ces mots : « Elle travaille dans la tech avec une formation en informatique, est une figure influente dans la communauté de la mode, mais aussi une entrepreneure. » Comme Zita l'explique d'ailleurs elle-même : « Je dirige un programme destiné à aider les créateurs de contenu à se développer sur leur plateforme. »

Même si sa taille – 1,80 m – et sa beauté naturelle semblaient l'y conduire tout droit, son avenir dans le mannequinat n'avait rien d'une évidence. Repérée sur Facebook à l'âge de 15 ans, Zita d'Hauteville alterne désormais les shootings pour *W*, *Grazia*, *Glamour* ou *Madame Figaro* avec son poste à responsabilité chez YouTube. « Je vais au bureau tous les jours. Lorsque j'ai une séance photo comme aujourd'hui, je prends un jour de congé. Mon travail à temps plein, c'est Google, la mode occupe 20 % de mon temps. En fait, je travaille à 120 % ! », s'amuse-t-elle. ↠

» Fille d'Éric d'Hauteville, propriétaire de la marque de montres Oxygen, et d'Isabelle de Séjournet, consultante en art, Zita a grandi entre la capitale française, la Belgique (d'où sa mère est originaire), mais aussi Gstaad et l'Espagne, où sa famille possède plusieurs propriétés. Comme la plupart des trentenaires, elle alerte sur les défis que sa génération va devoir relever. « Il faut prendre nos responsabilités vis-à-vis de l'environnement, et veiller à ce que chaque citoyen connaisse son empreinte carbone et sache comment la réduire, milite-t-elle. Je suis végétarienne depuis sept ans ; on sous-estime souvent l'impact positif d'un régime sans viande sur notre empreinte carbone et notre santé. »

ENSEMBLE
LOUIS VUITTON

RÉALISATION
JOANA DE LA FUENTE
MAQUILLAGE
CHYNARA KOJOEVA
COIFFEUR
VASCO FREITAS
PRODUCTION
ASHA MARTINEZ
ASSISTANT DE PHOTOGRAPHIE
ANA EGUIZABAL
ASSISTANT DE STYLISME
JUAN LUIS ASCANIO

Geek et cosmopolite, Zita appartient à une famille française dont la généalogie remonte à plusieurs siècles, ce qui signifie qu'elle doit s'acquitter de certains devoirs. Comme se rendre au Bal des débutantes avec sa mère, par exemple. « Elle a toujours eu un sens du style assez particulier, elle est beaucoup plus audacieuse que moi. Elle a déjà porté une robe en Smarties ! », s'amuse-t-elle. Son premier « Bal » a eu lieu en 2013, à Paris. Elle y faisait ses premiers pas dans la bonne société aux côtés d'aristocrates, de princesses ou d'actrices comme Lily Collins (*Emily in Paris*) ou Margaret Qualley (*The Substance*, *Once Upon a Time in... Hollywood*).

Ovni et Igloo

« J'apprécie que ces évènements soient aujourd'hui également basés sur la méritocratie, et que des athlètes ou des scientifiques puissent y prendre part », explique Zita, qui avait choisi une robe bleue signée Vivienne Westwood pour l'occasion. En matière de mode, la jeune femme sait de quoi elle parle. « Mon père a travaillé toute sa vie dans la mode ; il a passé dix ans chez Dior pour ouvrir le marché asiatique, avant de fonder sa propre entreprise de textile, tout en fabriquant des montres. Enfant, je l'accompagnais dans ses voyages en Chine pour visiter les usines et les fournisseurs. J'étais une sorte de mini-assistante du P-dg. J'ai beaucoup appris à ses côtés. »

Pour notre shooting, elle est arrivée vêtue d'un confortable ensemble en maille et de mocassins, accompagnée de ses chiens, Ovni et Igloo, qui ne la quittent jamais, comme on peut le constater sur son compte Instagram où elle partage son quotidien avec plus de 100 000 abonnés. Quelques jours après notre séance photo, Zita a retrouvé sa famille au pays basque, dans une maison typique où elle passe ses vacances d'été depuis qu'elle est enfant. Amoureuse de l'Espagne, elle n'aurait manqué pour rien au monde en juin dernier le défilé Louis Vuitton Croisière 2025 de Barcelone, avec des pièces que l'on retrouve sur ces photos. « C'était merveilleux de pouvoir porter ces vêtements aujourd'hui », dit-elle avant de se lancer dans l'éloge de son créateur, le directeur artistique de la maison, Nicolas Ghesquière. « C'est un ange, un vrai visionnaire. J'admire tellement son travail. » □

JAVIER BIOSCA

STARMANIAQUE Boules à facettes, Michelle Pfeiffer et Al Pacino dans *Scarface*, en 1983.

UNIVERSAL/COURTESY EVERETT COLLECTION

DES PARFUMS TRÈS 80

L'opulence de la parfumerie propre aux eighties remet certains grands classiques au goût du jour et inspire de nouvelles fragrances.

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

Le parfum Un bouquet floral (néroli, roses, gardénia, tubéreuse) imaginé par Jean-Paul Guerlain en 1983.
L'ambiance Joyeuse et un peu folle, comme le défi relevé par le comte d'Artois, qui construisit les jardins de Bagatelle en soixante-quatre jours pour Marie-Antoinette.
Le dress code Une petite robe de coton blanc.
JARDINS DE BAGATELLE **GUERLAIN** 146 EUROS (75 ML)

Le parfum Ses notes boisées et épicées ont marqué la parfumerie masculine de son caractère audacieux.
L'ambiance Fidèle mais réinventée, avec des nouvelles déclinaisons sport et féminine cultivant le même esprit élégant.
Le dress code Une belle veste de costume, arborée avec la nonchalance de ceux qui vont de l'avant.
J DE JACOMO **JACOMO** 95 EUROS (100 ML)

Le parfum Huile de citron, cannelle, jasmin et patchouli pour une fragrance très sophistiquée.
L'ambiance Italienne, bien sûr, le soir en plein été lorsque les esprits s'échauffent.
Le dress code Une longue robe en jersey drapée et un sac en cuir doux comme la peau.
DÉJÀ MINUIT **BOTTEGA VENETA** 390 EUROS (100 ML)

Le parfum Un ovni olfactif testostéroné, lancé en 1988 et bâti autour d'un improbable trio fleur-cuir-bois.
L'ambiance Les beaux quartiers d'une ville bouillonnante, sans sommeil, comme Paris ou New York.
Le dress code Un costume taillé impeccablement et le parfum porté à même le torse.
FAHRENHEIT **DIOR** 130 EUROS (75 ML)

Le parfum Un oriental épicé très opulent, né en 1984.
L'ambiance L'appartement baroque de la rue Cambon, l'effervescence et l'irrévérence qui y règnent avant un défilé haute couture.
Le dress code Une veste en tweed et un jean portés à la manière d'Inès de la Fressange à l'époque.
COCO **CHANEL** 164 EUROS (100 ML)

LES DESSOUS CHICS

Cette saison, le Birkin d'Hermès se montre, plus que jamais, élégant sous toutes les coutures.

Photographie **Géraldine Richard**

Aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur, ce Birkin affiche au grand jour ses finitions et ses détails les plus secrets, du piqué sellier au grain de veau Barénia.

SAC BIRKIN EN TOILE ET VEAU BARÉNIA, HERMÈS, PRIX SUR DEMANDE.

1. Clip « Smollett » **2.** Collier « Écume mystérieuse » ; boucles d'oreilles « Gouvernail » ; bracelet « Traversée mystérieuse » et bague « Regard vers le ciel » **3.** Clip « Carte au Trésor » **4.** Clip « Pirate Jim » (collection de haute joaillerie « l'Île au Trésor » Van Cleef & Arpels)

1

2

L'ÎLE AUX JOYAUX

Brillante à tous points de vue, la collection Van Cleef & Arpels inspirée de Stevenson joue avec maestria la carte de l'aventure.

Texte **Pierre Groppo**

Quel est le prix d'une bonne histoire ? Les producteurs de cinéma ont quelques idées là-dessus. Le joaillier Van Cleef & Arpels aussi, qui dévoilait à la fin de l'année une spectaculaire collection de haute joaillerie inspirée par l'un des romans d'aventure les plus mythiques : *L'Île au Trésor,* de Robert Louis Stevenson. Une histoire de pirates, de voyages et de carte légendaires, transformée ici en un récit joaillier exceptionnel. Il faut dire que la maison, hautement singulière dans l'industrie (elle n'a pas d'égérie et ne travaille pas avec les célébrités) excelle dans l'univers de la narration, comme l'ont montré ses précédentes collections inspirées aussi bien par Jules Verne que *Peau d'Âne* ou Shakespeare. Cette année, retour à l'aventure, sur fond de marins louches, d'océan et de mythologie insulaire. Voici la carte, découverte dans le livre par le héros, Jim Hawkins, lors d'un dîner chez un châtelain anglais. La voici proposée en un clip fait d'une feuille d'or gravée à la main, roulée sur elle-même et entourée d'un cordon en or rose orné de pompons mobiles : une création infiniment plus chic qu'un écran GPS. L'aventure peut commencer. On y retrouve aussi bien l'Hispaniola voguant vers l'île miraculeuse, coque en or et voiles de diamants gonflées par le vent, que tout ce qu'il faut de tortue à la carapace de saphirs, de cordages en or tressé, de poissons et de coquillages sertis de pierres précieuses. De quoi donner envie de prendre la mer, en compagnie des pirates Jim, John et David, trois personnages devenus ici des figurines éblouissantes de réalisme et de détails, sortes de Playmobils virtuoses pour amateurs de littérature.

3

Finalement, les amoureux de haute joaillerie sont eux aussi de grands enfants. C'est tout le propos de cette collection, tel un grand livre illustré en trois dimension, qui suscite à chacun de ces trois chapitres un émerveillement joyeusement naïf, des palmiers aux feuilles d'émeraudes aux broches évoquant les divinités mayas… Van Cleef n'oublie pas non plus d'aller vers la pure abstraction. C'est l'occasion de mettre en valeur des pierres étourdissantes, comme ce saphir bleu de plus de 14 carats, une émeraude cabochon de 48 carats, et d'autres gemmes à la hauteur de la réputation de l'institution de la place Vendôme.

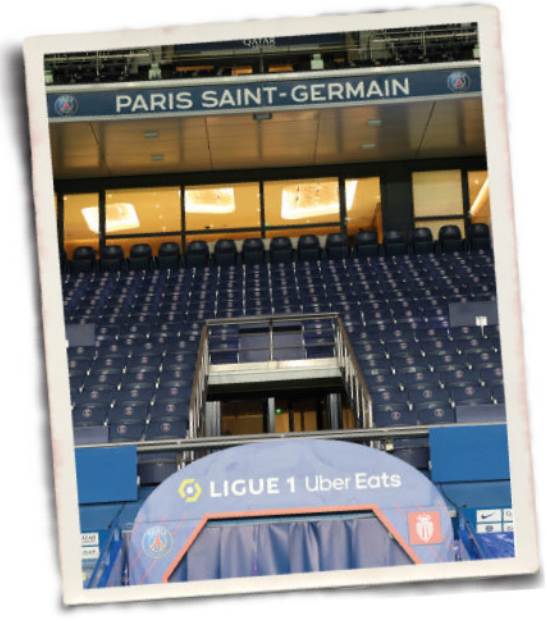
Mais au-delà des savoir-faire, c'est la puissance de l'imagination que célèbre Van Cleef & Arpels. Au sujet du roman d'aventure totémique, Nicolas Bos, alors PDG de la maison et à l'origine du projet, explique avoir « cherché à lui donner vie de manière ludique à travers une collection de haute joaillerie qui éveille, à mon sens, un sentiment de joie. » Sous le soleil de Miami, où le trésor était dévoilé dans le décor fou de la villa Vizcaya à un parterre d'invités aux yeux écarquillés, la mission avait tout de réussi. Quant au prix, mystère. C'est l'un des secrets de la haute joaillerie. □

4

VAN CLEEF & ARPELS / GETTY IMAGES

LE CARRÉ DU BALLON ROND

Stars, patrons ou politiques: au Parc des Princes, le match se joue aussi entre les 250 invités des loges du PSG. Texte **Kahina Sekkaï**

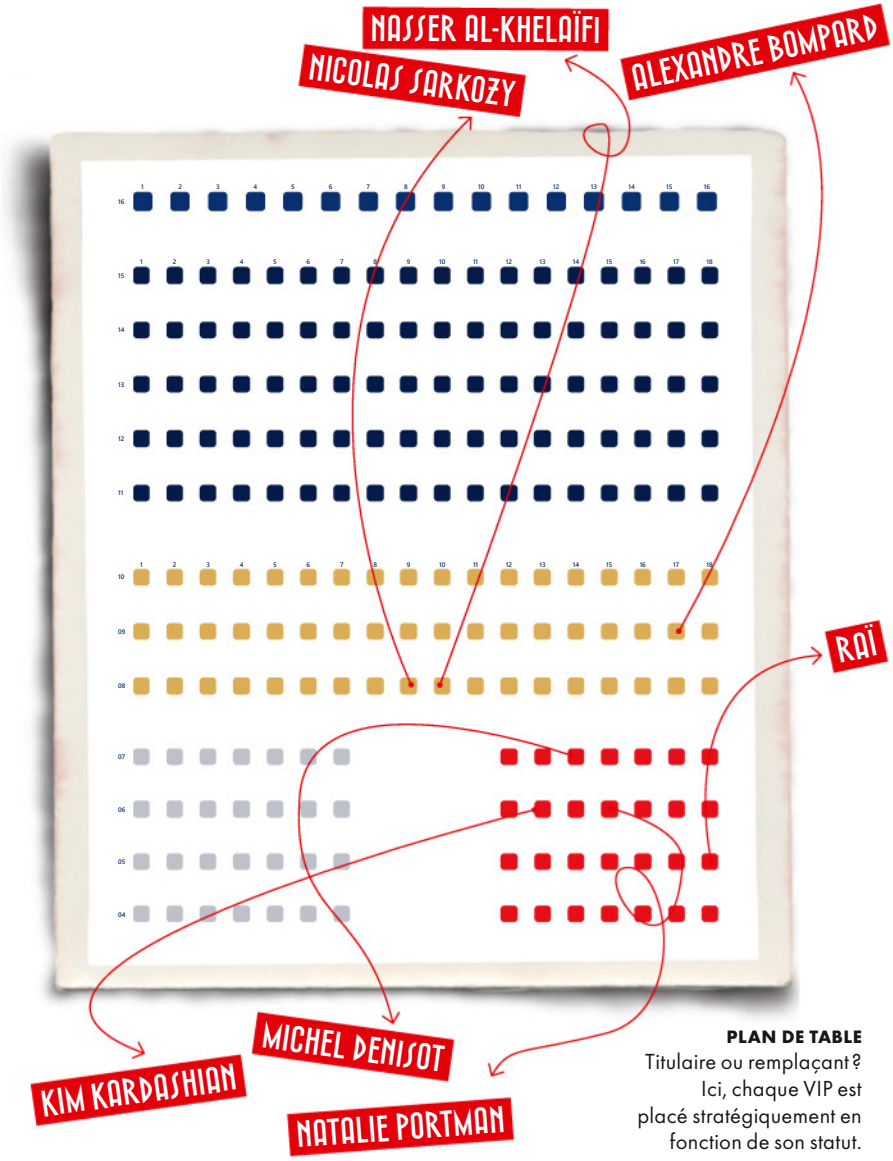


Si Paris est magique, les sièges VIP du Parc des Princes, eux, sont ultra chics.

S'il y a bien un lieu où il faut être un soir par semaine, c'est dans le carré VIP du Parc des Princes. On y vient pour voir (le Paris Saint-Germain) et être vu. C'est bien simple, vos voisins sont à la fois des stars hollywoodiennes, des patrons du CAC 40, des ministres, et presque toujours Nicolas Sarkozy. En hiver, un plaid en cachemire vous attend sur votre siège sur lequel est inscrit votre nom. Problème: à chaque match de Ligue 1 ou de Ligue des Champions, il n'y a que deux cents places pour six cents demandes. On parle de *seating*, comme pour un défilé de mode. Chaque invité est validé par Nasser Al-Khelaïfi lui-même, le président du PSG, et placé ensuite selon les règles d'un protocole digne d'un dîner à l'Elysée par Jeannine Krikorian, sa cheffe de bureau, jadis assistante de Bernard Arnault. Avec une prédilection pour sept familles de convives.

Les stars internationales: Natalie Portman, grande fan de foot et Parisienne d'adoption, a attiré les regards lors de son dernier passage au Carré, et pas seulement parce qu'elle avait dix-sept minutes de retard, ce qui a le don d'agacer Nasser Al-Khelaïfi. Kim Kardashian, elle, en bonne «soccer mom», a bénéficié d'une dérogation pour venir avec ses enfants, en temps normal interdits. Et la venue de la rappeuse Cardi B. a affolé les compteurs des réseaux

GETTY IMAGES; COURTESY OF LOUIS VUITTON, GUCCI, BALENCIAGA; LAUNCHMETRICS.COM/SPOTLIGHT



PLAN DE TABLE
Titulaire ou remplaçant ? Ici, chaque VIP est placé stratégiquement en fonction de son statut.

sociaux du PSG. À noter que des gardes du corps sont discrètement présents pour assurer à ces VVIP des conditions optimales, de leur arrivée au parking privé jusqu'à leur alcôve réservée pendant la mi-temps.

Les patrons du CAC 40 : le PSG est un club de foot, mais aussi une entreprise. Les patrons des sociétés cotées, à l'image d'Alexandre Bompard, figurent régulièrement sur la liste des invités.

Les créateurs de licornes : le repérage de jeunes talents, ça n'est pas que sur le terrain. Le scouting du PSG se passe aussi dans le Carré, qui convie régulièrement les fondateurs de ces start-ups valorisées à plus d'un milliard d'euros. De quoi imaginer de futures collaborations business avec le club, ou nourrir la légende d'une rencontre fortuite à la mi-temps, entre deux bouchées du menu concocté par Potel et Chabot.

Les hommes politiques : Nicolas Sarkozy, passionné de foot et du PSG, est un incontournable, souvent assis à la droite du président Al-Khelaïfi. Ce dernier étant aussi ministre (sans portefeuille) du Qatar, il convie régulièrement ambassadeurs et élus dans le saint des saints.

Les légendes du club : Raï, Pauleta, Zlatan Ibrahimovic, David Beckham… Ils ont tous marqué l'histoire du PSG, et le club s'en souvient. Ces « légendes » (leur appellation officielle en interne) ont toujours une place réservée s'ils veulent venir chanter avec le Parc que « Paris est magique ».

Les anciens présidents : Michel Denisot, Pierre Lescure, Charles Villeneuve ou encore Sébastien Bazin bénéficient eux aussi d'une invitation à vie, peu importe la durée ou l'ancienneté de leur mandat. Une présence chère à Nasser Al-Khelaïfi.

Les « +1 » : au PSG, les amis de mes amis sont mes amis, mais pas au premier rang. Selon le protocole, lorsque l'invitation au Carré est assortie d'un +1, l'hôte ne sera pas forcément placé à côté de la force invitante. □

VESTIAIRE CHIC

Nos conseils mode pour briller dans les loges du Parc.

LA LICORNE

Patron potentiellement milliardaire de la tech, ce jeune spectateur d'un naturel audacieux n'hésite pas à filer chez Balenciaga pour miser sur la carte du confort post-moderne et oversized.

LA STAR AMÉRICAINE

Cachée derrière ses verres fumées, elle opte pour un look casual mais raffiné, trouvé dans la nouvelle collection de Sabato de Sarno chez Gucci.

LE POLITIQUE

Pour une fois, cet habitué des ministères et de l'Assemblée est autorisé à faire tomber la cravate. Pour se la jouer cool au sein du Carré, c'est chez Louis Vuitton qu'il a déniché ce look streetwear juste ce qu'il faut.

LE PATRON DU CAC 40

Il sort de réunion mais, pour avoir l'air indispensablement cool, notre patron a laissé ses chaussettes à son chauffeur. Pour le reste, sa dégaine impeccable, mi-formelle, mi-relax, est signée Emporio Armani.

ANATOMIE *d'une broche*

Inspirée par une fleur de… carotte, cette pièce de haute joaillerie Boucheron se porte contre le cœur ou dans les cheveux.

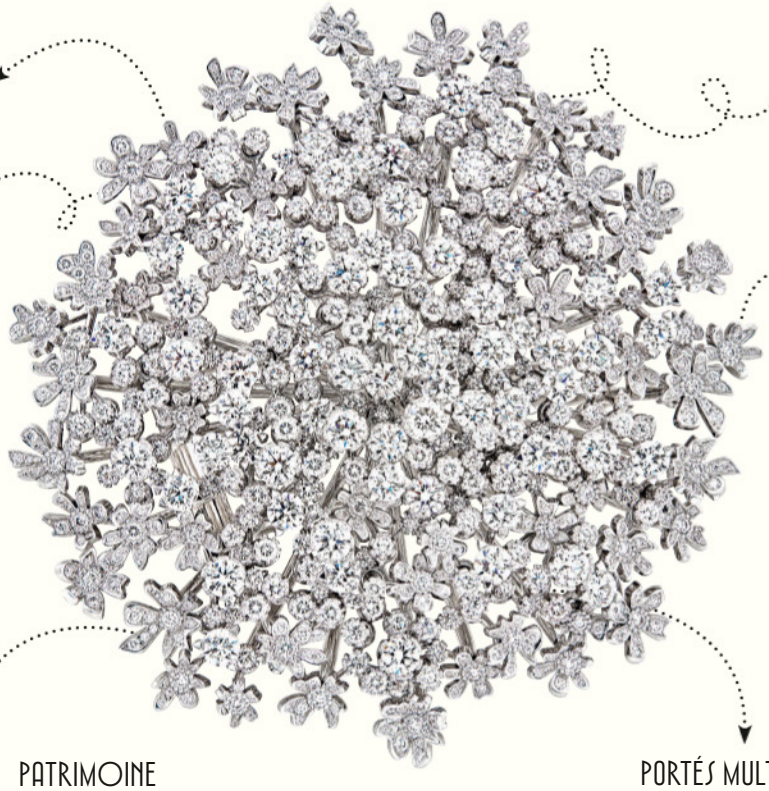
Texte **Pierre Groppo**

NATURE SINGULIÈRE

Dès son installation place Vendôme, en 1858, Frédéric Boucheron s'adonne au thème de la nature. Mais pas n'importe laquelle : fougères, lierre, fleurs de chardon et roseaux dessinent un herbier éminemment réaliste, à la beauté quasi photographique.

DAUCUS CAROTA

Cette pièce spectaculaire est la seule de la collection à ne pas être directement inspirée par les archives. Claire Choisne, directrice artistique de la marque, enrichit l'univers naturaliste du joaillier avec la fleur de ce légume-racine transformée en ombelle sertie de diamants.



VÉGÉTAL INTOUCHÉ

« Untamed Nature » (littéralement, nature sauvage), c'est le nom de la collection de 28 pièces de haute joaillerie rassemblant boucles d'oreilles en feuilles de fuchsia, de mauve et de laurier, mais aussi boutons de roses, roseaux, scarabée… Et même un papillon de nuit, dont les ailes sont en nacre gravée.

TECHNICITÉ

Pour obtenir cet aspect ultra réaliste, les pierres ont fait l'objet d'un travail particulier, avec l'utilisation de trois types de sertis et de chatons différents. Objectif : assurer la brillance tout en jouant avec des hauteurs différentes.

PATRIMOINE

Tandis que la collection du mois de juillet est placée sous le signe de l'innovation, celle du début d'année est directement inspirée par le patrimoine de Boucheron. Sans pour autant se priver de surprises, à l'image de cet étonnant bijou.

PORTÉS MULTIPLES

Dans la grande tradition du « multiporté », cette fleur de carotte, pensée comme une broche, est dotée d'un mécanisme spécial pour se transformer en bijou de cheveux.

1 2 3 4 5 6 7 8

HUILES PRÉCIEUSES

Notre sélection des meilleurs corps gras pour s'oindre en hiver.

Face aux rigueurs de la saison, en complément d'une crème, il est temps de miser sur la générosité de l'huile. Qu'ils soient ambrés ou miellés, en sérums de pointe ou tout juste déposés sur les lèvres, ces élixirs à la texture ourlée et satinée nourrissent les peaux les plus fragiles, tandis que leur lustre apporte la brillance, antidote nécessaire à la grisaille extérieure.

1. HUILE POUR LES LÈVRES, **LANOLIPS**, 16 EUROS CHEZ SEPHORA. **2.** FLUIDE 14 SUBSTANTIFIC, **CARITA**, 150 EUROS. **3.** 312 HUILE POUR LE CORPS LEMONGRASS, **L:A BRUKET**, 42 EUROS. **4.** L'HUILE EN SÉRUM CLARINS PRECIOUS, **CLARINS**, 385 EUROS. **5.** HUILE CORPS SPELL OF THE WHITE FLOWERS, **WILDER BOTANICS X MUSE & HEROINE**, 129 EUROS. **6.** SÉRUM HUILE-EN-EAU JEUNESSE ABEILLE ROYALE, **GUERLAIN**, 150 EUROS LES 50 ML. **7.** HUILE SÈCHE ULTRA NOURRISSANTE, **LA COMPAGNIE DE PROVENCE**, 35 EUROS. **8.** HUILE DE BAIE D'ÉGLANTIER FERMENTÉE, **THE ORDINARY,** 18,30 EUROS.

DROITS RÉSERVÉS

À L'HEURE *des thés*

Rien de mieux qu'un *teatime* pour affronter les rigueurs de l'hiver. Voici cinq pays, et autant de manières d'apprécier cette enveloppante cérémonie. Par **Géraldine Richard**

	MARIAGE FRÈRES	HÔTEL SAINT JAMES	TOMO	HÔTEL BVLGARI	MANTCHOUK
LE LIEU	L'adresse emblématique de la maison de thé du Marais révèle un cadre élégant avec boiseries aux tons chauds, chaises en rotin et petites touches florales.	On prend place dans le bar-bibliothèque intimiste du château. Les livres anciens en cuir patiné et le magnifique escalier en colimaçon donnent le ton et contribuent à l'atmosphère douce et feutrée.	La petite pâtisserie salon de thé franco-japonaise se trouve dans le quartier Sainte-Anne. Passage obligé par le comptoir à *dorayakis*, avant de s'installer dans le salon minimaliste.	Au cœur du triangle d'or, le Bvlgari Lounge se distingue par son décor raffiné : tables en marbre, fauteuils en cuir et murs laqués.	Petit dernier de la famille Pétrossian, Mantchouck (qui signifie « petit garçon ») propose, dans son univers vibrant et coloré, des spécialités arméniennes issues d'un héritage familial.
L'EXPÉRIENCE	Un *afternoon tea* dans la plus pure tradition anglaise, avec des *finger food* présentés sur un plateau.	Des classiques revisités avec finesse, tels que le club sandwich servi avec un sorbet au thé vert jasmin et à la poire Williams.	On se laisse tenter par plusieurs pâtisseries présentées en vitrine et par une sélection de thés grands crus à la carte.	La réinterprétation du classique *afternoon tea* en mode transalpin avec le *vitello tonnato*, le scone orange-mascarpone ou encore le *cannolo*.	Un goûter à composer soi-même à partir des mets d'inspiration slave et levantine.
LE COUP DE CŒUR	Le scone et sa chantilly au thé, très aérienne, présentée dans un écrin en porcelaine.	Le Saint-Honoré croustillant, en forme de fleur, à la vanille grillée et caramel.	La beauté (et la saveur) des *wagashis*.	Le croissant feuilleté à la crème de noisettes et truffe noire.	Le *bourma* chocolat et noix accompagné d'une tisane d'Arménie au thym et à la menthe sauvage.
LE TRUC EN PLUS	Faire le plein de thés et de douceurs au comptoir (notamment l'incroyable gelée Marco Polo !), à emporter chez soi.	S'offrir une nuit à l'hôtel pour poursuivre une **expérience hors du temps.**	Suivre un atelier pour maîtriser à la perfection la préparation du thé avec un sommelier.	Profiter un peu avant du somptueux spa de l'hôtel et de son bassin de 25 m, qui rappelle les anciens thermes romains.	Rapporter un peu **de culture arménienne** chez soi en testant des recettes **traditionnelles ou faire le plein de spécialités,** côté épicerie.
QUAND ?	Du lundi au dimanche, de 12 h à 19 h.	Chaque week-end, de 15 h à 17 h.	Tous les jours, de midi à 19 h.	Du vendredi au dimanche, au lounge Bvlgari.	Du lundi au samedi, de 9 h à 20 h.
COMBIEN ?	Deux formules à 36 et 56 euros par personne.	65 euros l'*afternoon tea*, sur réservation.	À la carte. Environ 25 euros par personne.	65 euros et 85 euros avec une coupe de *Trento Doc Ferrari*.	À la carte. Compter 15 euros par personne.
OÙ ?	30, rue du Bourg Tibourg 75004 Paris mariagefreres.com	5, place du Chancelier Adenauer 75116 Paris saint-james-paris.com	11, rue Chabanais 75002 Paris patisserietomo.fr	30, avenue George V 75008 Paris bulgarihotels.com/fr_FR	106, bd de Courcelles 75017 Paris mantchouk.com

NASTASIA FROLOFF, DR

PATRONYME, DE VANESSA SPRINGORA (GRASSET), 400 PAGES, EN LIBRAIRIE.

«*PATRONYME* est un livre sur le flou qui entoure mes origines»

Vanessa Springora révèle comment lui est venu le titre de son roman. Texte **Léa Marchetti** Photographe **Géraldine Richard**

J'ai choisi ce titre, *Patronyme,* parce qu'il est à la base de mes investigations. Pour moi, chaque nom de famille renferme une dimension fictionnelle et constitue un « ouvroir de littérature », comme le disait Georges Perec. Nos noms portent en eux des récits dont nous ne sommes pas responsables et pourtant nous en sommes les héritiers.

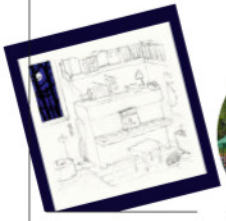
Alors que mon premier ouvrage, *Le consentement,* venait de sortir, j'ai appris le décès de mon père, un homme aux multiples zones d'ombre, à qui je ne parlais plus depuis des années. J'ai appris à cette occasion que mon nom de famille n'était pas Springora, mais Springer. Cette découverte a été le point de départ de l'enquête autour du flou entourant mes origines. Lorsque j'ai dû vider l'appartement de mon père, qui était aussi celui de mes grands-parents, j'ai été confrontée à leurs secrets. C'est en ouvrant un carton que je découvre avec stupéfaction les raisons pour lesquelles mon grand-père avait modifié son identité : il devait échapper à un passé embarrassant puisqu'il avait adhéré dans sa jeunesse aux idéaux nazis et en avait porté les insignes. À travers l'histoire d'une famille, de quelques photos, de quelques documents administratifs, je questionne mon identité. Ce livre me permet de vivre de façon plus paisible et de me réconcilier avec la partie masculine de ma famille. Il me rappelle que j'ai fait le choix de porter ce nom en sachant la part d'ombre qu'il recouvre et en étant consciente que quoi qu'il arrive, il n'y a pas de nom « propre ». □

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses de l'inspiration.

UN OBJET
UNE PHOTO DE MON GRAND-PÈRE

LE LIEU INSPIRANT
FACE À LA MÉDITERRANÉE



LA BANDE SON
LES OBJETS, DE PHILIPPE KATERINE

LE CAFÉ POUR ÉCRIRE
ROSA BONHEUR, AUX BUTTES-CHAUMONT

GETTY IMAGES

1

8

PRINCESSE DES NEIGES

Icône du style, jusque sur les pistes, Lady Diana influence encore aujourd'hui la saison hivernale.

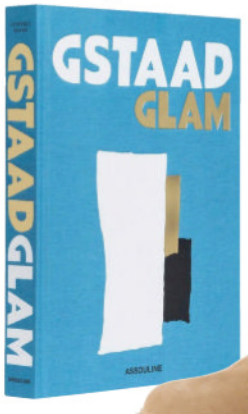
Texte **Bénédicte Burguet**

2

3

7

4



5

6

1. PRO SKI LX SKI 2025, **LACROIX SPORT**, 1 320 EUROS. **2.** LE SOIN APAISANT PEAUX SENSIBLES, **SISLEY**, 170 EUROS. **3.** VESTE DE SKI, **COLMAR**, 579 EUROS. **4.** CACHE-OREILLE, **BARBOUR**, 55 EUROS. **5.** *THE CLASSICS COLLECTION GSTAAD GLAM*, **ASSOULINE**, 105 EUROS. **6.** BOTTES, **GIANVITO ROSSI**, 1 950 EUROS. **7.** LUNETTES DE SKI, **PRADA LINEA ROSSA BY OAKLEY**, 520 EUROS. **8.** PANTALON DE SKI, **GUESS**, 290 EUROS.

GETTY IMAGES

La possibilité d'une île

Plages de sable fin, spots culturels, lodges bourrés de charme… L'île Maurice déborde d'idées pour faire oublier l'hiver.

Texte **Norine Raja** Illustration **Laure Drou**

LE PLUS HISTORIQUE

1. Le Château de Bel Ombre

Pourquoi ? Pour marcher dans les pas de Virginie Efira et Niels Schneider, tombés sous le charme, comme de nombreux touristes, de cette demeure du XIXe siècle. Au milieu d'un domaine historique, cette bâtisse coloniale est composée d'une table gastronomique et, à l'étage, d'appartements privatisables. Un vrai voyage dans le temps.
Où ? Au sud-ouest de l'île. lechateaudebelombre.com/fr

LE PLUS CONVIVIAL

2. Maison Ojas

Pourquoi ? Au pays des resorts luxueux et parfois impersonnels, Vanessa a fait le pari de l'authenticité. Dans ses lodges, tout en matériaux bruts et élégants, elle accueille des touristes en quête d'une vraie expérience mauricienne. Au menu : de délicieux plats faits maison et des activités bien-être pour recharger ses batteries.
Où ? Albion. lamaisonojas.com

LE PLUS DÉSALTÉRANT

3. Domaine de Bois Chéri

Pourquoi ? Découvrir la production de thé, l'une des pierres angulaires de la culture locale. Les plus courageux pourront assister à la cueillette matinale, avant de découvrir les autres étapes de fabrication, dans la plus ancienne usine de l'île. Pour terminer en beauté, faites le plein de souvenirs à la boutique.
Où ? Savanne. instagram.com/domaine_de_bois_cheri

LE PLUS VIRTUEL

4. House of Digital Art

Pourquoi ? Imaginez un Atelier des Lumières au cœur de l'océan Indien, où la créativité transcende toutes les limites. Cet espace culturel dresse un pont entre l'art et la technologie, le passé et le futur, le patrimoine et l'insaisissable. 600 m² parsemés d'expériences immersives, de scénographies spectaculaires et d'œuvres en réalité augmentée.
Où ? Dans la capitale Port-Louis. houseofdigitalart.io/fr/accueil

LE PLUS VERT

5. Le jardin botanique

Pourquoi ? C'est le plus vieux jardin botanique de l'hémisphère sud. Cet éden de 37 hectares abrite 650 variétés de plantes, 80 types de palmiers, un étang de nénuphars géants et une faune diversifiée (tortues, cerfs, perroquets ou roussettes noires). Parfait pour une promenade ombragée.
Où ? Pamplemousses.

LE PLUS PAISIBLE

6. La maison d'été

Pourquoi ? Pour une escapade dans l'assiette. On y déguste de délicieux cocktails à base de rhum et d'épices, des

DROITS RÉSERVÉS

tapas mauriciennes et des plats de poissons frais. Le tout, les pieds (quasiment) dans l'eau et dans un lieu encore confidentiel. Que demander de plus ?
Où ? Poste Lafayette.

LE PLUS SAIN

7. L'herboristerie de Jay Mootoosamy

Pourquoi ? Sa notoriété dépasse le cadre de l'île. Dès 5h30 du matin, Jay Mootoosamy, spécialiste depuis 27 ans des plantes médicinales, accueille touristes et habitués dans son échoppe. Souriant, l'oreille attentive, il dégote la tisane idéale pour vos maux tout en rappelant l'essentiel : rien ne remplace une bonne hygiène de vie.
Où ? Au marché central de Port-Louis.

LE PLUS DÉPAYSANT

8. L'Île aux Cerfs

Pourquoi ? À l'est de Maurice, au milieu du lagon de Trou d'Eau Douce, ce paradis bordé de longues étendues de sable fin propose plongée, dégustation de la pêche du jour et partie de golf sur l'un des cinq parcours… L'heure est résolument au farniente et aux longues baignades.
Où ? L'archipel des Mascareignes.

LE PLUS CRÉATIF

9. Le Rendez-Vous

Pourquoi ? Vêtements, accessoires, objets de décoration : ce concept store est une vraie caverne d'Ali Baba, un concentré du meilleur de l'artisanat mauricien. Les produits sont locaux, respectueux de l'environnement et accessibles à tous les budgets. Face au succès de l'enseigne, une troisième boutique vient d'ouvrir dans l'ouest.
Où ? Grand Baie, Saint-Pierre ou Rivière Noire. lerendezvous.mu

LE PLUS ÉTONNANT

10. Musée d'Histoire naturelle

Pourquoi ? Construit en 1842, dans un bâtiment classé, c'est le plus ancien musée de l'île et de l'Afrique australe. Il dispose de plus de 35 000 spécimens, mais la principale attraction reste le squelette du dodo mauricien, espèce disparue depuis 1660 et symbole de l'extinction animale. Un rappel des merveilles de la nature, comme du potentiel destructeur de l'humain.
Où ? Port-Louis. momaa.org/directory/natural-history-museum-port-louis

LE PLUS ÉPICURIEN

11. Distillerie Labourdonnais

Pourquoi ? Impossible de quitter l'Île Maurice sans une dégustation de rhums d'exception (hors d'âge, ambré, etc.). Et quel meilleur endroit pour s'y prêter que cette institution, située sur un domaine créé en 1771, plantée au milieu d'un jardin luxuriant et de vergers de fruits tropicaux ? L'occasion de réveiller son palais et d'en prendre plein les yeux.
Où ? Mapou. distilleriedelabourdonnais.com/fr/home

LE PLUS CHIC

12. Anantara Iko Mauritius resort & villas

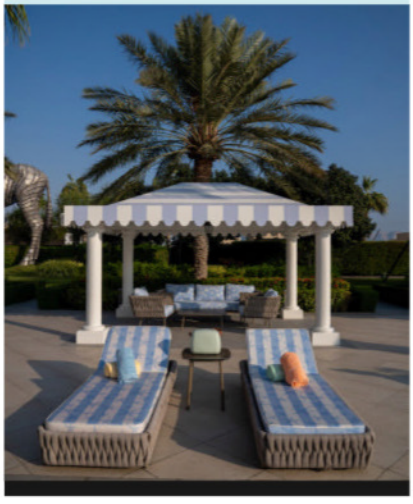
Pourquoi ? Pour se réveiller avec une vue imprenable sur la plage déserte du Chaland, l'un des paradis aquatiques de Maurice. L'établissement bénéficie d'une situation géographique idéale pour profiter du calme : dans un coin sauvage, à proximité des champs de canne à sucre et du parc marin de Blue Bay.
Où ? Plaine Magnien. anantara.com/fr/iko-mauritius

BAIN À LA FRANÇAISE

Pour Vilebrequin, l'été se cultive tout au long de l'année.

Impossible de profiter des eaux bleues de l'île Maurice sans faire escale au préalable chez Vilebrequin. La maison tropézienne s'exporte avec succès aux quatre coins du monde, proposant pour toutes et tous ses créations aux imprimés signature, et même une sélection de pièces aux savoir-faire haute couture. Sans oublier le *beachwear*, pour les chantres du chic au sec, que l'on soit les pieds dans le sable, dans un jardin luxuriant… ou au bord de la piscine du St Regis de Doha, au Qatar, où Vilebrequin vient d'installer sa plage nomade.

Informations : www.vilebrequinlaplage.com



Pour en savoir plus :

Office de tourisme de l'île Maurice : mauritiusnow.com/fr/

Air Mauritius : www.airmauritius.com/fr

HIDRO/A. GALERIE

Avec qui suis-je?

1. Rencontre

Catherine ou «la Deneuve»?

par Philippe Lançon

De cette légende vivante, qu'ignore-t-on encore? Il fallait tout le talent de l'auteur du *Lambeau* pour déceler chez Catherine Deneuve des facettes inattendues de sa personnalité. Un portrait hors normes où s'invitent monuments du 7e art, fantômes prestigieux, et même un chien de star.

Photographie Hidiro

BELLE DE NUIT

« Avec Buñuel, c'était très strict. À mon avis, les acteurs, ça l'emmerdait un peu. »

– Tu vas voir la grande *Catherine* ? Je dis que je vais rencontrer *Catherine Deneuve* pour voir les réactions.

Elles m'informeront peut-être sur ce qu'il reste de sa présence dans l'imaginaire des gens. De ceux à qui je le dis, en tout cas. Comment faire son portrait sans confronter son regard à ceux des autres ? Quelles actrices françaises ont tenu d'une main aussi intuitive et aussi ferme, de bout en bout, par-delà les images et les mots, leur carrière et leur vie ? Jeanne Moreau. Isabelle Huppert. Et puis elle. *Tu vas voir la grande Catherine*, je l'ai entendu plusieurs fois. J'ai aussi entendu : *Deneuve, c'est la Française*. Philippe Labro avait titré comme ça une master-class qu'il lui avait consacrée. *À la française ?* Un ami le dit autrement : « Comme tous les Français, je suis un fan de Catherine Deneuve. » *Comme tous les Français ?* Pour savoir ce qu'est la Française, et qui sont ses fans, il faudrait savoir ce que sont les Français. Jusqu'à quel point ont-ils changé ? Peuvent-ils, dans leur majorité, rêver encore d'eux-mêmes à travers cette blondeur, cette vivacité, cette élégance, cette inexpressivité sauvage et princière que Buñuel et Truffaut ont si bien utilisée, magnifiée, cette silhouette moitié marbre moitié volcan, vernie par la vitesse et la distance, qui a hanté cinémas et télés ? Je ne sais pas.

J'avais lu beaucoup de ces entretiens où elle ne dit à peu près rien, sinon toujours la même chose. Cela semblait une marque de son naturel : décevoir ceux qui attendent une certaine forme de soumission à l'ordre des interviews. « Jean, étonne-moi ! » disait-on à Cocteau. Catherine n'étonne pas, pas comme ça. Sa vie et ses expressions passent par des portes dérobées. Par les regards, les actes, les gestes, plus que par les phrases.

Nous sommes chez Lili Wang, un restaurant parisien chinois et chic, aux lumières tamisées, où l'on peut dîner et discuter en paix : elle a choisi l'endroit. À un moment, un homme s'approche. Il a un visage maigre, fendu par un sourire extatique et gêné. Ses yeux sont plissés, ses sourcils très dessinés, un peu comme ceux d'une sorcière. Il se penche légèrement vers elle, comme un serviteur devant Peau d'âne, et dit d'une voix feutrée : « Madame Deneuve, je voulais vous dire que je suis un de vos grands admirateurs. Je suis très ému de vous rencontrer. Je suis consul honoraire au Nouveau Mexique où, je crois, vous êtes allée. Si vous y revenez, sachez que vous y serez toujours la bienvenue. » Elle a une ébauche de sourire effarouché. Catherine semble toujours effarouchée par tout ce qui fait intrusion, les bruits, les corps, les questions. L'homme s'en va. Elle se tait, tripote son bracelet doré. Que dire ? Rien. Je lui demande : « Quand êtes-vous allée au Nouveau Mexique ? »

– Oh, je ne sais plus. C'était un festival, j'allais présenter un film de Buñuel. Le Mexique... L'organisateur était un homme formidable. Il s'est tiré une balle dans la tête. C'est triste.

– Mais je crois qu'il a parlé du Nouveau Mexique, pas du Mexique.

– Ah oui ?

– Je me trompe peut-être. Vous avez compris quoi ?

– Je n'ai pas écouté. Je le regardais.

Libertine

Catherine, c'est ça : un regard avant tout. Immédiat, violent, animal. C'est également une musique. Les mots se retirent devant la voltige, le débit, l'humeur et le non-dit qu'ils dégagent. Comme au moment où, dans la rue, lorsqu'on se tourne pour voir qui portait le parfum qu'on a senti, la silhouette a disparu. On écrit avec ce qu'on n'écrit pas. On parle avec ce qu'on ne dit pas. On joue avec ce qu'on ne joue pas.

Tandis qu'on parle, un petit chien pleure, à quelques tables de la nôtre, là-bas dans la pénombre. À chaque jappement, Catherine sursaute, se tourne et redresse vivement son visage et son cou : une marmotte aux aguets. Encore une intrusion. Au troisième jappement, la propriétaire du chien s'approche, souriante et gênée, elle aussi. Elle est mince, longue, sans âge, tendue par une certaine grâce, avec une petite tête pointue d'animal et de jolis yeux entourés de rides, légèrement bridés. Elle sourit.

– Bonsoir Catherine. Je suis désolée, j'espère qu'il ne vous dérange pas. Il a trois mois, c'est la première fois que je l'amène au restaurant et il pleure. Je n'aurais pas dû.

– Non, pas du tout.

Elles parlent chien. « Vous pourriez enlever la laisse ? » dit Catherine, qui n'en a jamais supporté aucune. « Oh non, dit la femme. Il est trop jeune, il irait n'importe où dans la salle. » « Ah, vous croyez ? » Quelques mots encore, puis la femme retourne à sa place avec son chien.

– Vous l'avez reconnue ?

»

HIDRO / A. GALERIE

LIBRE

« Votre chien ne me dérange pas, mais vous pourriez lui enlever sa laisse ? »

– Elle me dit quelque chose, mais...

– C'est la chanteuse qui a eu tant de succès dans les années quatre-vingt, vous savez...

Elle fredonne : « Je, je suis liberti-ne... »

– Mylène Farmer ?

– Voilà, c'est elle.

Quelques jours plus tôt, dans le café parisien où nous nous étions vus pour la première fois, elle avait commencé par une tirade sèche contre la sanctification de #MeToo et de certaines de ses égéries. Je résume : elle les trouve souvent pesantes, parfois hypocrites, toujours plaintives. Elle se souvient alors de l'une d'elles sur un tournage, jeune, joyeuse, profitant de tous et de tout, et qui maintenant fait croisade, repeignant sa foire aux vanités en illusions perdues. Mais déjà elle enchaîne et me parle vite, pour la chasser comme une mouche, d'une longue série que *Le Monde* lui a consacrée en 2020 sans pouvoir la rencontrer. Son rapport au cinéma, aux amours, à la famille, au féminisme, à l'argent... Elle a oublié le nom de la journaliste, tant mieux, et conclut : « Celle-là, si je la croise, je lui balance un verre ! » Nous buvons nos chocolats. Le café est petit, quelques tables collées à la vitrine et, dans ce beau quartier, sans confort ni grâce particulier, elle dit : « Je l'ai choisi parce que je n'y ai aucune habitude. Je passe devant, parfois j'y achète quelque chose, c'est tout. Pour la première rencontre, je voulais un endroit neutre. » Elle vapote. Dehors, il fait froid. Elle a gardé sa fourrure. Sur son chemisier noir, il y a un petit cheval doré. Elle porte le bracelet doré, avec un rectangle qui pourrait contenir un microfilm, un secret. Sa grande chevelure épaisse lui fait une crinière.

Entre fantômes

Catherine a 81 ans, mais n'a rien d'une vieille dame. Quelque chose de solide, de puissant, de nerveux, de *campé*, l'éloigne de tout ce qui pourrait la rétrécir, en faire une victime de l'âge, des hommes ou de la santé. Un instinct musculaire désactive la vulnérabilité qu'on sent. Buñuel, dans ses lettres, l'appelle « Catherine » quand tout va bien, comme sur le tournage de *Tristana* (1970), à Tolède. Quand ça se passe mal, comme sur le tournage de *Belle de jour* (1967), à Paris, il l'appelle « la Deneuve ». Avec qui suis-je ? Catherine ou « la Deneuve » ?

Dans *Yōkai – le monde des esprits*, le film d'Eric Khoo qui vient de sortir, elle joue une star internationale de la chanson qui vient donner un concert au Japon. Elle chante en robe fuchsia un air mélancolique, genre fin de carrière, composé par Jeanne Cherhal. « Passage à vide, rideau tiré... » Après le concert, elle meurt très vite, seule, dans un bar, tombant la tête en avant sur le comptoir, dans une scène qui rappelle le dernier plan du *Goût du saké*, d'Ozu. À peine mort, son personnage revient comme un fantôme pour le reste du film. Elle est présente, elle est absente, on ne sait jamais où se trouve une actrice comme elle, enfer ou ciel, qu'importe, mais ce que dit la chanteuse encore vivante, Catherine pourrait le signer.

Un journaliste demande à la chanteuse comment elle a réussi : « C'est arrivé, c'est tout. Il faut savoir entendre la musique d'une façon ou d'une autre. Soit on y arrive, soit on n'y arrive pas. Et moi, j'ai eu la chance de pouvoir la comprendre. » Lui : « Vous avez dit une fois dans une interview que votre célébrité semblait prédestinée, comme si le destin vous avait désignée. Vous ressentez toujours cela aujourd'hui ? » Elle : « Je crois que les choses se produisent parfois sans qu'on puisse les contrôler. C'est une chose d'avoir un don pour la musique, et c'est autre chose de pouvoir le développer. On ne fait rien sans faire des sacrifices à un certain niveau. » Lui : « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? » Elle : « Tout ça c'est du passé, mais... pourquoi ne pas parler du concert de demain ? » Il l'interviewe comme on interviewe « la Deneuve », avec le même résultat. Dans le film, le personnage s'appelle Claire Émery. Celui des *Parapluies de Cherbourg* (1964) s'appelait Geneviève Émery. Catherine revoit-elle ses vieux films ? « Parfois, quelques minutes, quand ça passe à la télé. » Est-ce encore bien elle ou un fantôme ? « C'est moi... et c'est détaché. » De chaque tournage, elle conclut : « Quand c'est fini, c'est fini. »

En 2019, peu avant la pandémie, elle tournait dans un hôpital de banlieue le film d'Emmanuelle Bercot, *De son vivant*, quand elle a fait son AVC. Elle l'a senti venir. « J'ai eu des hésitations sur mon texte, des trous de mémoire. Je l'ai dit. Ils se sont tout de suite rendu compte que quelque chose n'allait pas et ils ont réagi. » On l'a soignée à Rothschild, très vite, puis elle a passé trois semaines aux Invalides, où j'ai moi-même passé six mois en 2015, où je suis souvent retourné. « C'est là-bas que j'ai lu votre livre, *Le lambeau*, me dit-elle. Autour de moi on me disait, ne lis surtout pas ça, ça va te déprimer. Je l'ai lu et ça a été tout le contraire, ça m'a fait du bien. » Je n'avais pas imaginé qu'écrire ce livre puisse un jour fortifier une femme dont certains rôles m'avaient tant marqué. Aux Invalides, elle ne se sentait pas bien. Elle aimait la beauté du foyer, d'où l'on voit la coupole dorée, mais « voir tous ces jeunes hommes blessés, amputés, ces militaires dans cet état... Il y en avait un qui était toujours allongé sur le dos, sur un brancard, il ne pouvait plus marcher. Il avait fait un saut et son parachute ne s'était pas ouvert. Il regardait le ciel, la coupole et il fumait. Il était beau. Voir ça, c'est difficile. » Plus tôt, elle m'a parlé d'autres hommes, les raboteurs de parquet peints par Caillebotte. Elle venait d'aller voir l'exposition au Grand Palais : « Voir ces hommes torses nus, à quatre pattes, dépeints de manière... Il les regarde, Caillebotte... et ça dégage une force incroyable. »

Par hasard, elle et moi avons eu le même masseur, Paul, qui était aussi celui de mon ami Simon Fieschi, gravement blessé le 7 janvier 2015. Simon s'est retapé autant qu'il pouvait aux Invalides, parallèlement à moi. Il est mort le 17 octobre dernier, à 40 ans. C'était chez lui que Paul me massait. Et c'est chez lui que Paul, un jour, m'a dit que Catherine me saluait. Les accidents et les maladies,

« Je n'ai pas beaucoup *changé d'avis*. Ni sur les films, *ni sur les amis*, ni sur rien. »

CATHERINE DENEUVE

c'est parfois comme les tournages : ça crée des liens, même à distance. Comme entre fantômes. On partage le même vase clos, peut-être la même volonté de vivre. Et, finalement, les mêmes souvenirs, d'un côté de l'écran et de l'autre. Celle qui saluait le blessé que j'étais portait en elle tous les rôles que j'avais aimés.

Catherine a dit, il y a longtemps, que les deux dont elle se sentait la plus proche étaient deux héroïnes en vase clos : celle de *Tristana*, celle de *Répulsion*. La jeune femme victime d'un vieillard et qui finit par le sadiser en retournant contre lui la haine ambiguë qu'il lui inspire ; la jeune manucure qui devient folle, voit le sol se fissurer et tue l'homme qui voulait la violer. Pense-t-elle toujours la même chose de ces rôles ? « Je n'ai pas beaucoup changé d'avis. Ni sur les films, ni sur les amis, ni sur rien. » Buñuel ? « Avec lui, c'était très strict. À mon avis, les acteurs, ça l'emmerdait un peu. Dans *Belle de jour*, il y avait des scènes que je ne voulais pas faire. La nudité ne lui posait pas de problème, moi si. *Tristana*, c'était différent. Le fait de retourner en Espagne, ça le rendait heureux. Je ne demandais pas trop d'explications. Je le vois encore en train de me dire : et surtout, ne souriez pas, hein ! » Polanski ? « Si j'avais rencontré Roman plus tard, ça aurait peut-être été différent, ça m'aurait énervée. Il était très directif. Avec lui, c'était plus des choses qui se passaient que des choses qu'on disait. C'est un film qui nous a soudés, *Répulsion*. Mais pour moi, le meilleur film qu'il ait fait, c'est *Chinatown*. »

Catherine continue de travailler sa mémoire, avec un orthophoniste. Il lui arrive de chercher les noms, son portable lui sert de béquille, mais c'est sans importance, la musique est là et le sens se glisse *entre les mots*. « C'est bizarre, me dit-elle, plus le temps passe, plus les choses du passé, de l'enfance, sont là. Par exemple, le jour où ma mère est partie pour le sanatorium. C'était horrible, on l'a emmenée, je regardais par la fenêtre, j'avais sept ans, je pourrais décrire exactement cette fenêtre, sa taille, son encadrement, la lumière, tout. » Sa mère a passé un an ailleurs. « Mon père s'est occupé de nous quatre, très bien, il se levait tôt pour préparer le petit-déjeuner, il nous habillait, nous amenait à l'école. » Une femme l'aidait, que les sœurs appelaient « tante », bien qu'elle ne soit absolument pas leur tante. Elle se souvient d'être allée voir sa mère, là-bas : « Elle m'avait offert un bébé en celluloïd, mais on l'a saupoudré avec je ne sais quoi, il a fallu le nettoyer. J'adore les bébés, mais je n'aime pas les poupées. Et j'aime beaucoup les rongeurs, tous les rongeurs. Les lapins, les castors, les souris, les rats... J'avais une souris quand j'étais enfant. Elle s'appelait Bunny. » Elle a un chien, Jack. C'est un shiba, âgé de 13 ans. Entre le chocolat au café et le dîner au restaurant, je les ai vus, tous les deux, par hasard, un dimanche matin, place Saint-Sulpice. Elle avançait d'un pas solide, en fourrure, crinière au vent, avec une énorme pile de journaux sous les bras. On la connaît dans les salles du quartier : elle va beaucoup au cinéma. Depuis le Covid, elle regarde aussi des séries.

Il y a longtemps, elle tenait un journal. Elle n'en tient plus : « J'ai la phobie d'être lue. Très jeune, j'ai eu une histoire avec un garçon. Ma famille connaissait la sienne, elle l'accueillait, mais notre histoire était cachée. Un jour, j'ai compris que ma mère avait lu mon journal : elle lui a dit que c'était la dernière fois qu'il venait ici. J'étais horriblement choquée, j'ai mis un temps fou à le revoir, tout ça posait un tas de problèmes. On s'est revus, et puis il a dû partir pour l'Algérie. Il était objecteur de conscience. Ça n'a pas été facile pour lui. Quand il est revenu, il avait changé. On s'est séparés. Je l'ai revu une fois, plus tard, et puis plus rien. » Dans *Les parapluies de Cherbourg*, l'amoureux de Geneviève Émery part pour l'Algérie. Quand il revient, c'est fini.

On lui a cent fois demandé ce qu'elle aurait fait si elle n'avait pas été actrice. Derrière cette question, il y en a toujours une autre, dite ou pas : aurait-elle continué d'être actrice si sa sœur Françoise n'était pas morte dans un accident ? C'est au café que je lui pose la première question, sans vraiment le vouloir, parce qu'il le faut bien. Réponse : « Je serais peut-être devenue archéologue. » Elle se souvient des fêtes du début des années soixante, telles qu'on peut en voir dans *Les cousins* de Chabrol. Ceux de la bande qu'elle fréquentait avec son compagnon Roger Vadim pouvaient dire et faire n'importe quoi, le meilleur comme le pire, c'était sans gravité et sans lendemain : « Il n'y avait pas de gens qui fixaient, qui enregistraient, qui filmaient. » Elle a horreur de la délation, de l'anonymat. Un livre l'a touchée, récemment : *La danseuse*, de Modiano, « parce que ma sœur dansait beaucoup, ça m'a rappelé tellement de choses, de gestes, d'habitudes... Les chaussons... Et j'aime beaucoup ce secret qui reste à la fin. » Modiano a préfacé le livre tiré du film qu'elle a consacré à sa sœur.

– J'imagine que vous vous souvenez parfaitement de ce que vous faisiez quand vous avez appris sa mort ?

– Oh, bien sûr. J'étais sur le tournage de ce film, *Benjamin*...

« Elle semble ***effarouchée*** par tout ce qui fait intrusion, les bruits, les corps, ***les questions***. »

PHILIPPE LANÇON

Pièces détachées

Benjamin ou les mémoires d'un puceau, de Michel Deville. Je l'ai vu à la télé, adolescent. Je me souviens de Piccoli, de Clémenti. Certains disent qu'on voit le chagrin de Catherine dans son personnage, une pucelle qui finit par coucher, par dépit, avec un puceau. Bizarrement, je ne me souviens pas d'elle. Dans ce film, ce sont les hommes qui m'ont marqué.

– Au téléphone, je ne reconnaissais pas la voix de mon père... Je ne la reconnaissais pas. C'est Piccoli qui m'a...

La phrase s'arrête là. Écouter Catherine, parfois, c'est remplir une dictée à trous. L'émotion est dans les trous.

– Vous pensez souvent à elle ?

– Tous les jours. Tous les soirs. Il y a une photo dans mon bureau. Ce n'est pas elle quand elle était actrice, mais c'est tellement elle... Jeune fille jeune femme... Une très belle bouche, et les deux petits plis, là, aux coins... » Elle montre les commissures avec les doigts. « ... et ce regard doux... »

ÇA TOURNE !

Dans *Yôkai – le monde des esprits*, Catherine Deneuve est Claire Émery, une chanteuse célèbre qui s'envole pour le Japon pour un dernier concert à guichets fermés. Dès la fin de son show, elle meurt. Son personnage reviendra, tel un fantôme, hanter les jours et les nuits de Yuzo, son plus grand fan.

***Yôkai – le monde des esprits*, d'Eric Khoo, avec Catherine Deneuve et Masaaki Sakai, en salles le 26 février.**

LAURENT CHAMPOUSSIN / M.I.MOVIES / ZHAO WEI FILMS

«Je crois que les choses ***se produisent*** parfois sans que l'on puisse ***les contrôler.***»

CLAIRE ÉMERY / CATHERINE DENEUVE, DANS *YŌKAI – LE MONDE DES ESPRITS*

Nous buvons du jus de carotte au gingembre. Je pense aux films que je n'oublie pas. Ceux de Demy, Buñuel, Polanski, Rappeneau, Truffaut, Téchiné. Catherine était la femme qui allait vite, qui échappait, qui attrapait la lumière, les couleurs et la glace, plus que les mots. Puis elle devint la femme qui ralentit *apparemment*, avec l'âge, qui se pose dans ses passions, mais toujours celle qui ne déballe presque rien de ce qu'elle pense. C'est comme à Noël quand on est enfant et qu'on s'approche à l'aube du sapin, pendant que les parents dorment : dans la pénombre, l'emballage compte plus que le cadeau. Celui-là, il faut l'imaginer.

On a tant parlé de pudeur. C'est autre chose, plutôt une question de justesse : s'expliquer, se raconter, se justifier, ça sonne faux. Ce qu'elle dit de *Belle du Seigneur*, le roman d'Albert Cohen, suffit à l'expliquer : « Je me souviens d'avoir lu de gros livres, c'est agréable pendant les vacances. *Au-dessous du volcan*, et puis *Belle du Seigneur*... Ça, c'est une légende ! On m'a proposé deux fois le rôle. J'ai vu Cohen, il voulait me donner les droits... Mais c'est tellement lyrique... S'il est lu, oui, mais s'il est dit... Très difficile... presque ridicule... Il faudrait en faire une comédie musicale, enfin, pas vraiment, mais quelque chose comme ça... Honoré ferait ça très bien. » Catherine dans le rôle d'Ariane, bavarde parmi les bavards ? Merveilleux contre-emploi. Elle qui dit : « Je suis toujours étonnée par ces gens qui parlent de leur psychanalyse dans un dîner. C'est quelque chose de tellement privé. »

Quand elle accélère, il est presque impossible de noter ce qu'elle dit. Ce n'est plus une dictée à trous. C'est la maison des courants d'air. Une porte s'ouvre, le vent passe, l'oreille entre, mais avant que la conscience puisse la suivre, la porte claque, la phrase s'est envolée, le sens est parti, dans une autre pièce, il y en a tellement, c'est une grande maison sa vie, et la conversation continue comme ça, flash après flash, en pièces détachées. Des copeaux, taillés vite fait, qui flottent dans l'air, pour ne laisser soudain que la gangue. Je lui parle de la dernière apparition de Truffaut, à *Apostrophes*, peu de temps avant sa mort en 1984. Est-ce qu'on voyait la maladie, comme on l'a dit ? Ceux qui le connaissaient, sans doute. Elle écoute, plus ou moins. Elle est repartie vers cette fin, sans discours et sans date. « François, en quelle année c'était... Je suis allée le voir quand il était... J'y suis allée... Il était... » Le visage montre un instant, très bref, tout ce que la bouche ne dit pas, et puis la chute : « Il est mort le jour de mon anniversaire. »

En 1985, dans la revue *Égoïste*, Françoise Sagan a écrit un portrait d'elle très simple, mémorable. L'autrice de *Bonjour tristesse*, que Catherine a lu pour les éditions des Femmes, fait ce constat : « Selon leur degré de sympathie, la presse en général et ses interviewers en particulier parlaient de sa froideur ou de son mystère. Que la timidité et la réserve fussent considérées comme un mystère n'en était pas un, en tout cas pour moi à notre époque où, comme on le sait, l'exhibitionnisme des uns va au grand galop au-devant de l'indiscrétion des autres, et où l'intérêt de l'interviewé pour lui-même non seulement comble l'intérêt de l'interviewer mais très souvent le déborde. » Ce qui gêne Catherine, c'est cette manière ostentatoire et doloriste qu'ont tant de gens de donner à la société exactement ce qu'elle veut. Les héroïnes qu'elle a le mieux interprétées sont dépourvues de cette vertu. *Radioscopie*, France Inter, 1973 : « Pour moi, la trahison, ce n'est pas un drame, parce que la trahison, c'est une chose humaine. C'est une faiblesse que je peux comprendre, donc que je peux pardonner. » La liberté ? « Jusqu'à présent, je la prends et je ne la paye pas. » Ça n'a pas changé.

Poète russe

Tu vas voir la grande Catherine, l'expression ne venait pas de spécialistes de l'histoire de la Russie. Catherine y est allée, là-bas. C'était dans les années soixante-dix, Maxime Le Forestier faisait une tournée, « il était à gauche », elle sourit, de ce sourire très rapide et vite retranché, sauvage. Maxime Le Forestier était à Moscou et elle était là aussi. Elle ne sait plus trop les dates et à quoi bon vérifier, ce qui compte c'est l'atmosphère, les discussions, les rires, la vodka, et cet appartement où il y avait Marina Vlady « si belle avec ces yeux et ce visage, et son poète, comment s'appelle-t-il déjà... un grand poète, connu... pas Robert Hossein ! » Moi aussi, j'ai oublié ; mais l'ai-je su ? Je vérifie plus tard : le poète, c'est Vladimir Vysotsky. Grand chanteur, grand acteur de la contre-culture russe face à Moscou la gâteuse. Talent, alcool, tabac, nuits blanches. Mort à 42 ans. Il y a beaucoup de vivants et de morts qui passent dans l'existence au galop de la grande Catherine, les uns ne chassant pas les autres, mais se contentant, à un moment donné, d'occuper le devant de la scène.

La mort, comment ne pas y penser ? Après l'AVC, quand le Covid est arrivé, Catherine avait chez elle depuis quatre ans une employée philippine, Mildred. Un jour, alors qu'elle se promenait dans le périmètre du quartier, Mildred l'appelle. Elle ne se sent pas bien. « Je suis rentrée, je l'ai regardée, j'ai vu que c'était fini. J'ai appelé l'ambulance, ils l'ont emmenée, elle est morte en arrivant à l'hôpital. » Ses trois meilleurs amis ont disparu. L'un était spécialiste de poupées anciennes. L'autre était Jacques Wolfsohn, le directeur artistique de Dutronc et Hardy. La troisième s'appelait Marianne. Elle l'avait connue dans la « bande de la place d'Iéna », celle de Vadim, Marquand et les autres, au début des années soixante. Marianne a élevé ses enfants, n'a pas eu de métier. « Elle a perdu sa fille dans un accident, comme ma sœur. Ce chagrin nous a liées. Elle était tellement gentille, tellement douce. Elle avait vraiment une... Je ne sais pas si c'est le fait de ne pas avoir été confrontée à... » Son esprit est parti quelque part, dans un souvenir, très vite, très loin, là où les mots ne sont pas. □

« Je pense à ma sœur *tous les jours*. Tous les soirs. Il y a *une photo* sur mon bureau... »

CATHERINE DENEUVE

HIDRO/A. GALERIE

FIDÈLE

« François Truffaut, je suis allée le voir quand il était… Il est mort le jour de mon anniversaire. »

Années 1960 En petite robe blanche.

GETTY IMAGES

Leçons de style

2. Mode

De la petite robe en col claudine au manteau léopard, du célèbre trench au smoking signé Saint Laurent, la mode a toujours sublimé Catherine Deneuve, et inversement. À travers plusieurs décennies, quelques films et autant de tenues iconiques, Norine Raja décrypte cette mystérieuse affaire de style.

1964 Dans *Les parapluies de Cherbourg*.

1965 Au défilé Real.

1967 Dans *Belle de jour*.

Juillet 1965. Toute la faune parisienne se presse au défilé de la maison de couture Real. La griffe, créée par Hélène Vager et la costumière Arlette Nastat, séduit les icônes de l'époque, comme Sylvie Vartan et Brigitte Bardot. Au premier rang, un nouveau visage savoure le spectacle, comme l'atteste une archive de l'INA : Catherine Deneuve, chignon haut et cigarette à la main, balaie chaque tenue du regard. Au milieu des chroniqueuses de mode impassibles, elle détonne par son enthousiasme, voire une forme de candeur. À y regarder de plus près, une autre histoire se joue ici : l'éducation d'un regard à la haute couture.

« Je ne suis pas facile à habiller pour la bonne raison que je ne suis pas facile à déshabiller », a un jour confié Catherine Deneuve. L'indomptable comédienne a forgé un mythe, au gré des envies et des rencontres, sans jamais être écrasée par les conventions. En près de 70 ans de carrière, elle est devenue une figure incontournable du 7e art, mais aussi l'incarnation du style à la française. Le premier à avoir décelé son potentiel ? Jacques Demy qui, au milieu des années 1960, la transforme en héroïne romantique dans *Les Parapluies de Cherbourg*. La voilà, nœud dans les cheveux, emmitouflée dans son trench-coat, pleurant son amoureux parti à la guerre. Icône des sixties, petite baby doll, Deneuve se fond parfaitement dans cet univers de bonbonnière. Elle n'est plus « la compagne de Roger Vadim », mais une actrice à part entière, adulée à l'international.

Redoutant d'être figée dans ces rôles un peu fleur bleue, Catherine Deneuve opte, du haut de ses 23 ans, pour la transgression. À l'invitation du génie Luis Buñuel, elle accepte d'incarner une femme au foyer, s'improvisant prostituée pour assouvir ses fantasmes, dans *Belle de jour* (1967). Adieu les capelines et les imprimés vichy. Les costumes, imaginés par ↠

LEON NÉAL, REDA&CO, GETTY IMAGES, CINDY ORD, ANTOINE LORGNIER ONLYFRANCE, WIKTOR DABKOWSKI / ZUMA PRESS / ZUMA / REA, PASCAL PAVANI, AFP

1990 Avec Yves Saint Laurent pour la Fashion Week.

1969 En robe brodée de perles, avec Alfred Hitchcock.

2000 À Hollywood pour les Oscars.

2002 En manteau panthère dans *8 femmes*.

2010 En jogging dans *Potiche*.

GETTY IMAGES, EVERETT COLLECTION, BIM/FIDELITE, AFP

Yves Saint Laurent, expriment la dualité d'une bourgeoise tiraillée par le désir. D'un côté, une tenue de tennis immaculée, de l'autre, un imperméable en vinyle noir qui fait des envieuses : « C'est un Carducci ! On ne se refuse rien ! » Et surtout, une robe à col claudine devenue mythique. Dans la rue, le style Deneuve inspire : qu'il s'agisse des chaussures, réalisées pour la collection automne-hiver 1965 ou du trench-coat, issu de la collection rive gauche 1966, toutes les pièces s'arrachent. Cette collaboration marque le début d'une grande amitié entre Catherine Deneuve et Yves Saint Laurent, qui l'habillera pendant des décennies. Jusqu'à ce dernier défilé, en janvier 2002, où elle lui susurre *Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous*, la chanson de Barbara.

Avec le temps, Catherine Deneuve a appris à jouer de son image de blonde glacée ou de créature sophistiquée. À ceux qui lui reprochent son sérieux, elle répond désormais par l'habit : un pull feuille de cannabis à un défilé Saint Laurent ou un rôle de diva en manteau léopard dans la comédie dramatique *8 femmes* (2002). Et comment oublier son numéro d'autodérision dans *Potiche*, encore une fois sous le regard de François Ozon ? Elle y interprète une ménagère propulsée à la direction de l'usine de son époux. Dès la première scène, des bigoudis pleins la tête, elle détonne dans un jogging rouge Adidas, déniché par la costumière Pascaline Chavanne.

Comme un acte de renaissance, l'actrice vend aux enchères en 2019 une grande partie de son dressing Saint Laurent. Cinq heures de négociation, 129 lots proposés au public. Dans cette collection, des pièces irremplaçables : la robe de soirée brodée de perles portée lors de sa rencontre avec Alfred Hitchcock ou le modèle en velours lurex or qu'elle arborait en 2000 sur le tapis rouge des Oscars. Bref, un pan entier de l'histoire de la mode, envolé pour la somme de 900 000 euros. Une manière de tourner la page, aussi : « Ces vêtements ont été créés pour une icône Yves Saint Laurent », explique alors François de Ricqlès, président de Christie's France. Si la star est toujours une habituée des défilés de la maison de couture, son amour pour la mode dépasse l'allégeance à une marque. Elle a été l'une des ambassadrices de Louis Vuitton durant l'ère Marc Jacobs, et pose aujourd'hui à l'envi aux côtés de Nicolas Ghesquière, directeur artistique des collections femmes. Toujours le même mot d'ordre : la liberté avant tout. □

2014 En pull cannabis pour le défilé Saint Laurent.

2019 Robes Saint Laurent pour une vente aux enchères chez Christie's.

2018 Avec Nicolas Ghesquière pour le défilé Louis Vuitton.

Regards amoureux

3. Portfolio

Unique et éphémère mari de la star, David Bailey a sublimé Catherine Deneuve sur papier glacé. Faustine Saint-Geniès revient sur les coulisses de deux séances photos parues dans *Vogue* dans les années 1960, devenues aujourd'hui absolument cultes.

Le premier rendez-vous en studio entre Catherine Deneveuve et David Bailey, en 1965.

DAVID BAILEY, ULLSTEIN BILD DTL

David Bailey le répétait à ses modèles : « Ce sont les gens qui font la photographie, pas moi. » Catherine Deneuve en sait quelque chose. Avec cette série de clichés publiés entre 1966 et 1968 dans le magazine *Vogue*, le photographe a su capter l'essence de celle qui fut sa muse et son épouse au mitan des années 1960. Elle se fait tour à tour belle de jour froide et sensuelle en chemise de nuit Hollywood Vassarette, Geneviève sage et troublante avec son col Claudine Iris Lingerie ou en déshabillé Seamprufe, puis demoiselle de Rochefort espiègle en manteau de laine signé Venet. À sa manière, l'objectif ↠

***Chemise de nuit Iris Lingerie par Sylvia Pedlar,* 1966.**

***Déshabillé Seamprufe,* 1966.**

DAVID BAILEY

↠ de David Bailey a su effleurer le fameux « mystère Deneuve ». Son secret pour saisir l'aspérité de cette beauté diaphane ? La traque. Il guette LE moment. L'instant fugace où l'actrice arbore ce regard, celui qu'il attend, celui qui révèle ce qu'elle cherche à dissimuler. Et que rien ne capture aussi bien qu'une image. Ce que l'on voit dans ses photographies, qu'on le nomme éclat, profondeur ou glamour, ce n'est pas lui qui l'ajoute. Il ne fait que le dévoiler, assure-t-il.

Leur rencontre en 1965 : une séance photo, justement. L'actrice connaît et admire déjà son travail. Elle vient de tourner dans *Répulsion*, le second long-métrage d'un réalisateur polonais alors inconnu, Roman Polanski. Entre la jeune Française et le photographe de génie qui pourrait résumer à lui seul les *Swinging Sixties*, le coup de foudre est immédiat et réciproque. Catherine a 21 ans, lui 27. Le mariage express est célébré quelques semaines plus tard au Saint Pancras Town Hall. Une cérémonie à l'image des époux, moderne et pop, en petite robe noire pour elle, pull pastel et jean pour lui, avec pour témoins Françoise Dorléac, la sœur de l'actrice, et le chanteur Mick Jagger, ami intime du photographe. Catherine devient sa muse, il la révèle, lui présentant notamment un jeune couturier, Yves Saint Laurent, à qui elle restera fidèle toute sa vie. Leurs carrières respectives laissent peu de répit au couple, qui se sépare au bout de deux ans. Régulièrement célébré lors de rétrospectives, le photographe évoque souvent le souvenir de Catherine Deneuve avec tendresse. Une femme et une muse toujours chères à son cœur. Ces images, éternelles et intemporelles, sont là pour le prouver. □

Chemise de nuit Hollywood Vassarette, **novembre 1966.**

Manteau Venet,
1968.

DAVID BAILEY

***Planche contact de Catherine Deneuve, qui porte une chemise de nuit Iris Lingerie, par Sylvia Pe Dlar,* novembre 1966.**

DAVID BAILEY

A gauche, séance photo pour Vogue *en 1966. Ci-dessus, Catherine Deneuve retrouve David Bailey en 1968 pour un ultime rendez-vous studio.*

4. Anecdotes

JARDINAGE, ÉCUREUILS ET VINS FINS

Les hommes de sa vie, ses films, ses amis, ses rencontres, ses goûts… On croit souvent tout savoir de la plus grande actrice française. Faustine Saint-Geniès nous prouve définitivement le contraire en 17 anecdotes.

1. PALAIS ROYAL

En 1966, c'est l'ouverture du Royal Variety Performance à Londres. Un événement mondain avec les stars de l'époque : Ursula Andress, Woody Allen, Raquel Welch… Ce soir-là, Catherine Deneuve fait la révérence à la reine Elizabeth II. Sa robe Yves Saint Laurent signe le début de son amitié avec le couturier. Des mois plus tôt, guidée par son mari David Bailey, l'actrice avait poussé la porte de la jeune maison de couture. Dans sa main, une photo de la fameuse robe fourreau et son plastron brodé, découpée dans un magazine.

2. SON CHÂTEAU NORMAND

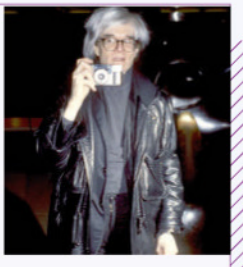
C'était son repaire, là où elle conviait sa famille et ses proches. Pourtant, en 2014, la star a dû se résoudre à vendre le château de Primard, sa vaste propriété du XVIII[e] siècle aux faux airs de Moulinsart, plantée sur les bords de l'Eure. La demeure est désormais dans l'escarcelle du couple de collectionneurs Frédéric Biousse et Guillaume Foucher, qui en a fait un hôtel de luxe, avec piscine, spa et restaurant. Le parc de 40 hectares héberge aussi vaches Highlands, moutons noirs et cygnes blancs.

3. ADJUGÉ!

900000 euros, c'est le montant rapporté par la vente aux enchères de la garde-robe Yves Saint Laurent de Catherine Deneuve, organisée par la maison Christie's en 2019. Le smoking porté par l'actrice pour les vingt ans de la marque de luxe s'est envolé pour 20000 euros. Un record. Deux ans plus tard, *bis repetita* avec sa collection de chaussures: cent vingt-cinq paires, cette fois au profit des Restos du Cœur.

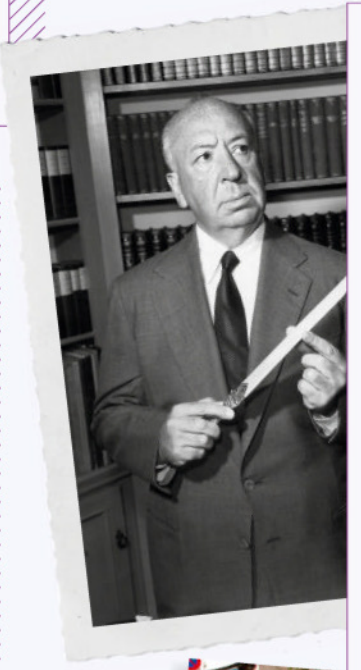
4. MARIANNE

Après Brigitte Bardot et Michèle Morgan, Catherine Deneuve est choisie en 1985 pour prêter ses traits à la figure de Marianne. Celle qui est alors le visage de la France à l'étranger devient le visage de la France tout court. Des bustes à son effigie, sculptés par Marielle Polska, trônent dans toutes les mairies. Certaines mauvaises langues trouveront que le portrait n'est pas très ressemblant. *No comment*. Le mannequin Inès de La Fressange lui succède en 1989.



5. DÎNER AU 107E CIEL

Pouvait-on rêver meilleur casting pour un dîner? Catherine Deneuve, Andy Warhol, le photographe de mode Ara Gallant, ainsi que Catherine Guinness, amie intime de Warhol et héritière de la fameuse famille de brasseurs. Le 10 septembre 1976, tout ce beau monde se retrouve au Windows of the World, le restaurant très select qui vient d'ouvrir au 107e étage de la tour nord du World Trade Center. L'actrice encore en jet-lag s'extasie devant Manhattan, qui se prosterne à ses pieds, alors que le maître du pop art peine à réfréner son acrophobie. *So (velvet) underground*.



6. BLONDEUR HITCHCOCKIENNE

Après Grace Kelly et Kim Novak, Catherine Deneuve? Au cours d'un déjeuner, le grand Hitch' lui parle d'un projet de film d'espionnage, *La nuit courte*, adapté d'un roman de Ronald Kirkbride, dont il possède les droits. La blonde glaciale avec le maître du suspense? Hollywood en rêve, l'actrice aussi. Hitchcock use tour à tour quatre scénaristes, s'interroge sur le traitement des scènes de sexe du film, hésite sur le casting masculin. Sa santé déclinant, il abandonne le projet peu avant sa mort.

7. FILM IMPOSSIBLE

C'est l'histoire d'un film maudit: *Coup de foudre*, de Robert Enrico, avec Catherine Deneuve et Philippe Noiret. Ce trio amoureux pendant la Grande Guerre, avec scènes d'aviation en décor réel, ne verra jamais le jour. Trop ambitieux, trop cher? Le 4 avril 1977, le projet est interrompu après une semaine et le retrait de coproducteurs. Un traumatisme pour l'équipe, Deneuve en tête, qui restera près d'un an sans tourner.

8. ÉCUREUIL

C'est l'animal totem de Catherine Deneuve. Et comme lui, l'actrice accumule et collectionne toutes sortes de choses. À dix-huit ans déjà, elle aimait déambuler dans les marchés aux puces. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de la croiser à Saint-Ouen en compagnie de ses amis antiquaires. Chineuse, elle aime toucher, palper, soupeser et surtout, trouver la perle rare. Parfois avec démesure. L'actrice le reconnaît volontiers elle-même: elle ne dépense pas, elle flambe!

GETTY IMAGES ; THE EVERETT COLLECTION ; SAIF IMAGES

9. GLOSSOPHOBIE

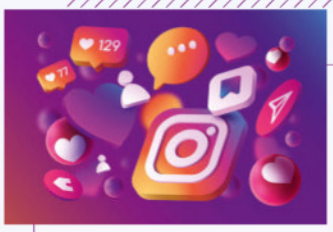
Si les plateaux de tournage n'ont aucun secret pour Catherine Deneuve, les planches lui donnent la chair de poule. Un comble lorsque l'on sait que l'actrice est fille et petite-fille de comédiens de théâtre. Monter sur scène, c'est ce qu'elle appréhende le plus lorsqu'elle joue dans *Le Dernier Métro,* de François Truffaut (1980). C'est aussi l'un de ses cauchemars récurrents : « Je me vois perdue sur scène, on n'a pas assez répété, je ne suis pas prête », confiait-elle à *Vanity Fair* en 2019.

10. MAIN VERTE

Que fait l'une des plus grandes actrices françaises à ses heures perdues ? Elle jardine. Une passion qui remonte à son enfance. Entre deux tournages, l'icône a un besoin vital de campagne et n'hésite pas à mettre les mains dans le cambouis, ou plutôt dans la terre. Au fil des années, elle a développé une connaissance quasi encyclopédique du monde végétal. Ses fleurs préférées ? Les roses anciennes. L'une d'elles, créée par le célèbre producteur Meilland Richardier en 1981, porte son nom. Couleur : rose-orangé. Parfum : des note d'agrumes.

11. ELLE EST L'UNE DES « 343 SALOPES »

Le 5 avril 1971, dans *Le Nouvel Observateur,* le nom de Catherine Deneuve s'affiche aux côtés de ceux de 342 autres Françaises. Célébrités et anonymes, toutes défendent le droit à disposer de leur corps et revendiquent avoir avorté – ce qui est alors illégal en France. Catherine Deneuve, pourtant très discrète sur sa vie privée et ses opinions politiques ou sociétales, s'est laissée convaincre par son amie, la réalisatrice Nadine Trintignant. Une prise de position risquée. De nombreuses signataires de la tribune furent convoquées au commissariat ou virent leur carrière brisée.



12. 100% DÉCONNECTÉE

Ne cherchez pas, Catherine Deneuve n'a ni Facebook, ni Instagram, ni X, ni TikTok. Terrifiée par les réseaux sociaux, elle limite sa présence numérique au strict minimum, ne poste aucune photo et ne laisse entrer aucune caméra chez elle. Les emails non plus ne trouvent pas grâce à ses yeux. Elle les juge intrusifs, car ils exigent, selon elle, une réponse immédiate.

13. ELLE NE SERA JAMAIS ROSALIE

Belmondo et Deneuve, voilà une affiche qui plairait bien à Claude Sautet pour son prochain film, *César et Rosalie*. L'idée lui est soufflée par son scénariste et acolyte Jean-Loup Dabadie, également à la manœuvre dans *Le Sauvage*, de Jean-Paul Rappeneau. Sauf que les mois passent et le contrat n'est toujours pas signé. Sautet, d'un naturel très anxieux, panique. Catherine Deneuve se désengage finalement, évoquant un problème avec son agent américain. L'actrice n'aura jamais plus l'occasion de tourner avec le metteur en scène. Le rôle échoit finalement à Romy Schneider. Et c'est Yves Montand qui jouera César, pas Bébel. C'est ce que l'on appelle les choses de la vie…

GETTY IMAGES ; THE EVERETT COLLECTION

14. BONNE VIVANTE

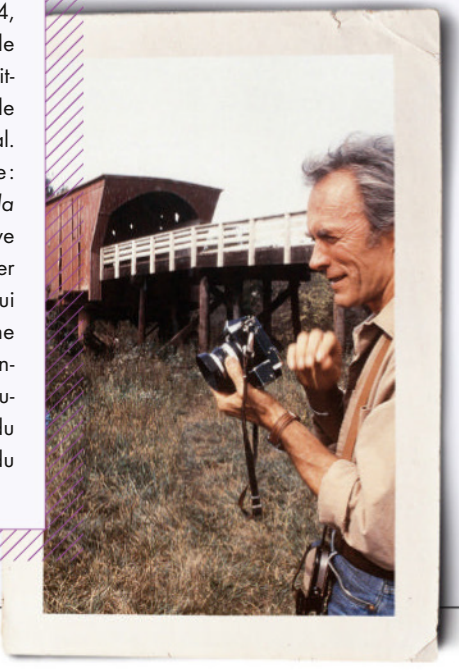
Que fait Catherine Deneuve lorsqu'elle arrive dans une ville de France qu'elle ne connaît pas ? Elle va au marché pour goûter les spécialités locales, virevolte d'un stand à l'autre, discute, s'attarde, comme si elle était en campagne électorale. La comédienne aime la bonne chère et ne s'en cache pas. En 1989, elle intègre même le club très fermé de l'Académie des Arts et du Vin, qui regroupe des artistes épicuriens et bons vivants, comme Claude Chabrol, Jean Rochefort ou encore Macha Méril.

15. LE COUP DU PORTEFEUILLE

L'anecdote est tirée de *D'une étoile l'autre*, la biographie de Roger Vadim signée par le réalisateur. Pour l'un de leurs premiers rendez-vous, Roger Vadim retrouve Catherine Deneuve aux studios de Billancourt. Pendant que sa sœur, Françoise Dorléac, tourne un film, la jeune femme flâne avec le réalisateur entre les plateaux, au restaurant ou dans les ateliers. Lorsque Vadim propose de la ramener chez elle à bord de sa Ferrari, impossible de mettre la main sur ses clefs de voiture. Sans doute oubliées dans les studios, désormais fermés. Un taxi les ramène, mais il a aussi égaré son portefeuille, obligeant Catherine Deneuve à régler la course.

16. SUR SA ROUTE, MADISON

Un binôme pour présider le Festival de Cannes ? C'est l'idée originale de son président Gilles Jacob en 1994, qui propose à Catherine Deneuve de seconder Clint Eastwood. Elle ne quittera pas le réalisateur d'une semelle pendant toute la durée du festival. L'actrice a une idée derrière la tête : décrocher le premier rôle de *Sur la route de Madison*. Catherine Deneuve a de nombreux atouts pour incarner Francesca, une veuve italienne qui tombe amoureuse d'un photographe en vadrouille. Elle parle même anglais et italien. Elle décroche une audition, mais va échouer au pied du podium face à un autre monument du cinéma : Meryl Streep.



17. LES CAISSIÈRES DE TATI

1998 : l'enseigne fête ses cinquante ans. À cette occasion, elle s'offre une exposition au Musée des Arts Décoratifs, à Paris. La scénographie spectaculaire mêle murs recouverts de vichy rose et blanc, mannequin habillé en robe de mariée suspendue à vingt mètres au-dessus du sol et exposition photographique. Des clichés réalisés par Martin Parr, Paolo Roversi ou encore des célébrités photographes amateurs, dont Catherine Deneuve. L'objet de sa série de photos : les vendeuses et caissières de Tati.

Le couple était presque parfait

Figure du gotha économique, l'ex-patronne du Women's Forum s'est retrouvée, en juin dernier, au cœur d'un sordide faits divers. Son mari est mort, et elle a raté son suicide. À Jacqueline Remy, Aude de Thuin a confié les secrets du personnage qu'elle s'était soigneusement construit, jusqu'à ce que la réalité ne la rattrape.

UN HOMME ET UNE FEMME

Dès 2005, Aude de Thuin et son mari Hubert investissent Deauville pour leur Women's Forum.

Elle sait bien, Aude de Thuin, qu'on l'a soupçonnée de tout, et du pire. Elle sait bien qu'on la dit reine du Gotha déchue de sa splendeur, elle qui avait le chic pour embarquer dans ses salons le *nec plus ultra* de l'élite internationale, de Carlos Ghosn à Barbara Hendricks, de Simone Veil à Taslima Nasreen. Créatrice d'événements célèbre pour son abattage, elle peut se vanter d'avoir inventé en 2005 le Women's Forum, ce « Davos au féminin » qui a été si bien accueilli chez les femmes puissantes. Mais Aude de Thuin sait aussi qu'on la croit folle ou criminelle depuis le 4 juin 2024. Ce jour-là, vers 10 heures, elle compose le 18 et les pompiers la trouvent hagarde chez elle, au 82, boulevard Haussmann, les poignets tailladés. Son mari, Hubert Zieseniss, est étendu mort sur le lit, une cordelette autour du cou. Il avait 83 ans. Elle en a 74.

Dans l'appartement, une lettre a été placée en évidence, confirmant le projet de double suicide. Ils étaient ruinés, couverts de dettes. Seulement voilà : il est mort, elle est vivante. Tout le monde s'interroge. Dès le début de l'été, des bruits courent, des informations fuitent, des journaux les relaient. On évoque des coups de couteaux sur le corps d'Hubert Zieseniss, la mention « meurtre » apposée sur un scellé. « S'il y avait eu des traces de coups de couteaux ou tout autre élément induisant des soupçons, une information judiciaire aurait été obligatoirement ouverte, un juge d'instruction nommé », s'insurge maître Julien Roelens, l'avocat d'Aude de Thuin. Lui n'a pas accès au dossier. Six mois après, aucune plainte ne semble avoir été déposée. Sa cliente n'a été auditionnée qu'une seule fois, très tôt. Et l'enquête préliminaire est toujours en cours, confiée à la police judiciaire.

Rêves de grandeur

Alors oui, en ce matin du 26 novembre, Aude de Thuin a envie de me parler. De la nuit du 3 au 4 juin 2024, elle ne dira rien. C'est à cette condition, posée par sa fille et son avocat, que cette femme fragilisée me téléphone depuis Trouville, où elle a trouvé refuge. « Hubert et moi, nous étions très amoureux, voilà pourquoi nous avons voulu partir ensemble », résume-t-elle simplement. Sa voix vacille. Elle pleure.

Elle voudrait corriger l'image que l'on se fait d'elle. « Je ne suis pas la grande mondaine que l'on décrit », répète-t-elle. Pendant plus de deux heures, elle narre les combats qui l'ont obnubilée toute son existence contre son milieu d'origine, contre toute limite, contre elle-même. L'histoire romanesque d'une femme à la personnalité clivée, parvenue à embarquer dans ses aventures téméraires les stars du monde économique. Après avoir évoqué le bouquet de fleurs posé sur sa table, maniant l'autodérision avec une élégance lasse, elle admet à demi-mot que, née Odette Le Roux en 1950, elle s'est construit un personnage, un rôle de composition, un rêve d'ex-ado en quête de destin, au prix parfois de petits arrangements avec la vérité : « J'étais contente de paraître », soupire-t-elle. Le réel a fini par la rattraper.

Le 4 juin, les secours la conduisent à l'Hôpital Européen Georges-Pompidou pour soigner ses blessures. Puis, au bout d'une semaine, elle est internée, privée de téléphone. « J'ai passé quatre mois dans un hôpital psychiatrique du 13e arrondissement de Paris, en plein quartier chinois, détaille-t-elle. En septembre, j'ai eu droit à quelques promenades. » Alors elle hume amusée l'animation des commerces asiatiques, si exotiques pour une habituée des beaux quartiers, mais s'effondre en découvrant les doutes suscités par la mort d'Hubert Zieseniss. Transférée dans une clinique du Finistère, elle adresse un message éperdu à ses amis : « Non, je n'ai pas tué mon mari [...] Malheureusement je m'en suis sortie, mais Hubert, lui, est décédé. Ce n'est pas ce que nous voulions. Notre objectif était commun et désormais, je vis seule avec cette souffrance insupportable, mais aussi avec les souvenirs des merveilleux moments de notre vie. » Toutes ses amies et connaissances sont unanimes : Hubert et Aude formaient un couple « fusionnel ». Et bizarrement, elles s'étonnent sans s'étonner de la fin spectaculaire de leur histoire d'amour.

« Hubert et moi, nous étions très amoureux, voilà pourquoi nous avons voulu partir ensemble... »
AUDE DE THUIN

« Ce sont des gens qui scénarisaient absolument tout, alors pourquoi pas leur départ ? », lance une ancienne partenaire. « Ils étaient sans doute au plus bas, me fait observer Mercedes Erra, présidente de l'agence de publicité BETC, qui a toujours soutenu Aude de Thuin. C'est Roméo et Juliette, une tragédie et le panache d'une sortie. » Et ça ressemble à Aude. « Elle était spectaculaire, souligne une ex-ministre. Toujours en mouvement, elle parlait fort, s'habillait avec luxe, pratiquait le *name dropping*. À l'entendre, elle connaissait tout le gouvernement. » Sarah Corne, qui orchestra pour Aude de Thuin son dernier salon, le 22 mai à Marseille, souffle : « Parfois, on se demandait si elle croyait à ses propres histoires. » Elle n'aurait pas l'idée de le lui reprocher : « Cette femme était l'une de mes inspiratrices. » Sur les réseaux

ERIC PIERMONT/AFP

sociaux, des bataillons de jeunes carriéristes encensent encore aujourd'hui la créatrice d'événements, qualifiée de « modèle », qui sut si bien les magnétiser et flairer l'air du temps. « Elle m'a appris la sororité », poste l'une. « Les femmes dirigeantes lui doivent leur émancipation », glisse l'autre. Mais Sarah Corne ajoute : « Sa puissance lumineuse masquait une faille. Je l'ai vue dans ses phases *down*, en proie à des angoisses terribles, irrationnelles. » La peur de tomber. Le fruit d'un funambulisme social.

Longtemps, Aude de Thuin a caché d'où elle venait. Un père boulanger, une tare à ses yeux. « J'avais l'impression de ne pas être née dans la bonne famille, me dit-elle, je me sentais spéciale. » Rousse, agitée, élancée, elle se croit surtout « différente » de ses cinq sœurs – « Je ne sais en quoi. » Elle aime ce qui brille. Où va-t-elle pêcher ses rêves de grandeur ? « J'étais une éponge. » Un jour à Ploudaniel, le bourg breton où elle est née, la petite prétentieuse de 13 ans croise un monsieur bien connu, très élégant, très chic. « Je m'apprête à l'embrasser quand il m'arrête : " Tu as l'âge de serrer la main et de vouvoyer les gens. " Ce fut un choc. » Le choc de s'entendre remise à sa place, le choc de comprendre qu'il suffisait d'avoir les codes pour se hisser. Alors, elle va commencer par changer de prénom. Adieu Odette, ce sera Aude, une modification enregistrée à l'état-civil dès sa majorité.

Les Le Roux emménagent près de Brest, au Relecq-Kerhuon, où son père travaille jusqu'à sa mort, en 1965. Odette-Aude a alors 15 ans. « J'avais l'impression d'avoir une relation particulière avec lui, c'était un abandon, j'ai fait une dépression. » Avec sa mère, c'est moins facile. « J'étais une fille plus compliquée que les autres. J'ai honte de n'avoir pas mesuré sa souffrance d'avoir six filles à nourrir. » Odette est la deuxième. Elle a vu naître les quatre suivantes. À chaque fois, l'attente d'un garçon, ponctuée d'une déception. « Ma force, c'est de sentir l'air du temps, et d'en faire quelque chose. » Elle n'est pas le garçon tant attendu ? Ce sera son destin : incarner l'ambition familiale que personne n'a jamais exprimée. Jeanne Le Roux, qui a ouvert un commerce après son veuvage, caresse pour ses filles un avenir de fonctionnaire. Très peu pour Odette. « Elle était née pour être princesse », sourit une amie. « À l'école, les bonnes sœurs se sont plaintes de moi. J'étais dissipée, râleuse, irrespectueuse, elles m'ont mise à la porte. » Sa mère l'envoie rue de Maubeuge à Paris, chez une tante célibataire. Elle ne passera pas son bac. Ses sœurs, si. Soudain, Aude de Thuin se tait, puis prévient qu'elle a beaucoup oublié, à force de masquer son passé. « J'ai voulu annihiler une partie de ma jeunesse. »

DAVOS AU FÉMININ

Dès 2005 à Deauville, le Women's Forum for the Economy and Society, organisé par Aude de Thuin, est le rassemblement des femmes les plus influentes de la planète.

Paris va la sauver de sa honte sociale. Là, elle apprendra à faire semblant et à devenir la personne qu'elle admire. « J'avais une certaine allure, j'en ai profité », confessera-t-elle sur France Culture. Elle a aussi de l'humour, du bagout, de l'aplomb, et un sens aigu de l'observation qui l'aide à se fondre dans les milieux où ses petits boulots la conduisent. Elle se targuera d'avoir suivi une formation de psychologue : « Non, je n'ai pas fait d'études », admet-elle d'un ton contrit depuis Trouville. Elle a juste rencontré Françoise Dolto dans le centre médico-psy dont elle tenait le standard. Mais elle s'est bien mariée à 22 ans, avec Raoul de Thuin, qui en compte vingt-cinq de plus. « Un journaliste », dit-elle, dont on ne sait rien et qu'elle réduit à son nom. Avec le temps, ça la fait rire : « J'ai épousé une particule. »

Elle surjoue l'accent snob

Ils partent dans l'Yonne créer un journal local de petites annonces et mettre au monde Aurore, leur fille unique. Mais Aude brûle de quitter la province, et Raoul avec. Celui-ci prend un avocat. Il ne veut pas que son ex conserve son patronyme. Madame de Thuin y tient et le juge lui donne raison. À Paris, sa tante place une annonce aux *Échos* : « Jeune femme autodidacte connaissant la presse cherche travail. » Elle est embauchée par un éditeur versaillais d'annuaires professionnels, très utiles aux métiers pratiquant la vente par correspondance. Aude de Thuin bouillonne d'idées, en voilà une qui surgit : « Je connaissais une femme qui montait des salons professionnels. J'ai pensé que je saurais en faire un sur le marketing direct. » Elle a 30 ans et une folle envie de conquérir le monde.

Ça marche, parce qu'elle n'a peur de rien. Elle séduit, flatte, embobine, force les portes, et voit grand. Le Palais des Congrès de Paris, des experts et des entrepreneurs qu'elle fait venir d'outre-Atlantique et de toute l'Europe, les futurs cracks de l'internet balbutiant, dont Xavier Niel... En 1981, sa première Semaine internationale du marketing direct est un succès. Aude de Thuin se constitue un réseau en or. « Je l'ai connue à cette époque, raconte un ex-intime exigeant l'anonymat. Elle était hyperactive, assez drôle, gaie, impatiente, très déterminée, avec beaucoup d'entregent. Plutôt partageuse, elle donnait plein de fêtes, on se marrait bien. » Nul ne sait alors qu'elle est rongée de complexes et d'angoisses.

Son entreprise est leader sur son segment, mais ne dégage pas de profit. Elle vend en 1989. « C'est un aspect récurrent de ma personnalité, avouera-t-elle un jour. Dès que l'entreprise a de bons résultats, je développe autre chose. » Avec le recul, elle parle d'elle-même comme si elle était un train lancé à grande vitesse et qu'elle se subissait : « Il m'était impossible de m'arrêter. » Surfant sur ses réussites, gommant ses déroutes, rebondissant sur ses échecs, elle va enchaîner toute sa vie rencontres et salons : L'Art du jardin en 1994, Création et Savoir-Faire en 1995, Women's Forum for the Economy and Society en 2005, Osons la France en 2011, Women in Africa en 2015, Sistemic en 2023.

2

GOTHA MONDAIN
Que ce soit avec Emmanuel Macron (1), Carlos Ghosn (2) ou Simone Veil (3), Aude de Thuin aime murmurer à l'oreille des puissants.

1

3

À chaque fois, le réseau s'élargit : de nouvelles relations, un nouveau type de public, un nouveau bagage intellectuel aussi. Et de nouveaux tics de langage. Très tôt, Aude de Thuin se construit une silhouette de grande bourgeoise dotée d'un accent snob surjoué, qui en impose dans les allées de ses forums. On la dit très « classe », c'est un peu sa revanche.

Son grand amour Hubert Zieseniss l'aide à forger son statut. Ce Franco-Américain issu d'une famille aussi fortunée que cultivée jouit d'une situation brillante lorsqu'elle le rencontre en 1981. Surdiplômé au sourire carnassier, directeur général du groupe L'Expansion, propriété de Jean-Louis Servan-Schreiber, c'est un homme qui compte dans les cercles économiques et financiers. Il a trois enfants de deux femmes successives, et présente à Aude de Thuin la seconde, Pamela Huntington Darling, qui travaille un temps pour la Semaine du marketing direct. Le couple bat de l'aile. En 1989, Hubert épouse Aude.

« J'étais très heureuse de le trouver. Je pensais que jamais je ne me remarierai, je me sentais tellement différente de tout le monde, s'émeut-elle au téléphone. J'ai bien vendu ma boîte, nous avons décidé de ne pas avoir d'enfant et de faire construire une maison en Corse. » Ce sera un paradis en bord de mer, à dix minutes de l'aéroport de Figari. Deux ans après leur mariage, en 1991, Hubert qui gagnait 120 000 francs par mois et possédait 2,5 % du capital de L'Expansion, est brusquement remercié par JLSS : « Jean-Louis l'a convoqué, se souvient l'épouse de ce dernier, Perla Servan-Schreiber, et il est ressorti deux minutes après avec un très gros chèque. » De quoi racheter pour commencer une PME de revues techniques à faire fructifier – il deviendra président d'honneur de la FNPS, la Fédération nationale de la presse d'information spécialisée. De quoi surtout nourrir les projets de son incandescente épouse et lui offrir une vie de rêve.

Brillante, hypersensible

Le couple est lancé. Un appartement sur jardin dans le 16e, un manoir somptueux en Normandie le week-end, la Corse pour les vacances. Un conte de fées pour la petite Odette Le Roux. Rien de trop pour Aude de Thuin. Sa soif d'exister est incommensurable. En 1994, elle crée le salon de l'Art du jardin, au bois de Saint-Cloud. Les professionnels du vert sont là, le tout-Paris aussi, chapeau de rigueur, très mondain. Le président Mitterrand y fait un saut, en hélicoptère. En 1995, la « serial entrepreneuse », comme elle se plaît à se qualifier, lance le salon Créations et Savoir-faire, sur le thème du « Do It Yourself », tendance cocooning. En 2002, elle vend le tout au groupe Lagardère. « J'avais connu un immense succès, mais le monstre était toujours tapi en moi », écrira-t-elle. Le monstre ? La « culpabilité » de n'être que ce qu'elle est. « Une simple commerciale, et rien d'autre. » Elle veut s'élever, prouver qu'elle est aussi intelligente que tous les « sachants ».

Aude de Thuin ne supporte pas les portes fermées. Celle du Siècle par exemple, ce club de l'élite française, qui ne l'adoptera jamais. Et pourquoi pas le Forum économique de Davos, où se réunissent les puissants de ce monde ? Elle pose sa candidature trois ans de suite. Pas de réponse, ça l'énerve. « J'ai regardé de plus près, il y avait 4 % de femmes. Comment ose-t-on penser le monde de demain avec seulement 4 % de femmes ? » Ce sera le pitch du Women's Forum for the Economy and Society, l'une de ces brillantes idées que cette hypersensible sait attraper au vol. Elle installe ses bureaux rue Royale, consulte des intellectuelles comme Françoise Héritier et, pour lancer le contenu et trouver des sponsors, sollicite une douzaine de femmes de pouvoir, qui l'aident, enthousiastes.

« Je me suis aperçu qu'elle n'avait pas les valeurs du projet. Pour elle, les femmes, c'est du business. »

BRUNO VINAY, L'UN DE SES DIRECTEURS GÉNÉRAUX

Il y a là, entre autres, Mercedes Erra (BETC), Véronique Morali (Fimalac), Anne Méaux (Image 7), Patricia Barbizet (Artémis), Anne Lauvergeon (Areva), la journaliste Christine Ockrent, Laurence Parisot, alors patronne du Medef. « C'est le groupe de femmes qui a tout bâti, assure Mercedes Erra. On a choisi Deauville, trois jours de huis clos avec le vent et la mer en toile de fond. » Les partenaires financiers affluent : Lenovo, Engie, Orange, Renault, Thalès... Et McKinsey, qui vient de conduire une étude démontrant que les entreprises avec des femmes à leur tête marchent mieux que celles dirigées par des hommes. Quelques grands patrons viennent se donner une image de modernité : Carlos Ghosn (Renault), Denis Olivennes (Fnac), Didier Quillot (Orange), Philippe Wahl (Havas), d'autres encore. « C'était formidable, international, avec des débats passionnants entre femmes venues du monde entier, raconte Véronique Morali, qui deviendra présidente à son tour du Women's Forum en 2011. Aude a été une éveilleuse de conscience, et Deauville a contribué à faire émerger la loi sur la parité dans les conseils d'administration. » Un féminisme bien élevé, « pragmatique », précise toujours Aude de Thuin, qui tient à se distinguer du MLF. Et reçoit la Légion d'honneur, deux mois après son premier Deauville. Son acmé. Elle décolle, enivrée par son triomphe, choyée par Hubert, et leurs domestiques. « Elle se vit comme incapable d'intervenir au quotidien, dit une proche. Elle ne fait même pas son thé. »

Quatre ans après, stupeur. Maurice Lévy, à la tête de Publicis, rachète le Women's Forum et le sauve de la faillite. Le *Financial Times* ne vient-il pas de le classer parmi les cinq forums les plus »

KLEIN BRUNO/ABACA, ERIC PIERMONT, BERTRAND GUAY/ AFP

influents du monde ? « C'était un désastre sur le plan économique et sur le plan humain », explique Jacqueline Franjou, qui devient alors la nouvelle directrice générale. La crise de 2008 a condamné les entreprises à l'austérité, les comptes sont dans le rouge, l'argent se fait rare. Et, malgré l'aide d'Hubert, qui a largement contribué au financement du forum et tenté de tout cadrer en coulisses, Aude de Thuin s'est révélée une pitoyable gestionnaire. Plus grave, ceux qui ont travaillé avec elle en sortent amers, parfois fracassés, les contentieux qui s'accumulent aux prud'hommes en témoignent. Alors qu'elle a le chic pour réunir avec grâce des amies puissantes autour d'un plat de pâtes, elle snobe ses collaborateurs, qui valsent. « Lunatique, cassante, méprisante, manipulatrice, elle divisait pour régner », accuse l'un d'eux. « Aude traitait comme quantité négligeable jusqu'au fils d'Hubert, venu travailler quelques mois », affirme un autre.

Maison plastiquée

« C'était excitant de la suivre, témoigne Bruno Vinay, qui fut l'un de ses DG. Elle avait une force de persuasion extraordinaire. Je l'ai vue entrer dans le bureau d'un patron en Chine, où l'on a organisé un Women's Forum, et en ressortir avec un chèque alors qu'elle parlait anglais comme une vache espagnole. Mais lorsqu'elle racontait une histoire, je me demandais si j'avais bien vécu la même. Et je me suis aperçu qu'elle n'avait pas du tout les valeurs du projet. Pour elle, les femmes, c'est du business. » À cette époque, le manoir normand se remplit d'objets précieux commandés en Chine. En 2009, Publicis garde Aude de Thuin à la présidence du Women's Forum. Elle s'accroche à un pouvoir qu'elle n'a plus vraiment, on la juge impossible. Maurice Lévy se sépare d'elle en 2011. Elle s'effondre, désespérée, s'en remet au corps médical.

Mais Aude de Thuin ressort de clinique avec une nouvelle idée, un forum Osons la France. Il s'agit de « positiver ». Elle s'identifie à la France qui, comme elle, doit maintenant surmonter son déclinisme, en finir avec son « ego surdimensionné », exalter ses atouts. « Une fois de plus, Aude a eu les yeux plus gros que le ventre, déplore une amie. Elle dépensait avant d'avoir sa structure et des partenaires. » Mercedes Erra corrige : « Bien sûr qu'elle est irréaliste. Mais il faut de l'irréalisme pour faire de grandes choses. » Pour l'édition de 2014, Aude de Thuin vise le Grand Palais, où elle vient déjà d'engloutir les finances de l'Art du jardin, qu'elle a racheté. Alors ministre de l'Économie de François Hollande, Emmanuel Macron vient l'inaugurer devant une salle à moitié vide. En 2015, les deux sociétés et la holding qui les abrite déposent le bilan.

Nouvelle dépression. « J'avais le sentiment que je plantais tout, que je devais arrêter de rêver », écrit-elle dans *Forcer le destin*, le livre qu'elle cosigne alors avec sa psy, Jeanne Siaud-Facchin. Le siècle aime les transfuges de classe. Elle décide de jouer enfin ce qu'elle est, et d'en faire une épopée. Sous-titre : « J'ai choisi le succès, l'échec m'a rattrapée. » Elle s'y démasque, s'y dénigre, met en scène sa vulnérabilité et règle quelques comptes. Avec ses relations qui, se plaint-elle, lui ont tourné le dos. Avec la famille d'Hubert : « Je suis devenu la coupable [...], celle qui menait leur frère par le bout du nez, celle qui coûtait très cher. » À cette époque, son mari a déjà perdu beaucoup d'argent dans ses aventures. Ils ont vendu à Mylène Farmer leur maison corse qui a été plastiquée par « trois bombes », assure-t-elle au téléphone. Et maintenant, il faut se séparer du manoir normand, où Hubert aimait tant jardiner, et se replier sur des locations, un deux-pièces dans les combles boulevard Haussmann, outre un riad à Marrakech, où ils ont une cuisinière et un chauffeur.

Un héritage impossible

« L'idée d'avoir peut-être encore vingt ans à vivre m'est insupportable si je ne vois pas à quoi je peux servir », écrit-elle en pleine crise. Elle identifie son travers, « la fuite en avant », mais c'est plus fort qu'elle. Elle court créer un nouvel événement pour se renflouer, puis un autre pour régler les dettes que le précédent aura engendré, et ainsi de suite. À chaque fois, elle annonce : « J'ai une idée de cinglée... » Ses interlocuteurs fondent. Elle lance Osons la Banlieue, à Pantin, afin de mettre en réseau les entrepreneurs du 93. Elle dégaine Women in Africa (WIA) qui, dédié aux femmes « leaders et à haut potentiel, organise un sommet mondial chaque année dès 2017 ».

« Je sais, j'ai mis des gens en burn out, j'ai fait trente ans de psychanalyse. J'ai cette dureté en moi. »
AUDE DE THUIN

Son mari tente de la freiner. Dans leur livre, la psy Jeanne Siaud-Facchin brosse le portrait de cet homme amoureux en une phrase : « Hubert a été son coach, son supporter infatigable, son esclave, sa source d'inspiration, son punching-ball, son père, son frère, son amant, son ami intime, son principal ennemi. » Tout en écrivant un recueil sur la vie des saints, l'ex-dirigeant ramène sans cesse sa femme aux réalités, sans jamais la décourager : « Hubert me demandait toujours en quoi il pouvait m'aider », confie-t-elle depuis Trouville. Ensemble, ils iront jusqu'au bout de la boulimie entrepreneuriale d'Aude.

Il lui vient de nouveau en 2022 ce qu'elle nomme une « vision » : monter un projet pour inciter les femmes, trop absentes des métiers d'avenir comme ceux de l'intelligence artificielle, à rejoindre les filières scientifiques et technologiques. « Le monde se réécrit au masculin », me dit-elle, indignée. Excellent sujet, mais pas d'argent. Or elle veut le Palais de Tokyo pour son premier forum, en 2023. Sa force de conviction est contagieuse. Le mathématicien Cédric Villani est emballé. Catherine Ladousse, ex-directrice de la communication chez Lenovo, loue

BERTRAND RINDOFF PETROFF

PRIX D'EXCELLENCE
Novembre 2009, hôtel Bristol. Entre Jean Nouvel, Alain Delon et Pierre Cornette de Saint-Cyr, Aude de Thuin reçoit son Trophée d'or de l'Excellence à la française.

les qualités de « bosseuse » de son amie : « Quand Aude m'a parlé de son projet, j'ai été époustouflée par son niveau de connaissances, alors qu'elle ne s'y était jamais intéressée. »

Elle cofonde Sistemic avec deux jeunes femmes brillantes. « J'ai eu des étoiles dans les yeux quand elle m'a contactée, raconte Angélique Gérard, alors conseillère spéciale du groupe Iliad. Ce qu'elle montrait d'elle me fascinait, mais on a constaté qu'elle n'était pas ce qu'elle disait. » Les cofondatrices, qui ont lancé en janvier 2025 Women in Stem, un projet différent autour du même thème, ont vite quitté le navire. Aude de Thuin prend des initiatives à la va-vite, engage des dépenses sans avoir les fonds, réclame à la banque une ligne de crédit sans disposer de la signature, veut déclarer son appartement comme bureau, parle mal à son équipe : trois directrices générales se succèdent en deux ans. Lorsqu'Aude de Thuin recrute Sarah Corne pour le forum marseillais au Mucem, la jeune femme s'inquiète de la mauvaise réputation de sa future boss, qui l'émeut en assumant : « Je sais, j'ai mis des gens en burn out, j'ai fait trente ans de psychanalyse. Mon enfance a été dure, j'ai cette dureté en moi. »

Fin 2023, Aude de Thuin contacte une personnalité historique du Women's Forum : « Il faut que je me refasse, j'ai besoin de 200 000 euros. » Au début de l'année, une autre lui concocte un rendez-vous avec Yannick Bolloré, PDG du groupe Havas : « Mais elle n'a parlé que d'elle », raconte-t-on. Aude de Thuin a beau frapper à toutes les portes, les sponsors potentiels se dérobent. La fortune personnelle d'Hubert a fondu, son héritage aussi.

Espère-t-elle voir son mari hériter de son frère Jérôme-François, brusquement décédé d'un AVC le 19 février 2024 ? À la tête du Comité français pour la sauvegarde de Venise, cet historien d'art sans enfant vivait dans un ravissant palais au sud de la Cité des Doges. Outre la peine qu'il éprouve, Hubert sait qu'il n'aura rien. Son frère, qui l'a déjà dépanné, a prévu par testament de financer une fondation destinée à ouvrir un musée. Leur sœur sculptrice, Patricia Zieseniss, préfère se taire. Reste à se séparer de Women in Africa (WIA), au bord d'une inévitable liquidation judiciaire. « On s'est fait avoir comme des bleus, assure Aude de Thuin. L'acheteuse congolaise ne s'est pas présentée en mars, le jour de la signature. » Impossible d'honorer l'emprunt solidaire de 370 000 euros contracté pour WIA. Les dettes s'accumulent, les loyers restent impayés. Le couple est étranglé. Tous deux se vivent comme des agriculteurs surendettés, victimes du mauvais temps économique.

Reste Sistemic. Aude de Thuin pressent que ses deux projets de forums, l'un à Marseille en mai 2024, l'autre à Paris en octobre, ne les sauveront pas. D'habitude, lorsqu'elle flanche, Hubert lui remonte le moral. « Mais pour la première fois, ils ont sombré tous les deux, faute de perspective », souligne Me Roelens. « On va s'installer à Marrakech », dit-elle rieuse en mai à une amie. Le 22, elle assure, rayonnante, sur la scène du Mucem. Entre Cédric Villani et l'ex-première ministre Élisabeth Borne, la photo va être belle. Mais Hubert n'est pas là, contrairement à ses habitudes. Ils ne vont pas se faire opérer du genou ensemble, comme prévu. Juste mourir. Elle se taille les veines, lui essaie semble-t-il, puis se pend. Instinct de survie, espérant qu'il n'est pas trop tard pour lui, elle appelle les secours.

À l'hôpital, en juin, Aude de Thuin a vu débouler toutes ses sœurs, solidaires malgré la condescendance qu'elle leur a infligée. À Trouville, elle prépare son septième livre. « Je pleure un jour sur deux, me dit-elle. J'ai pris l'engagement devant ma fille de ne pas créer de nouveau projet. » Elle s'était souvent promis de cesser de jouer « à être quelqu'un d'autre ». Le moment est venu. Au téléphone, elle a déjà perdu son accent snob. □

Liberté, indépendance et audace : les trois valeurs du nouveau visage de Black Opium Glitter.

L'AFFRANCHIE

Au cinéma comme dans la vie, Zoë Kravitz trace sa route en exaltant l'audace et la liberté. Pas surprenant que le nouveau parfum Yves Saint Laurent l'ait choisie pour être sa nouvelle égérie. Texte Pierre Groppo

Un retour en enfance : c'est ce qui est arrivé à Zoë Kravitz sur le tournage de *Caught Stealing*, le film de Darren Aronofsky (*Black Swan*) dont elle partage l'affiche avec Austin Butler et Bad Bunny, et dont la sortie est prévue en 2025. « L'histoire se passe dans les années 1990, celles où j'ai grandi, mais aussi à New York, la ville où j'ai grandi », confie la comédienne. Après avoir tourné l'an dernier *Blink Twice*, son premier film en tant que réalisatrice, la fille de Lenny Kravitz a découvert un secret contre le stress. « Cette expérience a changé mon regard sur le métier d'acteur, je l'envisage désormais de manière plus large, en ayant conscience de tout ce qu'il y a autour. Je sais qu'en tant qu'actrice, je fais partie d'un tout. C'est très libérateur, surtout lorsque l'on s'apprête à tourner avec quelqu'un comme Darren », poursuit-elle d'un ton espiègle. Se libérer, c'est l'un des leitmotivs de Zoë Kravitz. Depuis ses débuts en 2007 au cinéma dans *À vif*, du réalisateur irlandais Neil Jordan, la jeune femme n'a cessé de surprendre par ses choix, ses projets, et une fidélité au long cours à l'univers beauté d'Yves Saint Laurent, dont elle représente aujourd'hui le nouveau parfum Black Opium Glitter.

« J'aime cette maison, la manière dont elle inspire les femmes, ce besoin d'être d'abord sexy pour soi et pas seulement pour les autres. Il y a cette idée d'indépendance, une invitation à l'audace. Je crois fondamentalement que la vie est une aventure. Il faut parfois renoncer, laisser les choses se faire, apprendre à se réserver des surprises... » Voilà d'ailleurs l'une des leçons de son travail de réalisatrice : « Il faut vraiment tomber amoureux du projet, reconnaît-elle, car il va manger tout votre temps et toute votre énergie. Et rien ne se passera jamais comme prévu. Voilà aussi ce que j'ai appris : être créatif dans un moment de crise, qu'il s'agisse d'argent, de temps ou de lieux qui soudain, pour une raison ou pour une autre, ne sont plus disponibles... » Lancée à vive allure, elle poursuit : « Les gens les plus intéressants sont toujours les plus curieux. La curiosité est essentielle pour comprendre ce qui nous entoure. Elle est aussi essentielle à ma sécurité émotionnelle, c'est ce qui me permet d'avancer. » Insatiable, Zoë réfléchit déjà à un second projet derrière la caméra, et entame cette nouvelle année avec mille désirs et envies. La ferveur et la curiosité, encore et toujours. □

STUART WINECOFF FOR YSL BEAUTY

TABLEAU DE FAMILLE
Installés à Montecito pour redorer un blason royal écorné, Harry et Meghan jouent la carte du couple plus que parfait.

ILLUSTRATION KIM THOMPSON

LES CALIFORNIENS

Depuis leur exil aux États-Unis en 2020, Harry et Meghan multiplient podcasts, documentaires et actions caritatives pour jouer les citoyens modèles. Mais les Américains croient-il vraiment à cette opération séduction ? Anna Peele a mené l'enquête.

La nature exacte de leurs activités et l'ambition réelle de leur mystérieuse entreprise, Archewell, qui confond dans un même élan travail caritatif et production audiovisuelle ? *Vanity Fair* s'est entretenu durant plusieurs mois avec l'entourage du couple pour comprendre son nouvel ancrage californien, et les obstacles rencontrés par les deux apprentis-patrons. Si Harry et Meghan ont refusé d'être interviewés pour cet article, nous avons néanmoins

qui est né prince de droit divin, elle est devenue princesse en l'épousant. Depuis leur mariage en 2018, Harry et Meghan Markle sont officiellement duc et duchesse de Sussex. A priori, ils ne régneront jamais sur l'Angleterre, Harry n'arrivant qu'en cinquième position dans l'ordre d'accession au trône. En janvier 2020, plutôt qu'attendre patiemment leur heure qui ne viendra jamais, ils ont préféré forcer le destin et tenter leur chance en Amérique, le pays de naissance de Meghan. Histoire de ne pas transformer ce départ en fuite ou en désaveu, sa grand-mère, la reine Elizabeth, convoquait alors Harry pour prendre acte de son désir de quitter la famille royale. C'est le fameux « sommet de Sandringham », qui s'est déroulé en présence du prince Charles (aujourd'hui roi) et de William : Harry se voit délivré des obligations de son rang, mais aussi délesté de quelques avantages, dont sa coûteuse protection policière.

Cinq ans plus tard, les deux tourtereaux, qui ont tout fait pour s'émanciper de la famille royale, se retrouvent en difficulté sur tous les plans : juridique, financier, et même personnel. Comment en sont-ils arrivés là ? Quel est leur quotidien outre-Atlantique ? Quelle est la acquis une certitude : leurs déboires avec la monarchie ne sont pas sans préfigurer leurs difficultés actuelles.

Combat contre le Mal

Tout avait pourtant bien commencé. Un an après leur arrivée sur le sol américain, Harry déclarait lors d'une « interview vérité » à l'animatrice-star Oprah Winfrey : « Je suis vraiment fier de nous. Je suis fier de ma femme. Je sais que nous avons pris la meilleure décision. » Pas de regret, donc. Les Sussex ne pouvaient qu'être heureux dans leur manoir à 14,65 millions de dollars situé sur les hauteurs de Santa Barbara, en Californie, dans le quartier ultra sécurisé et coupé du monde de Montecito. Loin de la presse anglaise et des protocoles pesants de Buckingham, libres de dire et faire ce qu'ils veulent, ils n'ont qu'à s'occuper de leurs deux enfants, Archie (5 ans) et Lilibet (3 ans), organiser leur avenir doré et surtout, conquérir l'Amérique.

Depuis cinq ans, le *power couple* agit subtilement pour laisser son empreinte et gagner la bataille du storytelling. D'abord avec une série documentaire qui retrace son parcours, du coup de foudre sur Instagram à la rupture avec la monarchie. *Harry et Meghan*, diffusé en six épisodes sur Netflix en 2022, leur a permis de reprendre le contrôle d'un récit qui leur avait été confisqué et d'empocher un petit pactole. Un contrat à 100 millions de dollars aurait même été signé entre les Sussex et la plateforme, pour le développement de plusieurs projets.

Puis, Harry a remué le couteau dans la plaie à grands coups d'anecdotes inédites et de narration larmoyante dans ses mémoires, *Spare*, écrites par J.R. Moehringer et publiées en 2023. Dans ce livre sans filtre et à la rancœur tenace, vendu à plus de 3 millions d'exemplaires à travers le monde, *Le suppléant* (le surnom du prince Harry et le titre du livre en français) n'omet rien de ses problèmes avec sa famille, détaillant ses relations difficiles avec son père et son « frère bien-aimé », qu'il ne manque pas de qualifier, au fil de pages peu flatteuses, d'« ennemi juré » doté d'une « calvitie inquiétante ».

Tout y passe : l'impossible deuil de sa mère, la dégradation de son lien avec Kate Middleton, le racisme au sein de la Cour ou sa haine des médias britanniques, érigés en grands méchants de l'histoire. Responsables de la mort de Diana, ils se seraient acharnés contre Meghan et auraient tout fait pour ruiner leur vie à tous les deux.

Plus grave, Harry accuse les collaborateurs de son frère William, de son

« Meghan est consciente de la place de chacun sur son échiquier. Lorsque vous n'en faites pas partie, elle vous JETTE AU LOUP. »

UNE SOURCE

GETTY IMAGES

père Charles et de Camilla, l'épouse de celui-ci, d'avoir monté les journaux contre lui. Harry a d'ailleurs entamé une procédure en diffamation contre l'éditeur du *Daily Mail* pour avoir publié il y a deux ans un article sur les coulisses de son recours contre le gouvernement britannique pour obtenir une protection policière lors de ses visites au Royaume-Uni. Harry a finalement abandonné les poursuites et payé 50 000 livres de frais de justice à l'autre partie.

Lancés dans un combat contre le Mal sous toutes ses formes, les Sussex redoublent d'efforts pour asseoir leur image de bienfaiteurs. Harry, déjà à la tête de deux fondations humanitaires, poursuit fidèlement l'engagement de sa mère auprès des plus vulnérables sur le continent africain : avec l'Invictus Games Foundation, qui soutient les blessés de guerre, et Sentebale, qui se consacre à la santé mentale, la lutte contre la pauvreté et le sida. Mais c'est Archewell (combinaison du prénom de leur fils né en 2019, Archibald, et du mot « well », qui signifie « bien »), que le couple entend surtout développer. Créée en octobre 2020, cette fondation apporte, en théorie, son soutien à des organisations ou leaders partout dans le monde pour renforcer l'*empowerment* au féminin et soigner la santé mentale, deux sujets chers aux Sussex.

Mais en pratique, Archewell semble encore chercher sa raison d'être. En parallèle de ses activités philanthropiques balbutiantes, l'association abrite une maison de production et soutient, sans s'en cacher, les projets audiovisuels du couple. Le premier d'entre eux, *Archetypes*, est un podcast féministe porté par Meghan en personne, qui a discuté durant douze épisodes avec des femmes célèbres, des normes et discriminations qu'elles ont dû affronter pour s'accomplir. Le programme, plébiscité par la critique, a reçu le prix du meilleur podcast aux People's Choice Awards 2022. En coulisses, malgré un enthousiasme collectif et des moyens colossaux, l'histoire est moins linéaire qu'on veut bien la présenter, et ce podcast a bien failli ne pas se faire. « Harry et Meghan voulaient trouver un thème majeur pour aider à comprendre le monde, témoigne un ancien collaborateur qui a réalisé la première saison de *Archetypes*. Mais ils n'avaient aucune idée. »

Le couple aurait testé quelques concepts prometteurs – des interviews avec des invités issus de la société civile, notamment –, et d'autres plus expérimentaux. Harry se serait par exemple enthousiasmé pour un concept qui aurait fait place à des « sociopathes » au parcours aussi admirable que chaotique, comme Mark Zuckerberg, Vladimir Poutine ou encore Donald Trump. À ses yeux, quelque chose de sa propre histoire semblait résonner avec eux : « J'ai subi de très graves traumatismes dans mon enfance. C'est évident. Ma mère a été assassinée. Qu'est-ce qui fait que je ne suis pas, moi aussi, un de ces sales types ? » aurait-il fait remarquer à l'un de ses collaborateurs. Finalement, l'idée de *Archetypes* fut soufflée par un salarié de Spotify – qui ne put en conserver les droits –, et le podcast entra en production en janvier 2021, avec une Meghan heureuse de s'exprimer enfin en son nom.

DANSE AVEC L'ÉLU
Le 10 mai 2024, Meghan et Harry en visite au Nigeria, lors des Invictus Games.

Intimidations au Palais

Les vrais problèmes ont alors commencé. « Il fallait expliquer ce qu'était un "archétype", puis pourquoi une femme l'incarnait, mais aussi en quoi cela ne lui correspondait pas tout à fait. » Et si Meghan accepte d'abord des idées provocatrices, elle change tout de suite d'avis, refusant par exemple de prononcer le mot « bitch » (« salope »), lui préférant au dernier moment « the B-word » (le mot commençant par un B…). « Chaque épisode devenait de plus en plus édulcoré et éloigné de la conversation réelle », raconte la source qui a noté la nervosité croissante du couple à l'égard de tout ce qui pouvait abîmer son image. Quant aux invitées prestigieuses, tout le monde pensait que Meghan ferait jouer son réseau pour convier des stars comme Taylor Swift ou Beyoncé – cette dernière aurait, selon les rumeurs, décliné l'invitation. Mariah Carey, Paris Hilton, Serena Williams ou Candace Bushnell, l'autrice de *Sex and the City*, ont quand même répondu présentes.

Pourtant, l'image amicale et sincère que ces entretiens donnent de Meghan tranche avec les témoignages des personnes qui ont travaillé avec elle sur le podcast. Un même schéma semblait souvent se répéter, raconte la source. Au début, elle se montrait bonne camarade. Mais lorsque quelque chose ne se passait pas comme prévu, souvent à cause de ses propres exigences, elle devenait froide envers la personne qu'elle percevait comme responsable. Cette même source insiste : « C'était vraiment horrible et douloureux. Parce qu'elle joue constamment aux dames – je ne vais pas dire aux échecs – tout en étant très consciente de la place de chacun sur son échiquier. Et lorsque vous n'en faites pas partie, elle vous jette aux loups. » Deux autres sources affirment qu'un collègue a pris un congé après avoir travaillé sur trois épisodes, avant de démissionner. Plusieurs autres ont confié avoir suivi une thérapie après une expérience avec »

OPÉRATION SÉDUCTION
Très souvent en représentation, le couple ne perd jamais une occasion de mettre en avant sa générosité et son dévouement.

la duchesse. De son côté, Spotify a fait l'autruche, confirmant juste, avant l'été 2023, que le podcast ne serait pas renouvelé pour une deuxième saison. D'après le porte-parole de la fondation Archewell, Meghan Markle envisagerait de développer *Archetypes* sur une autre plateforme.

Un autre visage de la duchesse existe pourtant. Celui d'une femme chaleureuse et bosseuse. Jane Marie, productrice chez Spotify qui a collaboré avec Meghan, se souvient d'« une personne charmante et authentique ». Un ancien membre de leur staff souligne également sa grande capacité de travail et son engagement plein et entier dans tout ce qu'elle entreprend. Mais rien n'y fait : l'image d'une Meghan infréquentable, voire malveillante, persiste.

Les tabloïds anglais se sont longtemps délectés des rumeurs d'intimidation de la duchesse auprès du personnel du palais de Kensington, la première demeure que les Sussex ont occupé après leur mariage en 2018. À l'époque, une plainte pour harcèlement aurait été déposée de la part d'un ancien secrétaire de communication du couple. Il dénonçait le comportement abusif de Meghan auprès de deux employés qu'elle aurait renvoyés sans raison valable. Les avocats du couple ont eu beau déplorer « une campagne de dénigrement calculée, basée sur une désinformation trompeuse et nuisible », le mal était fait.

Meghan n'a cessé, depuis, de rappeler qu'elle aussi a été victime de harcèlement de la part des équipes de Kensington et Buckingham, et révélé avoir eu des pensées suicidaires. « Je ne souhaite à personne de ne pas être crue » a-t-elle déclaré lors d'une interview sur la chaîne CBS en août dernier, à l'occasion du lancement d'un nouveau programme d'Archewell, le Parents' Network (le réseau des parents), qui vient en aide aux familles de victimes de harcèlement. Dans un épisode de *Archetype*, elle était déjà revenue sur son adolescence solitaire : « Je n'avais jamais personne avec qui m'asseoir à l'heure du déjeuner. J'ai donc décidé de devenir la présidente de tout : du club multiculturel, de ma classe, du club de français. Et en faisant ça, j'avais des réunions à l'heure du déjeuner, je n'avais donc pas à me soucier de savoir avec qui j'allais m'asseoir ou ce que j'allais faire, parce que j'étais toujours très occupée. »

Rumeurs de séparation

Seuls contre tous, Harry et Meghan sont, de l'avis de toutes les personnes interrogées par *Vanity Fair*, très amoureux. « Vous savez, explique un ancien proche collaborateur, lorsque vous rencontrez ce genre de couples, vous vous dites : "Vu la façon dont ils se regardent, je ne devrais probablement pas être là en ce moment." » Harry, très protecteur envers son épouse, n'a jamais caché sa crainte de voir « l'histoire se répéter », comme il l'a écrit dans un communiqué de presse en 2019, à propos du traitement de Meghan par les médias anglais. « J'ai vu ce qu'il se passe lorsque quelqu'un que j'aime est banalisé au point de ne plus être traité ou vu comme une vraie personne. J'ai perdu ma mère et maintenant, je vois ma femme devenir la victime des mêmes forces destructrices. »

Si Harry veille tant à la sécurité de Meghan, un ancien collaborateur précise qu'elle aussi, aide Harry à sa manière. « Avant l'arrivée de Meghan, Harry se rendait au bureau de presse du Palais, posait quelques questions et repartait, comme s'il s'ennuyait un peu. » Désormais, il semble qu'il soit plus à l'aise et ambitieux dans ses relations professionnelles. « Sans aller jusqu'à dire que c'est une histoire

« Ils ont quitté l'Angleterre pour échapper à la presse, et tout ce qu'ils font ici, C'EST DE FAIRE PARLER D'EUX.»

UN VOISIN À MONTECITO, CALIFORNIE

SARA PRINCE, ALAMY, NETFLIX, GETTY IMAGES

d'Œdipe, j'ai quand même l'impression qu'elle s'occupe de lui comme le ferait un parent. » Ensemble, ils semblent partager les mêmes traumas, faire front devant les mêmes obstacles, s'efforçant de renverser un système qui a voulu leur peau. Leur détermination est leur force. « On ne peut pas leur dire "non" », résume quelqu'un qui a travaillé pour eux.

Ce qui est aujourd'hui questionné, c'est le comportement du couple à l'égard de la monarchie. S'ils s'en sont volontairement éloignés, ils ne cessent d'y rester arrimés à leur manière, comme s'ils se rendaient compte de ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Les voyages qu'ils ont effectués au Nigeria au mois de mai dernier, ou en Colombie au mois d'août, portaient fortement l'empreinte d'une tournée royale. Une célèbre commentatrice explique : « Lorsqu'ils apparaissent ensemble, les gens se demandent ce qu'ils représentent. » Outre la question de savoir en quoi ils aident qui que ce soit, et comment Archewell se distingue des autres fondations (l'organisation n'a pas encore communiqué ses revenus pour les années 2023 et 2024), c'est la manière dont ils acceptent certaines faveurs qui dérange, comme cette fois où Meghan a laissé des petites filles colombiennes faire la révérence devant elle, ou le choix du logo qu'elle a fait pour sa toute nouvelle marque dédiée à la maison, American Riviera Orchad, étonnamment inspiré d'un écusson d'apparence royale.

À Montecito, la perplexité demeure. « Ils ont quitté l'Angleterre pour se soustraire à la surveillance de la presse, et tout ce qu'ils font, c'est essayer de faire parler d'eux aux États-Unis », raconte un voisin. Sourd à ces accusations, le couple continue de travailler dur et semble ne pas manquer d'énergie. Il porte le développement de deux programmes pour Netflix : la série *Polo*, consacrée à l'ami de Harry, le joueur argentin Nacho Figueras, et diffusée depuis le 10 décembre, et une future émission sur l'hospitalité, présentée par Meghan et dont on ignore encore le nom.

L'Angleterre n'est pas encore un lointain souvenir. Harry est actuellement impliqué dans deux procès : une affaire d'atteinte à la vie privée contre l'éditeur du *Sun*, dans le cadre d'une accusation de piratage téléphonique, et une affaire liée, là encore, à la protection policière dont lui et sa famille sont dépourvus aux États-Unis. La Haute Cour de Londres a annulé à deux reprises le procès intenté au Royaume-Uni. Harry a fait appel. Et s'il s'est rendu, seul, au couronnement de son père en mai 2023, et aux obsèques de son oncle Lord Robert Fellowes le 28 août dernier, les liens avec sa famille semblent bel et bien rompus. Aucun regard n'aurait été échangé entre lui et William lors de ces occasions. Aux dernières nouvelles, le roi Charles aurait de temps en temps son cadet au téléphone, pour discuter de ses petits-enfants. Lors d'un événement récent, quelqu'un a demandé à Harry s'il avait eu des nouvelles de sa famille ou s'il pensait qu'il allait en avoir. Il a répondu l'espérer. « C'est ce qui m'a rendu triste, raconte cette personne, son espoir semblait sincère. »

Depuis plusieurs mois, des rumeurs persistantes accréditent la thèse d'une séparation imminente du couple. Harry et Meghan n'ont pas été aperçus ensemble depuis l'été dernier et honoreraient leurs engagements en solo. Mais rien ne semble pouvoir les atteindre. Le 4 décembre dernier, à l'occasion d'un colloque sur la désinformation, Harry a ironisé sur les trolls qui l'accompagnent au quotidien, affirmant qu'il était « désolé pour eux ». Dans le même temps, la dernière carte de vœux du couple a retenu l'attention. On y voit, entre autres clichés attendus, une photographie plus personnelle qui immortalise, chiens compris, leur famille au grand complet.

Ont-ils finalement gagné au change en s'installant aux Etats-Unis ? Sans aucun doute. Sont-ils heureux ? Difficile à dire. Changeront-t-ils le monde ? « Je pense qu'ils ne savent pas ce que cette expression veut dire, déclare un ancien collaborateur. Ils voudraient juste être considérés comme des personnes qui veulent changer le monde. » Nuance. Là est peut-être le seul et véritable problème d'Harry et Meghan : ils sont aussi dépendants de nos regards que nous sommes, d'une certaine manière, fascinés par leur histoire. □

AVANT-PREMIÈRES

17 films qui vont marquer l'année

Sagas prestigieuses, performances de stars ou productions indépendantes originales, voici ce que cinémas et plateformes nous réservent pour l'année à venir. Préparez le pop-corn !

Texte et sélection Anthony Breznican, David Canfield, Rebecca Ford et Norine Raja

1 FRANKENSTEIN

SUR NETFLIX, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Depuis des décennies, Guillermo del Toro rêve d'adapter à l'écran le chef-d'œuvre de Mary Shelley. C'est désormais chose faite avec cette transposition spectaculaire, opposant Oscar Isaac (le scientifique fou) à Jacob Elordi (le monstre). En guise de décors, des vestiges grandioses et résolument gothiques.

2

LA PAMPA

EN SALLE LE 5 FÉVRIER.

Après la bouleversante série *Oussekine*, Antoine Chevrollier dévoilera au public son premier long-métrage, déjà présenté en mai à la Semaine de la Critique au festival de Cannes. Pari réussi : ce film d'apprentissage sur fond de motocross, porté par les talentueux Sayyid El Alami et Amaury Foucher, marque l'émergence d'une voix singulière dans le cinéma français.

3

THE BRUTALIST

EN SALLE LE 12 FÉVRIER.

Déluge de superlatifs à la sortie des premières projections du nouveau film de Brady Corbet, récompensé du Lion d'argent à la Mostra de Venise. Une fresque dense – 3h30, entracte inclus –, centrée sur le parcours de László Toth. Un architecte juif-hongrois, rescapé des camps de concentration, qui immigre aux Etats-Unis en quête d'une nouvelle vie. À la demande d'un industriel, il se lance dans la construction d'un projet colossal. 23 ans après *Le Pianiste*, Adrien Brody pourrait bien repartir avec un nouvel Oscar.

BACK TO BUSINESS : ALLEN FRASER. M3GAN 2.0 : GEOFFREY SHORT. BOTH COURTESY OF UNIVERSAL PICTURES. MOTHER MARY : FREDERIC BATIER. DOUBLE PRÉCÉDENTE : KEN WORONER / NETFLIX.

4

THE GORGE

SUR APPLE TV+ LE 14 FÉVRIER.

Le thriller de Scott Derrickson (*Doctor Strange*) met en scène deux agents d'élite, incarnés par Miles Teller et Anya Taylor-Joy, en poste dans deux tours séparées par un précipice qui abrite le mal absolu. D'après le cinéaste, les acteurs ont réalisé eux-mêmes la majorité des cascades. Shots d'adrénaline garantis.

5

MA MÈRE, DIEU ET SYLVIE VARTAN

EN SALLE LE 19 MARS.

Né avec un handicap au pied, le petit Roland est incapable de marcher. Il passe ses journées à regarder la télévision dans l'appartement HLM familial, et se prend soudain de passion pour Sylvie Vartan. Cette adaptation du livre de Roland Perez, tendre portrait d'un amour maternel, est aussi l'occasion de revoir Leïla Bekhti et Jonathan Cohen ensemble à l'écran.

6

BANGER

LE 2 AVRIL SUR NETFLIX.

Le monde de la nuit, comme vous ne l'avez jamais vu. Le premier long-métrage de So_Me, graphiste d'Ed Banger, raconte un clash des générations dans le milieu électro. Vincent Cassel incarne un DJ sur le déclin, recruté par un agent de la DGSI (Laura Felpin) pour faire tomber son rival, le très populaire Vestax (Mister V). Bien sûr, rien ne va se passer comme prévu.

7

REMBRANDT

EN SALLE, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Lors d'une visite à la National Gallery de Londres, deux physiciens voient leur vie bousculée par la découverte de trois toiles de Rembrandt. Cette rencontre inattendue est au cœur du nouveau film de Pierre Schoeller (*L'Exercice de l'État*, *Un peuple et son roi*), avec Camille Cottin et Romain Duris à la distribution. Ou comment embrasser le pouvoir de l'art.

8

MICKEY 17

EN SALLE LE 16 AVRIL.

Les cinéphiles attendaient de pied ferme le retour du maître sud-coréen. Cinq ans après le triomphe de *Parasite* – une Palme d'or et 4 Oscars –, Bong Joon-ho transpose le roman de science-fiction d'Edward Ashton. Au programme : Robert Pattinson en clone chargé de coloniser une planète gelée. On a hâte.

9

LA MISSION DE L'ESPACE

EN SALLE LE 25 JUIN.

« Dans le plus grand des secrets, se prépare à décoller la première mission spatiale africaine. L'équipage, issu du continent et de sa diaspora, doit explorer la planète NARDAL, afin d'évaluer la possibilité d'y ramener tous les Africains si jamais la Terre devenait inhabitable. » Voilà le pitch prometteur du nouveau long-métrage de Jean-Pascal Zadi qui, comme ses précédentes créations (*En place*, *Tout simplement noir*), devrait mêler comédie et politique.

10

M3GAN 2.0

EN SALLE LE 25 JUIN.

Version moderne de Chucky, la cyber-poupée M3GAN avait pulvérisé le box-office (178 millions de dollars de recettes dans le monde) lors de sa sortie en 2022, grâce notamment à une scène de danse hilarante et mythique. Sans surprise, elle est de retour dans un second opus, dont l'intrigue est tenue secrète. Une chose est sûre : elle devrait confirmer son statut d'icône de la pop culture.

11

JURASSIC WORLD RENAISSANCE

EN SALLE LE 2 JUILLET.

Le septième volet de la franchise s'offre un tandem de rêve : Scarlett Johansson et Mahershala Ali, sous la direction de Gareth Edwards (*Rogue One*). Ils interprètent deux membres d'une équipe de scientifiques, chargés de prélever le code génétique de dinosaures pour confectionner un médicament capable de sauver des vies. Une relecture très attendue de la saga.

HIM : PARRISH LEWIS. JURASSIC WORLD RENAISSANCE : JASIN BOLAND/AMBLIN ENTERTAINMENT. BOTH COURTESY OF UNIVERSAL PICTURES. THE BALLAD OF A SMALL PLAYER : COURTESY OF NETFLIX. MATERIALISTS : ATSUSHI NISHIJIMA. DOUBLE PRÉCÉDENTE : JONATHAN OLLEY.

12

CHIEN 51

EN SALLE LE 15 OCTOBRE.

Finis les films d'action ? Cédric Jimenez (*Bac Nord, Novembre*) s'essaie au polar d'anticipation avec un scénario qui catapulte les spectateurs en 2045. À l'heure de la surveillance de masse, une enquêtrice et un policier désabusé ont recours à l'intelligence artificielle sur une affaire de meurtre. En têtes d'affiche, Gilles Lellouche, Adèle Exarchopoulos, Louis Garrel ou encore Romain Duris.

13

VIE PRIVÉE

EN SALLE, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Pour son sixième long-métrage, Rebecca Zlotowski réunit un casting de rêve : Virginie Efira, Vincent Lacoste, Mathieu Amalric et, surtout, Jodie Foster. L'Américaine fera une démonstration de sa maîtrise parfaite de la langue française, dans le rôle d'une psychiatre cherchant à élucider la mort de l'un de ses patients.

14

QUI BRILLE AU COMBAT

EN SALLE, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Dans la carrière d'un acteur, il y a souvent ce moment où germe le désir de passer derrière la caméra. Joséphine Japy saute le pas avec un film très personnel, inspiré du combat de sa famille face au handicap de sa sœur. Elle y met en scène Angelina Woreth (*Leurs enfants après eux*) et retrouve, par la même occasion, Mélanie Laurent, qui l'avait dirigée dans *Respire*.

15

DOSSIER 137

EN SALLE, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Fort du succès rencontré par *La nuit du 12*, récompensé de six César en 2023, Dominik Moll poursuit dans la veine du thriller. La fabuleuse Léa Drucker interprète un agent de l'IGPN qui planche sur le fameux Dossier 137. Cette investigation sur un incident survenu lors d'une manifestation finit par tourner à l'obsession.

16

MOTHER MARY

EN SALLE, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Pour se glisser dans la peau de ce personnage flamboyant, Anne Hathaway a dû surmonter ses doutes : « Cela faisait très longtemps que je n'avais pas autant travaillé un rôle. Je ne savais ni danser, ni chanter comme une pop star. » Aidée par l'équipe du film et le réalisateur David Lowery, elle a relevé le challenge : incarner une icône de la musique plus vraie que nature dans cette romance lesbienne.

17

THE BALLAD OF A SMALL PLAYER

SUR NETFLIX, DATE DE SORTIE NON COMMUNIQUÉE.

Edward Berger, à qui l'on doit l'oscarisé *À l'Ouest, rien de nouveau*, et le drame papal *Conclave*, change de registre. Basée sur le livre de Lawrence Osborne, cette création originale Netflix suit un accro aux paris (Colin Farrell) fuyant son passé à Macao, où il rencontre une mystérieuse inconnue (Tilda Swinton). Un synopsis bien intrigant.

CHEF D'ORCHESTRE

Portrait de Steve McQueen, photographié aux studios Park Village, à Londres.

STEVE MCQUEEN l'art absolu

Premier cinéaste noir à remporter l'Oscar du meilleur film, le réalisateur britannique est aussi un artiste visuel exposé par les musées du monde entier. Nate Freeman s'est plongé dans cette fabuleuse collection.

Photographie Chieska Fortune Smith

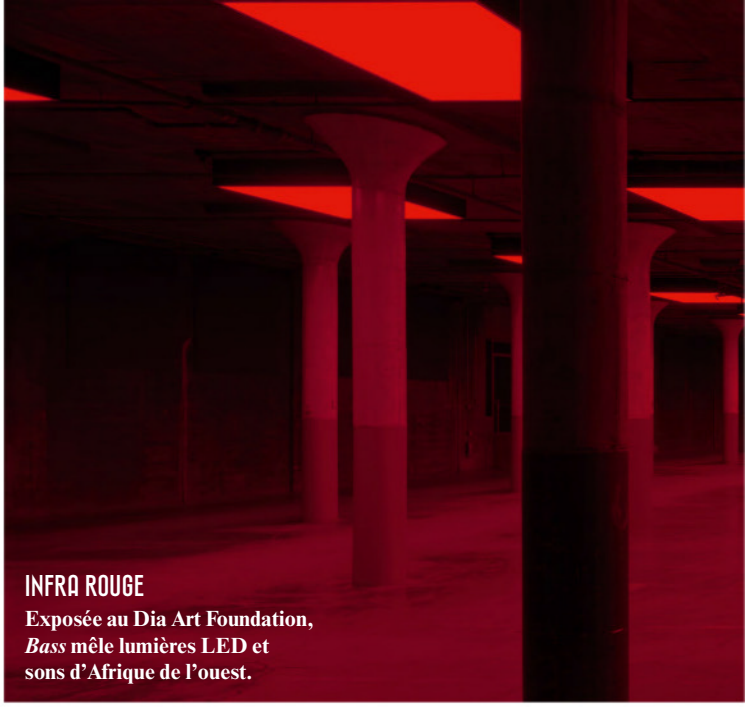
C'est jour de fête ce 12 mai 2024, dans la petite ville post industrielle de Beacon, au cœur de l'État de New York. Six cents personnalités triées sur le volet ont fait le déplacement – nous sommes à une bonne heure de route au nord de Manhattan – pour participer au déjeuner de la Dia Art Foundation, une ancienne usine d'emballage de biscuits Nabisco, devenue un musée d'art contemporain qui attire chaque week-end des New-Yorkais tout heureux de conjuguer culture et mise au vert. Sa collection permanente abrite de nombreuses installations : les monumentales spirales d'acier – *la Matière du temps* – de Richard Serra, les boîtes en contreplaqué de Donald Judd, mais aussi les plus de cents toiles de *Shadows*, la gigantesque série d'Andy Warhol... Le déjeuner du jour fait surtout office de vernissage pour les travaux d'artistes nouvellement intronisés dans cette très exclusive coterie, même si nos invités n'ont fait le déplacement que pour un seul d'entre eux. Occupant les presque 15 000 mètres carrés du sous-sol, trône la nouvelle commande la plus importante du musée. Elle est l'œuvre de Steve McQueen, l'artiste et réalisateur britannique. C'est sa première collaboration avec l'institution. À quelques minutes de l'arrivée des convives, McQueen se tient là, pensif, au milieu de son immense installation, intitulée *Bass*.

À 55 ans, Steve McQueen fait partie d'un cercle plutôt fermé : celui des artistes autant cotés à Hollywood que sur le marché de l'art contemporain. Ses vidéos sont souvent des petits miracles de moins de dix minutes, en noir et blanc. À l'image de *Five Easy Pieces*, désormais visible au MET, le Metropolitan Museum of Art de New York. *Drumroll*, des séquences filmées par des caméras installées dans un baril de pétrole roulant dans les rues de Manhattan, lui a valu le Turner Prize, la plus haute distinction décernée à un artiste britannique. En 2023, les Serpentine Galleries de Londres ont présenté *Grenfell*, filmé depuis un hélicoptère survolant lentement les vestiges de la Grenfell Tower, cette HLM londonienne détruite par un incendie dans lequel soixante-douze personnes ont péri en 2017. Ces dix dernières années, Steve McQueen a participé à presque toutes les grandes manifestations d'art contemporain mondiale – de la Documenta de Cassel, en Allemagne, aux Biennales de Gwangju, São Paulo, Charjah et Johannesburg – et représenté la Grande-Bretagne à la Biennale de Venise en 2009. En 2022, il a même été anobli. Mais les films d'art de « Sir Steve Rodney McQueen » demeurent toutefois invisibles sur Internet : on ne peut les voir que dans un contexte d'exposition projetés selon la volonté de l'artiste.

Lumières stroboscopiques

Le grand public ne le connaît pourtant pas sous cet angle-là. Pour le grand public, Steve McQueen est avant tout un réalisateur de films de cinéma, pour la plupart ambitieux, projetés aussi bien dans des salles d'art et d'essai que dans des multiplexes où l'on vend du pop-corn au kilo. Des films que l'on peut louer pour quelques euros et télécharger sur son ordinateur. En 2008, son biopic sur Bobby Sands, *Hunger*, avec Michael Fassbender, a remporté la Caméra d'or à Cannes. Il a enchaîné en 2011 avec *Shame*, un regard cru sur l'addiction au sexe dans la ville de New York, toujours avec Fassbender dans le rôle principal. Deux ans plus tard sortait *12 Years a Slave*, l'histoire d'un homme noir libre enlevé pour être vendu comme esclave, pour lequel McQueen est devenu le premier cinéaste noir à remporter l'Oscar du meilleur film, en 2014. Et cette année, le voilà qui rempile dans la course aux Oscars avec *Blitz*, drame familial poignant mettant en scène Saoirse Ronan dans le Londres bombardé de la Seconde Guerre mondiale. Qu'un artiste soit aussi à l'aise dans l'atmosphère prestigieuse et feutrée de la Tate Modern que dans l'impitoyable foire d'empoigne des Oscars est presque une anomalie. À bien des égards, la position est inédite. Hollywood et le monde de l'art se regardent traditionnellement en chiens de faïence : deux univers aux objectifs distincts, aux systèmes politiques différents et aux complexes d'infériorité tenaces l'un vis-à-vis de l'autre. Et inversement. Deux mondes qui, pour autant, vénèrent McQueen. Le courtisent. Voire se le disputent allègrement.

Retour à notre vernissage de la Dia Art Foundation du mois de mai. Une bonne partie de l'élite du monde de l'art s'est réunie au sous-sol pour s'immerger dans l'installation de l'artiste. Au plafond, des lumières stroboscopiques changent peu à peu de couleur, et la pulsation des fréquences basses d'une bande-son free jazz se manifeste physiquement dans l'espace, ici ou là, par le frémissement de l'étoffe légère d'une robe d'été. « Je pensais vraiment, comme on le pensait tous, qu'il ferait une vidéo », explique Donna De Salvo, la conservatrice du musée qui a passé commande. Plus d'une heure durant, McQueen se tiendra au centre de son œuvre, à l'écart des mondanités d'un déjeuner auquel prenaient pourtant part certains des directeurs de musée les plus puissants des États-Unis, de très chic marchands d'art européens et même le commissaire de la NFL, la Ligue Nationale de Football américain, Roger Goodell, dont l'épouse fait partie du conseil d'administration de Dia. Il fixe son œuvre, installée sur le plafond de ciment, avec la concentration intense d'un boxeur avant d'entrer sur le ring. « Tu en



INFRA ROUGE
Exposée au Dia Art Foundation, *Bass* mêle lumières LED et sons d'Afrique de l'ouest.

BILL JACOBSON, COURTESY OF STEVE MCQUEEN. BLITZ: COURTESY OF APPLE

joues comme un chef d'orchestre, Steve », lui souffle en passant Beth Swofford, son agent à Hollywood, grande collectionneuse d'art contemporain à Los Angeles. McQueen esquisse un petit sourire. Plus tard, il va se raidir légèrement lorsque Stefania Bortolami, fondatrice de la galerie éponyme à Tribeca, s'approche pour le saluer brièvement. Lorsque le déjeuner commence à l'étage, Steve McQueen est attablé avec la directrice de Dia, Jessica Morgan, l'actrice Frances McDormand, les artistes Joan Jonas et Theaster Gates et l'héritière milliardaire de l'industrie pharmaceutique, Maja Oeri, fondatrice du musée Schaulager de Bâle, en Suisse, qui possède la plus grande collection privée d'œuvres de McQueen. Elle est généralement considérée comme une fidèle mécène ; il est même prévu que *Bass* voyage jusqu'au Schaulager en 2025. McQueen n'a pas l'air particulièrement stressé, à la rigueur vaguement ennuyé. Le sous-sol l'appelle.

Locomotives et machines agricoles

Quelques semaines plus tard, de retour à Manhattan, McQueen m'explique que l'idée initiale de *Bass* lui est venue au cours d'une discussion avec Quincy Jones, disparu en novembre dernier à l'âge de 91 ans, avec lequel il collabore à l'époque sur un projet pour le Shed, le Centre d'art de Hudson Yards, à Manhattan. Il y avait cette petite phrase, surtout, comme une musique entêtante : « La basse électrique a changé la musique. » Ces mots, dit-il, l'ont hanté. Sans doute parce qu'ils venaient du producteur de *Thriller*. Peut-être aussi parce que McQueen en avait déjà l'intuition secrète : « C'est l'amplification du son, l'idée des haut-parleurs et de la basse, cette sorte de vibration viscérale dans votre corps... » Nous prenons un petit-déjeuner à l'hôtel Crosby Street, dans le quartier de SoHo. Le bar est presque désert. McQueen est en ville pour quelques jours. Il porte un blazer et un T-shirt, ne mange absolument rien, mais enchaîne les cappuccinos brûlants. Je l'interroge sur cette légère aversion pour les relations avec le monde de l'art dont il a semblé faire preuve lors du raout de Beacon. « Je n'ai jamais connu cette situation où je traîne avec des artistes. C'est un peu comme fréquenter un autre boucher. Alors toi tu découpes la viande comme ça ? Non, parce que moi je la taille comme ci... Mon travail, c'est fabriquer des œuvres. Le style de vie qui va avec, on va dire que je m'en fous. »

REMISE DE MÉDAILLE
Saoirse Ronan et Elliott Heffernan, en mère et fils dans *Blitz*.

On se met à discuter du fait que les usines désaffectées font en général de très bons musées. Deux ans plus tôt, j'ai vu son impressionnante exposition au Pirelli HangarBicocca, le complexe doté de gigantesques espaces d'exposition où étaient autrefois fabriqués des composants de locomotives et de machines agricoles, dans la banlieue de Milan. En 2019, McQueen a exposé à la Tate Modern, elle-même une ancienne centrale électrique du XX^e^ siècle réaménagée. « Je viens de Londres, et Londres a toujours su transformer ses espaces, précise-t-il. Il y a toujours eu un mélange, une conversation, un certain type d'histoires qui se superposent, toujours. » Il parle par à-coups, n'explique ou ne décode jamais tout à fait son travail, tout en parvenant à relier assez naturellement – voire un peu miraculeusement – les basses primitives dont il emplit l'espace avec *Bass*, avec l'héritage du Londres sous les bombardements de *Blitz*. « Beaucoup de bâtiments détruits n'ont jamais été réparés, laissés à l'état de ruines... ou sont devenus des lieux pour fêtes clandestines. »

Rares sont les artistes visuels parvenus, dans l'Histoire, à »

INTRANSIGEANT
Sur un plateau, le réalisateur dirige ses acteurs avec méthode et précision.

s'imposer à Hollywood. Andy Warhol a passé des années à bricoler des films à la Factory, aspirant à être pris au sérieux par les cinéphiles, très souvent en vain. Trois décennies plus tard, certains artistes de la Pictures Generation ont eu l'occasion de tenter l'aventure du grand écran : Cindy Sherman avec *Office Killer*, Robert Longo avec *Johnny Mnemonic*, David Salle avec *Search and Destroy*. Autant de films aujourd'hui tombés dans l'oubli, alors que le prestige de leurs réalisateurs respectifs grandissait à l'inverse dans le monde de l'art. Avant McQueen, seul le peintre Julian Schnabel a su tirer son épingle du jeu, faisant des débuts remarqués au cinéma avec *Basquiat*, le biopic de son ami Jean-Michel Basquiat, avant de réaliser *Avant la nuit* et *Le Scaphandre et le papillon*.

Intransigeant mais humain

Contrairement à ces prédécesseurs, l'image en mouvement a toujours été le moyen d'expression privilégié de McQueen. Simplement, à un moment, il s'est mis à raconter des histoires et a mis des acteurs devant sa caméra. Il travaille toujours depuis le même atelier d'Amsterdam, la ville où il vit avec sa femme, la critique et réalisatrice néerlandaise Bianca Stigter, et leurs deux enfants. Les films de McQueen débordent des mêmes qualités brutes qui rendent ses œuvres si immédiatement captivantes. Le plan ou le dispositif le plus simple peut chez lui se révéler explosif, qu'il s'agisse de deux hommes noirs nus luttant, entre flirt et railleries – *Bear,* l'œuvre qui l'a révélé –, ou d'un gros plan de près de six minutes sur le globe oculaire frémissant de Charlotte Rampling, dans la vidéo *Charlotte*. Autrement dit, un cinéaste noir ne rendant de comptes qu'à lui-même, réalisant des films sur des hommes et des femmes noirs, comme *Les Veuves*, son film de braquage de 2018, avec Viola Davis, et faisant office d'exception au cœur d'un système hollywoodien largement formaté. Au téléphone, Viola Davis raconte : « Je me rappelle que lorsque je lui ai parlé de l'approche que je pensais adopter pour mon personnage des *Veuves,* je lui ai demandé : " Et pour la coiffure, je fais quoi ? " Il n'a pas vraiment répondu à la question, et j'ai raccroché. Deux minutes plus tard, il me rappelle pour me dire : " Pourquoi tu ne pourrais pas juste garder ta propre coiffure ? " » Elle poursuit : « Je ne pense pas que l'on me voit comme la femme que je suis vraiment. Je suis sexuelle, je suis drôle, j'ai du cœur, de l'empathie, on me trouve séduisante... C'est comme si les gens ne pouvaient pas dépasser mes lèvres et mon nez épais, ma peau foncée, et ce que ça représente pour eux, c'est-à-dire rien de ce que l'on attribue au fait d'être une femme. Avec Steve, j'ai trouvé quelqu'un qui me voyait dans mon entièreté. »

En parlant à plusieurs collaborateurs qui connaissent le personnage depuis des années, s'esquisse le portrait d'un artiste intransigeant mais profondément humain. Un outsider à Hollywood, qui suit sa propre boussole, ses propres règles. En septembre, Saoirse Ronan m'expliquait : « Avant le tournage de *Blitz*, j'ai ressenti le besoin d'une pause. Comme dit Daniel Day-Lewis : " J'ai besoin de laisser la marée se retirer pour qu'elle puisse revenir. " Mais j'avais donné à mon agent une liste de personnes où il fallait faire une entorse à cette décision. Steve était l'une d'elles. » À entendre la plupart de ceux qui ont travaillé avec lui, McQueen est très ouvert et à l'écoute, mais aussi très direct lorsqu'il désire ou a besoin de quelque chose de précis. Il est franc, et souvent très drôle. Même si *Blitz* est un sujet difficile, Saoirse Ronan dit : « On a tellement ri ensemble, je le chambrais tout le temps. »

Lupita Nyong'o, Oscar du meilleur second rôle féminin pour sa performance dans *12 Years a Slave*, le décrit étonnamment enjoué, mais que ses plateaux de tournage, du moins celui qu'elle a connu, ressemblent à des sanctuaires. « Je me sentais en sécurité, protégée du monde extérieur. Le rôle exigeait une grande vulnérabilité, et il a fait en sorte que le plateau soit un espace qui l'autorise. » Son profil atypique à Hollywood, McQueen le doit aussi à son efficacité. Anita Overland, la productrice de *Blitz* : « Des réunions qui prendraient deux heures sur un autre projet durent à peine quinze minutes avec lui. » Saoirse Ronan : « La plupart du temps, il obtient ce dont il a besoin en une seule prise, et la journée est terminée. Je n'avais jamais travaillé avec un tel réalisateur auparavant. Il terminait avec cinq heures d'avance, on n'arrivait pas à y croire. Ça n'arrive *jamais* sur un tournage. Jamais. »

Coup de poing à l'estomac

Quelques semaines après notre petit-déjeuner, McQueen me contacte. Il veut que nous échangions à nouveau au téléphone. Il vient de rentrer à Amsterdam, mais doit repartir à New York dans quelques jours pour peaufiner son installation de la Dia Art Foundation. D'humeur badine, il s'interroge sur la propension des New-Yorkais à se promener dans les rues en survêtements – McQueen, très british, parle de « costumes de yoga » – avant de déplorer le nombre de déjections canines qui souillent les trottoirs de Manhattan. « Je crois que si je faisais un film demain, il y aurait des chiens en train de chier en arrière-plan des conversations, lance-t-il en riant. Parce que maintenant, ça fait vraiment partie du paysage. »

Tout ça est certes très intéressant, mais il veut avant tout parler de son inspiration pour *Blitz*. Au Crosby, il expliquait que l'idée avait d'abord germé lors de ses recherches pour *Small Axe*, une série qu'il a tournée pour Amazon en 2020. McQueen était alors tombé sur une image d'archive d'un petit garçon portant une valise sur le quai d'une gare. En réalité, l'idée du film remonte à plus loin, à l'époque où il était un artiste officiel envoyé par le Royaume-Uni durant la seconde guerre en Irak, en 2007, pour éditer toute une série de timbres-poste représentant des soldats britanniques morts au combat : *Queen and Country*. Mais l'origine de *Blitz* pourrait même trouver son ancrage à l'adolescence, lorsque le jeune McQueen passait son temps dans des fêtes ou

« Des réunions qui prendraient deux heures sur un autre projet durent à peine quinze minutes avec lui. »
ANITA OVERLAND, PRODUCTRICE DE BLITZ

CHIESKA FORTUNE-SMITH

des expos qui se tenaient dans ces entrepôts londoniens désaffectés. « La seule raison pour laquelle je suis à Londres, c'est la guerre, dit-il. Mes parents ont été appelés, invités à venir reconstruire le Royaume-Uni après la Seconde Guerre mondiale. Ma propre existence est le résultat de ce qui s'est passé. Pas besoin de creuser trop profondément pour trouver une connexion. » Son père est originaire de la Grenade, sa mère de Trinidad. Enfant, le jeune McQueen aime surtout jouer au football. Il est encore aujourd'hui un fidèle supporter de l'équipe de Tottenham, les « Spurs ». À l'école, sa dyslexie et son œil paresseux – une différence très importante de vision entre les deux yeux – l'isolent, tout comme le racisme omniprésent de la Grande-Bretagne des années 1970 et 1980. Il se découvre très tôt le goût du dessin et comprend assez vite qu'il peut créer une image avec un stylo et une feuille de papier.

Après avoir fréquenté plusieurs écoles d'art – il va même décrocher un diplôme de peinture à Goldsmiths, en 1993 –, le jeune étudiant choisit une maîtrise en école de cinéma. Il se retrouve à New York, à la New York University, qui jouit alors d'une solide réputation de pépinière de cinéastes indépendants. « En réalité, moi je voulais plutôt la Fémis, confesse-t-il. Je voulais aller dans une école de cinéma française, mais je ne parlais pas un mot de français. Alors je me suis dit : " OK, Spike Lee, Jim Jarmusch, Martin Scorsese... New York, c'est la seconde meilleure option. " »

Hélas, la magie n'opère pas vraiment. Il se souvient encore de ce professeur lui demandant de but en blanc : « Qu'est-ce que vous faites ici au juste ? » Il abandonne ses études, mais c'est déjà trop tard : Steve McQueen a pris goût à la sensation de liberté que procure la caméra. À son retour en Angleterre, on lui propose de participer à une exposition collective au Royal College of Art, organisée par des étudiants en master. L'œuvre sélectionnée est *Bear*. Ce n'est qu'en arrivant au vernissage que le père et la grand-mère de McQueen découvrent qu'il s'agit d'un film en noir et blanc de dix minutes, montrant deux hommes nus en train de lutter – l'un d'eux n'est autre que McQueen lui-même.

L'œuvre est féroce, intuitive, comme un coup de poing à l'estomac en pleine galerie d'art. Une prouesse plus difficile à réaliser qu'on ne le pense. À l'époque, on est à mille lieues de ce qui intéresse les cercles curatoriaux et académiques : un art vidéo qui se soucie de la sémiotique comme d'une guigne. Mais dans le petit milieu londonien de l'art contemporain et des galeristes qui comptent, la nouvelle se propage aussi vite qu'un feu de forêt au mois d'août : il y a dans la capitale un jeune artiste qui bouscule et interroge. McQueen se retrouve à présenter de nouvelles œuvres dans le cadre d'une exposition de jeunes artistes, le British Art Show, aux côtés de Sam Taylor-Johnson (qui, elle aussi, tentera l'aventure hollywoodienne, différemment, en réalisant *Cinquante Nuances de Grey*), Chris Ofili, Gillian Wearing et bien d'autres. En 1996, à 26 ans, McQueen présente sa première exposition personnelle au Musée d'Art contemporain de Chicago.

Quelque temps auparavant, il a fait la connaissance d'Okwui Enwezor, un éditeur nigérian d'une revue sur l'art africain, lequel allait devenir l'un des commissaires d'exposition les plus importants des cinquante dernières années, jusqu'à sa mort en 2019. « J'avais 24 ans, c'était à la librairie de l'Institute of Contemporary Arts. Je me souviens encore parfaitement de ce qu'il portait, se souvient le réalisateur. Il avait une veste en jean, une très belle chemise et une sacoche en bandoulière, comme un vieux cartable britannique sur l'épaule droite. » Une première conversation conduira McQueen à participer à l'édition de la Biennale de Johannesburg, supervisée par Enwezor, où la thématique était le rôle de l'art dans un monde post-apartheid. À Johannesburg, McQueen découvre la mine d'or de TauTona, l'une des plus profondes au monde, qui s'enfonce à près de trois kilomètres et demi sous terre. De cette expérience naîtra le court-métrage *Western Deep*, sélectionné par Enwezor pour être montré lors de la Documenta 11.

« Okwui est l'une des relations les plus importantes dans la carrière de Steve, affirme sans hésiter Rose Lord, de la Marian Goodman Gallery. C'est extrêmement difficile pour lui qu'Okwui ne soit plus là. Il répète souvent que sans Okwui, il ne serait pas là où il en est aujourd'hui. » Les deux hommes sont restés proches, même après le départ d'Enwezor de son poste de directeur artistique de la Haus der Kunst, pour raison de santé. En mars 2019, McQueen a même rendu visite au conservateur sur son lit d'hôpital à Munich. Ils ont évoqué tous les deux l'idée d'un texte qu'Okwui espérait encore pouvoir écrire. « Je lui ai rendu visite à de nombreuses reprises, et même le jour de sa mort, précise McQueen. Nous avons eu cette conversation sur l'abstraction dans sa chambre d'hôpital, il pensait écrire un texte pour l'exposition que je faisais à la Tate. Nous n'y sommes pas arrivés. Je ne voulais pas qu'il l'écrive, ce texte, parce qu'il n'allait vraiment plus très bien à ce moment-là. »

« Steve est brillant, et la façon dont il m'a dirigé était d'une intelligence rare. »
MICHAEL FASSBENDER

Camaraderie et patriotisme

À la fin des années 1990, McQueen est l'artiste le plus en vue de Grande-Bretagne. Il est nommé pour le Turner Prize face à Tracey Emin, dont l'œuvre, *My Bed,* a fait scandale à Londres. Les bookmakers la donnent grande favorite, mais McQueen décroche la prestigieuse récompense. La légendaire galeriste Marian Goodman s'intéresse à lui, il se rend à New York pour la rencontrer, au siège historique de la 57e rue. À l'époque, elle expose des artistes comme Gerhard Richter, Anselm Kiefer, John Baldessari, William Kentridge et Lawrence Weiner. « J'y suis allé un peu arrogant, confesse McQueen. Et puis dans l'ascenseur, quelqu'un m'a tendu la liste des grands noms qu'elle représentait. Je n'en savais rien... On a ensuite visité la galerie, et voilà. Marian est magnifique. Elle m'a compris. »

À Londres, où il a également besoin d'être représenté, il fait la connaissance lors d'un dîner d'un jeune commissaire d'exposition, Thomas Dane. Au cours du repas, il annonce qu'il

CHESKA FORTUNE SMITH

aimerait que la galerie de ce dernier le représente. Problème : Dane n'a pas de galerie. « Je n'avais rien, explique Dane. Je n'avais aucune structure pour le représenter, je me demandais ce que je devais faire. Ça, c'est tout Steve. Il a pris cette décision parce qu'il a un instinct phénoménal et des antennes partout. » « Pas grand-chose à ajouter, lâche McQueen lorsque je lui demande de confirmer l'histoire. Parfois, on sent une personne et c'est tout. Je lui suis reconnaissant d'avoir fait ça, et je crois qu'il ne s'est pas trop mal débrouillé. »

Le Turner aura aussi permis à McQueen de se faire une place autour de la table de ceux qui tiennent les cordons de la bourse dans l'industrie du divertissement. À l'époque, il a une idée de film – un *vrai* film. « En fait, le sujet imposait un film. Ce n'est pas moi qui cherchais à faire un film, c'est mon sujet qui l'exigeait. » *Hunger* est un portrait âpre et dénué du moindre sentimentalisme de Bobby Sands, membre de l'IRA mort à 27 ans en 1981, après une grève de la faim de soixante-six jours à la prison de Maze. McQueen demande au dramaturge irlandais Enda Walsh de coécrire le scénario et effectue de nombreuses recherches. Le tournage sera pour lui une expérience inédite : il n'a jamais dirigé d'acteurs auparavant. « La première fois que je suis allé sur un plateau de tournage, c'était le mien. C'était délibéré, je ne voulais pas être influencé par la méthode de qui que ce soit, je voulais trouver la mienne. Le premier plan que j'ai tourné, c'est celui de l'exécution du gardien de prison, lorsqu'il se rend à la maison de retraite et qu'il est abattu devant sa mère. » Il avance à l'aveugle, ignorant si le film allait toucher le public ou si les principes fondamentaux de ses films d'art pouvaient s'appliquer dans un cadre narratif. « Je me suis dit : " D'accord, ça peut très bien être ton premier et ton dernier film. Alors tant qu'on est là, autant y aller à fond, on fonce " », se souvient McQueen. Et ça a marché. « Steve est brillant, et la façon dont il m'a dirigé était d'une intelligence rare », déclarait cette année-là Michael Fassbender à Cannes.

Au printemps 2011, les deux hommes se retrouvent à New York pour tourner *Shame*, le portrait d'un sex-addict. Vient ensuite *12 Years a Slave*. Malgré la réputation du réalisateur, convaincre le studio ne fut pas une mince affaire. « Lorsqu'on l'a fait, on parlait encore assez peu de l'esclavage, rappelle McQueen. Je me souviens très bien être allé voir les studios et avoir abordé le sujet frontalement. Je leur ai dit : " Eh les gars, vous savez quoi ? Je vais faire un film sur l'esclavage. On a presque l'impression que l'esclavage n'a jamais existé. " On a pu attirer l'attention sur le sujet, Dieu merci. » Il enchaîne avec *Les Veuves*, collaboration très attendue avec l'auteure Gillian Flynn, qui sort alors du succès de l'adaptation de son roman *Gone Girl*, avec un casting de haut vol : Viola Davis, Liam Neeson, Colin Farrell, Robert Duvall, Daniel Kaluuya, Cynthia Erivo et Elizabeth Debicki. Critique mitigée. Au box-office, même s'il rentre dans ses frais, le film est loin d'être un carton.

Lors de ce second entretien, le réalisateur de *Blitz* évoque aussi son séjour dans une zone de combat durant la guerre en Irak. L'Imperial War Museum l'a mandaté pour réaliser une œuvre d'art basée sur son expérience. Il est déployé à Bassorah, où il passe six jours en 2003. Là-bas, il côtoie des soldats britanniques, et évoque avec eux ce qui a motivé leur engagement, pourquoi ils sont prêts à mourir pour la reine et la patrie. « Ce sont ces types normaux qui m'ont touché, les Jack, les Gerald, les Marcus avec qui j'étais, venus de tout le Royaume-Uni, l'une des premières fois de ma vie – en fait, peut-être la seule – où j'ai vaguement ressenti une forme de patriotisme. J'étais avec tous ces gens venus des quatre coins du pays, et il y avait entre nous une sorte de camaraderie. Tu pouvais venir de Newcastle, de Sheffield, de Londres, de Sunderland, de Liverpool ou de n'importe où, on était ensemble, soudés dans cette situation tragique. »

L'expérience fait naître chez lui le désir de réaliser un film sur la Seconde Guerre mondiale, au plus près du terrain : « Monty, Churchill ou Eisenhower ne m'intéressaient pas. » Lorsqu'il »

ARTWORK

HEURES SUPPLÉMENTAIRES

Jeux vidéos, lithographies, vignobles... Il n'y a pas que le cinéma dans leur vie.

RIDLEY SCOTT
ET LE VIN
Lorsqu'il ne tourne pas de péplums, le réalisateur de 87 ans cultive ses vignes, à Oppède le Vieux, dans le Lubéron. Son Mas des Infirmières est un bel AOC, en rouge et en rosé.

WOODY ALLEN
ET LA CLARINETTE
Fan de l'instrument à vent – dont il joue, paraît-il, plutôt très bien –, le réalisateur d'Annie Hall se produit régulièrement au Carlyle Hotel de Manhattan. Sa seconde passion ? Réaliser des films une fois par an.

GUILLERMO DEL TORO
ET LES JEUX VIDÉOS
Le roi de l'épouvante se surnomme « l'albatros du jeu vidéo. » Mais du jeu de survie Insane au dernier Silent Hills, ses récentes collaborations sont des semi-échecs. Sage, il précise : « Si je me lance dans une autre création, ce sera la 3e guerre mondiale. »

GUS VAN SANT
ET LA MUSIQUE
Auteur de deux albums de musique, Gus Van Sant et l'improbable 18 Songs about Golf, le réalisateur a également écrit et composé un spectacle musical à Lisbonne, dédié au jeune Andy Warhol.

DAVID LYNCH
ET LES ARTS PLASTIQUES
Depuis son passage par les Beaux-Arts de Boston, le Californien a une importante activité de peintre. En témoigne le récent documentaire David Lynch : The Art Life. Sur ses toiles, il cultive la même obsession picturale : la déréliction des clichés de façade de l'american way of life.

tombe sur cette photo d'un gamin près d'une voie ferrée, seul avec sa valise, il commence à bâtir le personnage de George, un petit garçon de neuf ans, l'un de ces enfants envoyés en masse à la campagne alors que la guerre faisait rage à Londres. Saoirse Ronan est Rita, la mère de George ; son père est un immigré noir, absent pour des raisons que le spectateur comprendra plus tard dans le film. L'enfant décide au dernier moment de ne pas monter dans le train et se lance dans une quête effrénée : retrouver sa mère.

Deux coups de feu

Une intrigue à la simplicité désarmante, mais idéale pour un McQueen en mode blockbuster. Un artiste-réalisateur hors norme aux commandes d'une épopée en pleine guerre, au budget XXL, truffée d'effets spéciaux et noyée sous une BO signée Hans Zimmer, sous l'égide d'Apple Studio, branche cinéma de l'une des plus grandes sociétés du monde. Selon son actrice principale, « à chaque fois qu'il s'empare de quelque chose, il change légèrement les règles du jeu. Son sens artistique le distingue des autres réalisateurs, ça s'intègre à sa façon de raconter une histoire. » Anita Overland, la productrice, en a également fait l'expérience et affirme, après avoir travaillé avec McQueen sur *Small Axe* puis sur *Blitz*, qu'il ne ressemble à personne d'autre dans sa façon d'être ou dans ses méthodes de travail : « Ça va paraître un peu ringard de dire ça, mais c'est un peu comme du free jazz. »

Antillais coiffés d'élégants chapeaux melons et transportant des feuilles de palmier en pot ; il les suit et ne les perd que lorsqu'ils montent dans un bus à impériale. Cette anecdote est-elle vraie ? « Oui, en gros c'est comme ça que ça s'est passé, confirme le cinéaste en regardant sa première vidéo qui passe en boucle sur un vieux téléviseur cubique tout droit sorti des années 1990. J'ai vu ces types et je me suis mis à les suivre. »

Mais l'essentiel des visiteurs sont tous venus pour découvrir sa troisième œuvre, *Sunshine State*. Deux ans plus tôt, elle a fait ses débuts sous une forme un peu plus sophistiquée au HangarBicocca. À Chelsea, c'est une installation vidéo plus modeste, projetée sur deux côtés : deux représentations d'un soleil brûlant qui s'interrompent pour laisser place à des scènes du *Chanteur de jazz*, le premier film parlant hollywoodien signé Alan Crosland en 1927. L'histoire d'un fils de cantor du Lower East Side qui devient chanteur de jazz et finit par connaître la gloire à Broadway. Mais lorsque le personnage d'Al Jolson commence à appliquer le *black face* qu'il porte sur scène, son visage disparaît et la voix de McQueen résonne dans la pièce. « Mon père s'appelait Philbert, un nom très victorien, et l'une des dernières choses qu'il m'a racontée avant de mourir était une histoire... », commence McQueen, d'une voix désincarnée et empruntée.

Et l'histoire qu'il raconte est la suivante : jeune homme, Philbert McQueen quitte la Grenade pour la Floride, pour ramasser des oranges. Un soir, après le travail, le père de McQueen se rend dans un bar avec deux autres travailleurs.

« Je ne suis pas la meilleure personne pour parler de la pluie et du beau temps. Toutes ces banalités, il faut arrêter. »
STEVE MC QUEEN

En juillet, quelques mois avant sa sortie sur AppleTV+, j'ai vu *Blitz* en projection privée dans une salle de Tribeca. La séquence d'ouverture montre une bombe déchirant le ciel, la caméra rivée à elle, comme sur l'œil de Charlotte Rampling ou les inoubliables pleurs de Fassbender dans *Shame*. Des pompiers londoniens se précipitent sur un immeuble en flammes fraîchement bombardé, luttant pour faire jaillir l'eau de leur tuyau. Lorsqu'elle arrive enfin, le tuyau prend vie avec un violent sursaut et se dresse dans le ciel, telle une créature vivante et sauvage. Les pompiers tentent de le maîtriser. Les flammes montent encore, tandis que les bombes lacèrent la ville et qu'une pluie de briques s'abat au sol. La scène est d'une telle puissance, entre abstraction et humanité, qu'elle m'a laissé pantelant dans la salle déserte. Du grand art. Du grand cinéma.

La première bande-annonce de *Blitz* a été diffusée le jour même où la galerie Dia de Chelsea ouvrait sa saison avec trois œuvres de McQueen, organisant une fête pour ses membres le soir même. D'abord *Bounty*, une nouvelle installation de quelques douzaines de photos de fleurs prises à Grenade. Dans la même galerie, une œuvre beaucoup plus ancienne, *Exodus*, dont McQueen me dit qu'il s'agit techniquement de son premier film, même s'il ne l'a pas montré avant la fin des années 1990. Apparemment, *Exodus* serait né au cours d'une balade dans Londres avec sa caméra, où le jeune Steve McQueen repère deux

Lorsqu'ils entrent, tous les clients se figent. Le barman annonce qu'on ne sert pas les Noirs. Ce n'est pas le mot qu'il utilise. L'un des ramasseurs d'oranges frappe le barman à la tête avec une bouteille, et les trois hommes s'enfuient dans la nuit, poursuivis par les clients. Le père de McQueen se cache dans un fossé, entend deux coups de feu et reste là jusqu'au petit matin, terrifié, avant de retourner seul au travail. « Il ne m'en avait jamais parlé avant, jusqu'à ce qu'il nous quitte », m'explique McQueen en retournant à l'hôtel de Crosby Street.

Dans la galerie, tout le monde écoute, bouche bée. Après quelques boucles du film, il est temps d'aller dîner. Dans la salle voisine, McQueen est entouré de ses fleurs de *Bounty*. La veille, il y a eu un autre dîner. Le lendemain, il doit s'envoler pour Milan. Dans deux semaines, il sera à Londres pour la première, puis à New York le lendemain pour le festival du film, enfin à Los Angeles le surlendemain. Finalement, je retrouve McQueen devant *Exodus,* qui ne dure qu'une minute : « J'adore le travail, mais toute la promotion, j'ai du mal. » Il se détourne de l'écran pour me regarder. « Comme je vous le disais, je ne suis pas doué pour le *small talk*. Je n'ai que mon travail, ma famille et quelques amis qui se comptent sur les doigts d'une main. Je ne suis pas la meilleure personne pour parler de la pluie et du beau temps. Toutes ces banalités, il faut vraiment arrêter. »□

Adaptation Hervé Loncan

CHESKA FORTUNE SMITH

INSAISISSABLE

Artiste hors norme, Steve McQueen échappe au profil type des réalisateurs hollywoodiens.

Pour interpréter Arkadina dans *La Mouette*, de Tchekhov, il fallait trouver la perle rare.

VIRGILE GUINARD

CATE, ACTE III

Entre deux tournages et une campagne pour Armani Beauté, Cate Blanchett signe enfin son retour sur les planches, dans un classique de la littérature russe.

Par Norine Raja

Serait-elle la Beyoncé du théâtre ? Alors qu'elle poursuivait en octobre dernier son marathon promotionnel pour la série d'Alfonso Cuarón, *Disclaimer*, l'hyperactive Cate Blanchett faisait en même temps exploser la billetterie du Barbican Centre, à Londres. Imaginez : plus de 5 000 personnes coincées dans l'enfer moderne de Ticketmaster, soit une interminable file d'attente virtuelle. Le Graal ? Décrocher une place pour apercevoir l'Australienne dans *La Mouette*, d'Anton Tchekhov, du 26 février au 5 avril 2025. « Toute ma famille s'est connectée », nous glissait-elle avec humour pour justifier cette affluence.

Son humilité lui interdit de l'avouer, mais on tient l'événement théâtral de l'année. Cate Blanchett n'est plus montée sur scène depuis six ans et sa performance très provocatrice de Quand nous nous serons suffisamment torturés. Cette fois, elle sera dirigée par Thomas Ostermeier, l'un des meilleurs metteurs en scène de sa génération, réputé pour sa radicalité. Elle se glissera dans la peau d'Arkadina, une actrice célèbre tétanisée par la peur de vieillir. Face à la star, une distribution de haut vol : Tom Burke (Furiosa : une saga Mad Max), Emma Corrin (la jeune Lady Di dans The Crown) et Kodi Smit-McPhee (révélé dans The Power of the Dog).

Le jeu vaut de traverser la Manche, ne serait-ce que pour une soirée d'exception. Comme le soulignait Thomas Ostermeier lui-même, « voir Cate Blanchett sur scène est toujours un privilège ». C'est là qu'elle a forgé son expérience, notamment au sein de la Sydney Theatre Company. D'abord dans la pièce Oleanna, de David Mamet (1993), en guise de premier grand rôle. Suivront d'autres performances mémorables : Hedda Gabler (1994 et 2004), Richard II dans The Wars of the Roses (2009) ou encore Blanche DuBois dans Un Tramway nommé désir (2009). Au final, le théâtre, c'est la star qui en parle le mieux. Comme en 2007, dans le documentaire In the Company of Actors : « C'est un lieu plein de vie, avec un peu de chance, incroyablement dangereux, souvent choquant et exaltant, où il fait bon passer du temps. » □

Simple, BASIQUE

Cette saison, la mode célèbre un minimalisme sophistiqué où chaque détail raconte une histoire de féminité et d'élégance. Faire simple n'a jamais été aussi audacieux.

Texte Pierre Groppo

Photographie Nicolò Parsenziani Stylisme Valentina Di Pinto

Faire simple, en mode, ne serait-il pas ce qu'il y a de plus compliqué ? La nouvelle saison a vu les maisons se dépasser dans cet exercice, en imaginant un vestiaire aux formes graphiques et dépouillées qui célèbre la féminité sous le soleil. Le *quiet luxury*, ce fameux luxe discret qui s'apprécie *sotto-voce*, est bel et bien au rendez-vous. Mais si les logos se sont évaporés, c'est une créativité renouvelée qui infuse les silhouettes les plus emblématiques du printemps-été. La preuve ? Vous la trouverez dans une jupe Prada à effet métallique évoquant les utopies architecturales des années 1970, dans le trait bleu d'un zip filant sur une robe Louis Vuitton, dans le noir et blanc puissant de Dior, à la croisée du grand chic (la cape) et du sport (le maillot). Les signatures s'apprécient dans les détails qui n'échappent pas à un œil exercé : le matelassage d'une veste Chanel, la fluidité d'un top Giorgio Armani, le rouge signature d'une robe Gucci sont les codes discrets de ce dressing décidément dans l'air du temps. Et sur lesquels se faufilent l'éclat d'un collier, la lumière d'un bracelet ou d'un bijou d'oreille. On a beau jouer la sobriété, il ne s'agirait pas de renoncer à briller. □

TENUE **PRADA**

TENUE **LORO PIANA**

NICOLÒ PARSENZIANI

TENUE **GUCCI**

NICOLÒ PARSENZIANI

NICOLÒ PARSENZIANI

TENUE **CHANEL**

TENUE **BOTTEGA VENETA**
COLLIER **BULGARI**

NICOLÒ PARSENZIANI

TENUE **MAX MARA**

NICOLÒ PARSENZIANI

TENUE **GIORGIO ARMANI**
COLLIER **VAN CLEEF & ARPELS**

COIFFURE
YURI NAPOLITANO
UTILISANT LES PRODUITS
MARIA NILA
MAQUILLAGE
ROMAN GASSER
UTILISANT LES PRODUITS
NABLA COSMETICS
PRODUCTION
MARINA MORETTI
MODÈLE
LARA MULLEN
ASSISTANT STYLISME
FERNANDO ECHEVERRIA
SCÉNOGRAPHIE
JACOPO LETTENMAYER

25 TALENTS POUR 2025

L'une habille Rihanna, l'autre travaille pour la NASA, le troisième crève l'écran dans *Le comte de Monte-Cristo*. Voici nos 25 personnalités de moins de 30 ans qui vont enchanter l'année 2025.

Texte Camille Gantzer, Pierre Groppo, Manon Lemaire, Ophélie Manya, Blanche Marcel, Norine Raja, Valentine Servant-Ulgu et Hugo Wintrebert

GETTY IMAGES

ALICE VAILLANT // DIRECTRICE ARTISTIQUE, 29 ANS

DON'T STOP THE MUSIC. Après avoir fait ses classes chez Jean Paul Gaultier et Nina Ricci, elle a fondé en 2022 sa marque de prêt-à-porter. Angèle, Rihanna ou encore Kylie Jenner ont déjà été conquises par ses créations. Ses pièces phares ? Un manteau en plumes d'autruche blanc à pois noirs ou encore une cravate en satin et dentelles sur laquelle Camille, d'*Emily in Paris*, a jeté son dévolu. **SORORITÉ.** Son ambition ? Faire des vêtements pour toutes les silhouettes. « Ce qui me touche le plus, c'est lorsque je vois des femmes dans la rue porter ma griffe. » **TUTU.** Petit rat à 12 ans, Alice se destine à une carrière de danseuse classique. Mais après avoir perdu la flamme, elle claque la porte du studio passée sa majorité. Même si encore aujourd'hui, elle n'en a pour autant terminé avec son amour de la danse. « Mon rêve serait de faire des costumes pour un ballet. »

CHARLIE MOTTO // CHANTEUSE, 27 ANS

FANTAISIE. Elle débute en postant des reprises de chansons, comme *Respire encore*, de Clara Luciani, avant de se lancer avec ses compos originales. Sur un style rêveur et connoté années 1980, elle mêle chanson française, Björk, Kate Bush et électro pop. Après son single *Aussi fou* (2023), son deuxième EP, *Portrait Robot*, sort fin février. **VINTAGE.** Elle cite la science-fiction comme principale source d'inspiration et « les vieux films comme *Blade Runner* ». Sans jamais oublier la mode et l'art contemporain. L'artiste féministe fait référence à la photographe Dora Maar pour sa pochette d'album. **PIROUETTES.** Pendant son enfance dans les environs d'Aix-en-Provence, elle prend des cours de piano et danse le modern jazz. Après le bac, elle s'inscrit dans une prépa en école de commerce. Une courte expérience qui lui permet quand même de poser un « premier petit pied dans l'industrie de la musique ».

ALLAN PETRE // INGÉNIEUR AÉROSPATIAL, 25 ANS

VISER VÉNUS. En 2024, il est devenu l'un des plus jeunes Français de l'histoire à rejoindre la NASA et son Jet Propulsion Laboratory. « Pour faire simple », il cherche comment éviter la surchauffe des satellites envoyés sur Vénus, où la chaleur est extrême. Son contrat a été renouvelé jusqu'en mars 2025. **SANS RANCUNE.** Au collège, ses profs cassent ses rêves de galaxie lointaine. Il persiste : DUT en génie thermique et énergétique, quatre heures de transports, un job chez Hugo Boss le week-end, « pas assez de sommeil ». Il intègre une école spécialisée, décroche une alternance chez Ariane et un stage en Floride. Son idole ? Kalpana Chawla, première femme d'origine indienne à être allée dans l'espace. **COCORICO.** Depuis le « jardin martien » de la NASA, il rêve de « contribuer aux innovations spatiales de son pays ». Félicité par Emmanuel Macron, il est même convoité par SpaceX.

ELOI SPINNLER // CUISINIER, 30 ANS

ÉTOILE VERTE. Après avoir ouvert Orgueil en mars 2022 (il faut y goûter le pithiviers au pigeon) et Colère, spécialisé dans les piments deux ans plus tard, il s'apprête à inaugurer son troisième restaurant parisien, avec toujours la même obsession pour le zéro déchet. **TOQUÉ.** Il commence à cuisiner vers ses 10 ans pour son petit frère le mercredi midi. « Je lui faisais un sandwich avec du pain de mie, un steack haché déglacé au balsamique, un peu de mozza et je mettais le tout au four à micro-ondes. » Depuis, il a un peu progressé. Après l'école Ferrandi, il est passé par La Tour d'Argent et le Plaza Athénée. **HARNAIS.** Dans ses vidéos publiées sur son compte Instagram, suivi par 240 000 abonnés, il s'affiche toujours avec son tablier-étui à couteaux, qui peut en contenir jusqu'à sept. « Avant, je le mettais aussi pour cuisiner, mais ça faisait un peu lourd à la fin de la journée. »

GABRIEL DONZELLI // HUMORISTE, 23 ANS

CLOWN. Jusqu'à ses huit ans, il lutte contre un cancer du cerveau et dort trop souvent dans des lits d'hôpitaux. Ce quotidien morose accroît son envie de « faire le con et faire marrer les gens ». Ses idoles s'appellent Will Ferrell et Jim Carrey. **THÉRAPIE.** Son premier comedy club ? « Un bide total. » Il écrit un projet de film mais l'appel de la scène est trop fort. L'inspiration vient de « seize ans d'analyse chez un psy ». Dans son premier spectacle, toujours en tournée, il raconte son enfance avec autodérision. « La maladie ne me définit pas, elle n'est pas le sujet de ma vie. » **LETTRES ROUGES.** Il partage des sketchs avec Virginie Efira et Baptiste Lecaplain, rêve d'Olympia, de Londres et de Montréal, véritable capitale de l'humour. Bientôt, il sera à l'affiche de la série *Carême*, sur Apple TV+, « une superproduction historique dingue sur la cuisine », signée Martin Bourboulon.

LOU TROTIGNON // HUMORISTE, 27 ANS

STRIP-TEASE. Sur scène, il raconte sa transition de genre avec un humour incisif. Entre transphobie, dysphorie et BDSM, il tourne en France depuis plus d'un an, et sera à Paris, au théâtre Saint-Georges, chaque lundi jusqu'à la fin mars. Le nom de son spectacle ? *Mérou*, « un poisson assez laid qui peut changer de sexe ». **FIERTÉ.** Il décrit son humour comme une sorte de « militantisme doux, bienveillant et communicant ». Celui qui a gagné le prix de la révélation de l'année par le média *Têtu* souhaite utiliser son art pour « ouvrir des portes » et « rire de l'absurdité des oppressions ». **FUTUR.** L'humoriste rêve « évidemment de faire l'Olympia », mais aussi de partir à la découverte des contrées canadiennes. « Maintenant, j'ai envie de tester mes blagues à l'étranger. »

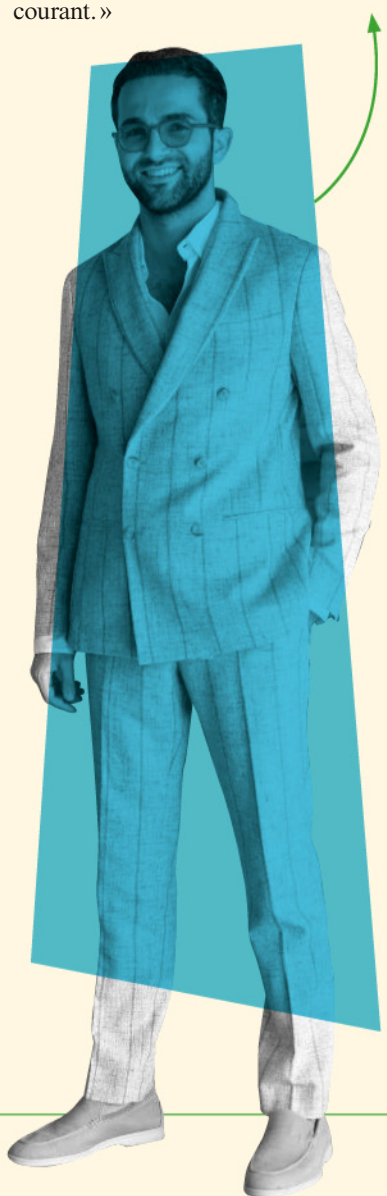
MARGAUX CASSAN // PHILOSOPHE, 27 ANS

CORPS. Après avoir publié chez Grasset *Vivre nu*, un témoignage personnel sur le naturisme, elle s'est intéressée à la question du bronzage dans *Ultra violet*, un essai théorique sur le soleil, la peau et notre goût pour la métamorphose. **LIRE POUR VIVRE.** « Je fais partie des gens qui lisent dans la rue en marchant, et qui peuvent se cogner contre un poteau. » Ado, elle découvre *Truismes* et veut devenir Marie Darrieussecq. Depuis, elle estime avoir relu cet ouvrage environ deux cents fois. **CULTE.** Diplômée en philosophie des religions, spécialiste de la pensée de Jacques Ellul, Margaux a un temps voulu devenir pasteur. Elle a finalement choisi de devenir plume pour dirigeants d'entreprise, et même un ministre. Aujourd'hui, elle travaille pour un *think tank* géopolitique à Bruxelles.

PIERRE LUCET-PENNAT, LAURAGUILI, FIFOU, JF PAGA, CAMILLE RIOU, AURELIE LAMACHERE

NATHAN CHICHE // GALERISTE, 24 ANS

FLAIR. À 13 ans, bercé par la passion de sa mère galeriste, il chine une gouache de Sonia Delaunay. Puis un Chagall, un livre de Napoléon, une dédicace d'Apollinaire. Dix ans plus tard, Nathan tombe sur une drôle d'annonce sur Leboncoin : à la location, l'école Jean Prouvé à Vantoux (Moselle), un monument historique classé, dans laquelle il installe sa galerie, en mai 2024. **EN CLASSE.** Son ambition ? Faire dialoguer l'architecture de son lieu d'exposition avec les œuvres et « créer un parcours culturel autour du centre Pompidou-Metz, du Frac Lorraine et des collections du Luxembourg et de Belgique. » **CULOT.** Pour se faire une place sur le marché, il se lance un défi : « J'ai fait l'inverse de ce qu'un jeune galeriste devrait faire. » Plutôt que de représenter des artistes émergents, il mise sur les pointures Jean-Pierre Raynaud et Mircea Cantor. « J'aime être à contre-courant. »



MARION CARRÉ // ENTREPRENEUSE, 29 ANS

JOCONDE. Tout part d'une irrépressible envie de dialoguer avec Mona Lisa. Depuis 2017, elle codirige Ask Mona, une solution d'intelligence artificielle au service d'institutions culturelles. Du Louvre au Colisée, 150 références internationales lui font confiance pour concevoir chatbots et audioguides. **PIONNIÈRE.** Soutenue par le ministère de la culture, elle vient d'être décorée de l'ordre des Arts et des Lettres. Une revanche pour celle qui reconnaît avoir « prêché dans le désert sur l'intérêt de l'IA dans la culture », bien avant ChatGPT. **TÊTE DE GONDOLE.** Son marché ? Celui de « la curiosité », des musées jusqu'au secteur des vins et spiritueux. Avec la maison d'édition Nathan, elle vient de sortir le premier manuel parascolaire augmenté pour réviser le brevet. Prof à Sciences Po, elle prépare un nouveau livre consacré à l'impact de l'IA sur la créativité.

MONA CARA // ARTISTE PLASTICIENNE, 27 ANS

3D. Elle crée des structures monumentales mêlant tissage jacquard, dentelle, crochet, matériaux locaux, et autres récupérations industrielles, le tout suspendu en l'air. Bref, une « joyeuse apocalypse » bariolée. **POP.** Passée par les Arts Déco et les Beaux-Arts de Paris, elle étudie le tissu aérien (discipline issue du cirque) avant de se lancer dans ses fresques aux couleurs saturées. Pour tisser son récit, l'artisane se nourrit d'anecdotes personnelles. **TERRITOIRE.** La Hyéroise est en résidence à Rio de Janeiro, et expose au Stedelijk Museum de Schiedam (Pays-Bas) jusqu'en mai prochain. Si elle intègre des éléments de la culture locale partout où elle se trouve, Mona reste malgré tout fidèle aux Tissages de Charlieu (Loire).

JULIEN DE SAINT JEAN // ACTEUR, 24 ANS

CROISETTE. Sous les traits du ténébreux André, faux prince italien et vrai rescapé d'un infanticide, il crève l'écran dans *Le comte de Monte-Cristo*. Le comédien se souvient encore du pic de stress avant sa première montée des marches à Cannes, en mai dernier : « Est-ce que ça passe sans nœud pap' ? » Douze minutes de standing ovation, plus de neuf millions d'entrées. **BEAUXBÂTONS.** Son rêve ? Interpréter un élève de l'école de magie française dans la future série *Harry Potter*, dont il dévorait les livres lorsqu'il était enfant, dans son village du Rhône. « À 12 ans, j'avais dit à mes parents que j'irai à Paris pour faire du cinéma. » En 2021, il intègre la classe libre du Cours Florent. **BINGE-WATCH.** On le verra cette année dans un film Netflix en anglais et la série *Merteuil*, sur Max. Il sera aussi à l'affiche du nouveau film de Régis Wargnier.

SAJINA DUTERTRE // CRÉATRICE DE JOAILLERIE, 30 ANS

TEMPORALITÉS. Chez Copin, maison de joaillerie dont les origines remontent au XIXe siècle, la directrice artistique joue aussi bien avec l'héritage qu'avec de nouvelles lignes très contemporaines. Moulin de prière népalais ou vaisseau spatial, tout est source d'inspiration, à l'exception de « ce que les autres font ». **OPINIÂTRE.** Elle a passé sept ans dans la prestigieuse école de joaillerie de la rue du Louvre, à Paris. Dans cette ambiance unique, elle s'est initiée à tout ce qui touche au métier du bijou. **IMAGERIE.** Elle bouscule les formes mais aussi la mise en scène des bijoux, grâce à une nouvelle génération de photographes et des décors de boîtes d'œuf, de gousses de haricots, et même de poivrons noirs.

BAPTIST AGOSTINI-CROCE // AVOCAT, 27 ANS

TÉNORS. À 16 ans, il assiste à un procès en comparution immédiate. Une révélation. Depuis, il s'est formé auprès de grands noms du barreau, Pascal Garbarini, Emmanuel Mercinier ou Emmanuel Daoud, avant de fonder son propre cabinet à Paris, spécialisé en pénal et pénal des affaires. **ÎLE DE BEAUTÉ.** Son léger accent lui vient des environs de Bastia, où il a grandi. Ce lien charnel avec la Corse lui permet de récupérer quelques beaux dossiers, avoue celui qui est aussi secrétaire général de l'association des Corses du Palais de justice. **PITRE.** « Petit, j'essayais d'amuser la galerie et surtout de me faire remarquer. » Entre 13 et 20 ans, il fait du stand-up, tourne à Aix ou à Marseille, jusqu'à assurer la première partie de l'humoriste Roman Frayssinet. Il a aussi fait l'acteur, réalisé un film, une série et même écrit un premier roman.

ROXANE STOJANOV // DANSEUSE, 29 ANS

GRAINE D'ÉTOILE. Petit rat à 12 ans, engagée dans le corps de ballet à 18, elle a obtenu le prestigieux prix Carpeaux en 2017 et le prix de l'Arop trois ans plus tard. En décembre dernier, elle a été nommée danseuse étoile, à l'issue de la représentation de *Paquita*. **FOLKLORE.** Fille d'une traductrice et d'un diplomate, elle a grandi à Lille, Bruxelles et en Macédoine. C'est là-bas qu'elle se met à la danse traditionnelle, le horo. À 9 ans, elle incarne aussi la fée clochette. « J'ai adoré être sur scène, cette relation avec le public... » **À L'AFFICHE.** Son premier rôle de soliste ? En 2017 dans *Joyaux*, de George Balanchine. En 2024, elle a tenu le haut de l'affiche dans *Don Quichotte* et se prépare désormais à briller dans *Onéguine*. « J'adore passer du classique au contemporain », précise cette ultra perfectionniste, qui rêve de tout danser, surtout le *Boléro*, de Maurice Béjart.

RSKO // CHANTEUR, 21 ANS

DORÉ. Son premier titre, *Sal Histoire* (2021), est certifié single d'or. Un an après, son deuxième album, *LMDB*, est auréolé d'un disque d'or. Ses mélodies R&B attirent l'attention d'Aya Nakamura, qui tient à signer un morceau avec lui : *Contvct*. **IMPRO.** Sa vocation ? Un hasard. Un soir de 2020, il se rend en studio pour tromper l'ennui. « Mes potes essayaient de poser et moi, je suis entré dans la cabine pour tester un truc. » Son meilleur ami poste la séquence sur Snapchat, le succès est immédiat. **BALLADE.** Auteur de ses chansons, il trouve l'inspiration dans les histoires d'amour compliquées. Surtout celles des autres. « C'est plus facile à écrire, avoue-t-il. Moi, il faut que je sois seul en studio pour raconter un truc perso. Mais quand j'y suis, il y a souvent mes potes. » Promis, les paroles de son troisième album reflèteront son vécu.

MATY BIAYENDA // ARTISTE, 26 ANS

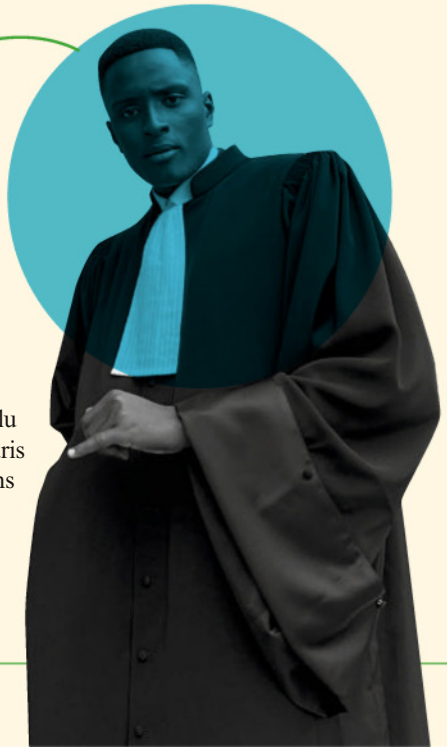
VERNISSAGE. Partie d'Angoulême pour intégrer une prépa d'art à Paris, elle sort diplômée des Arts Décoratifs en 2023. En septembre dernier, elle présente sa première exposition solo, *La caresse des coquettes*, à la galerie Double V. **CHERCHEUSE.** Elle puise dans des images d'archives, exploite leur potentiel esthétique et les enjolive. « Je fais un travail de traduction pour essayer de tirer une espèce de douceur de tout ça. » Dans ses peintures vibrantes et colorées, aux nuances violettes, trônent des personnages noirs aux allures androgynes. **FEU TRANQUILLE.** Elle est peintre, mais aussi vidéaste ou designer textile par « instinct ». Ce qui l'anime ? La nécessité d'être représentée. Elle se souvient de sa première visite au musée d'Orsay : « J'étais subjuguée et, en même temps, j'ai vu qu'il n'y avait personne comme moi. »

LOUISE COURVOISIER // RÉALISATRICE, 30 ANS

COMTÉ. Originaire du Jura, elle aspirait à « apporter son regard sur la ruralité ». Il aura fallu cinq ans, et quelques passages au CNC, pour que son premier long-métrage *Vingt dieux* voit le jour. Il a été récompensé du Prix de la Jeunesse dans la catégorie Un Certain Regard au Festival de Cannes, et du Prix Jean Vigo du Meilleur Film 2024. **JACK SPARROW.** De son propre aveu, elle n'a pas eu une enfance cinéphile : « Chez moi, nous regardions trois films en boucle, dont *Pirates des Caraïbes*. » Bien plus tard, elle se prend d'amour pour Sam Peckinpah, Michael Cimino ou Robert Altman. Mais cette inclinaison pour les spectacles hollywoodiens imprègne toujours son cinéma : « Parfois, sur le tournage, on regardait *Fast and Furious* avec mon chef opérateur pour se donner des idées. » **LE VENT SE LÈVE.** Les médias la qualifient déjà de « Ken Loach » française. Elle est flattée par cette comparaison, mais estime que leurs univers respectifs sont très différents : « On a le même goût et intérêt pour les gens. Mais en termes de style, mon esthétique dans ce film puise plutôt dans le western. »

SEYDI BA // AVOCAT, 30 ANS

BUT. Originaire de Montargis (Loiret), il découvre le métier dans les séries américaines et choisit la carrière d'avocat. **CINQ ÉTOILES.** Il ouvre son cabinet dès la fin de ses études. Pour se constituer sa clientèle, il propose ses services aux commerçants en bas de chez lui et laisse sa carte au chauffeur dès qu'il prend un Uber. Aujourd'hui, il enchaîne les affaires de terrorisme, grand banditisme ou trafic de stupéfiants. **ÉLOQUENCE.** Fin 2022, il est élu secrétaire de la conférence du barreau de Paris après avoir disserté de la question : « Les bons souvenirs sont-ils des bijoux perdus ? » Un an après, il livre un mémorable discours sur la responsabilité de Maurice Papon dans le massacre du 17 octobre 1961.



DR, ANNI RAY ONF, LÉA CEHEVI, SABATOU BA, GETTY IMAGES

ABOU SANGARÉ // ACTEUR, 23 ANS

CASTING. À 16 ans, il quitte sa Guinée natale pour la France. Il rêve d'une vie meilleure, débarque à Amiens, décroche un petit boulot dans la mécanique, suffisant pour envoyer un peu d'argent à sa mère malade. En 2023, son patron lui parle d'un réalisateur qui cherche des Guinéens pour son prochain film. Et voilà comment il finit par être l'acteur principal de *L'histoire de Souleymane*, l'un des plus beaux succès de l'année 2024. **MONTER LES MARCHES.** En mai 2024, il saute dans un train, direction le festival de Cannes, sans savoir vraiment où se situe la ville. Il y remporte le prix du meilleur acteur dans la section Un Certain Regard. **LA ROUE TOURNE.** Le cinéma est désormais à ses pieds. Il étudie les propositions mais son rêve reste intact : continuer son emploi de garagiste, et pourquoi pas avoir un jour sa propre entreprise.

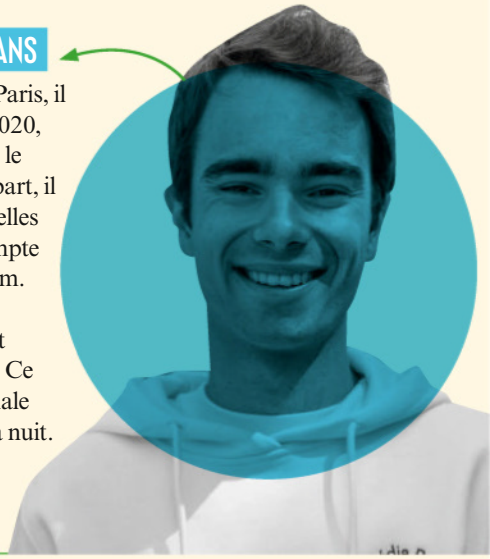
KAY THE PRODIGY // RAPPEUSE, 24 ANS

INSPIRATION. Bercée par le jazz, le salegy (une musique venue de Madagascar, d'où elle est originaire) et Louis Armstrong, elle choisit finalement le rap. Elle débute en 2022, lance vite une tournée, s'associe avec le rappeur Mezzo Millo et se construit un univers inspiré de Nicki Minaj et Ateyaba. **LIVE.** En 2024, elle est nominée dans la catégorie Révélation Féminine de l'Année des Flammes, la grande cérémonie rap et R&B. Émue de se retrouver assise à quelques sièges d'Aya Nakamura, elle performe pour la première fois en direct à la télé. « Ça a été une immense fierté de rapper devant tous ces gens. » **EAST COAST.** Depuis ses 15 ans, elle écrit dans les transports. Elle a grandi à Strasbourg, ville à laquelle elle rend hommage avec le nom de son premier EP intitulé *Eastern Wind*. « Il y a plein de rappeurs qui viennent de Strasbourg, mais peu le savent. »

APOLLINE REICHART ET JULIA BURGUN // RESTAURATRICES D'ART, 30 ET 26 ANS

PRIX. Diplômées de l'École de Condé en 2021, elles ouvrent dans la foulée leur atelier de restauration de peinture de chevalet. Leur enseigne possède le label Maître Artisan. **RENAISSANCE.** Un jour, Apolline restaure un tableau qu'elle déniche dans une brocante. Sous les couches de repeints, la signature d'un certain Eugène Delacroix... Toujours médusée, elle attend le verdict des experts. **RÉCUPÉRATION.** Apolline a toujours été une artiste à ses heures perdues. En Champagne-Ardenne, son père lui crée un atelier dans le grenier de la maison familiale. Julia, elle, est bricoleuse dans l'âme. « J'allais dans l'atelier de mon grand-père avec une tongue cassée et je l'opérais, je cherchais dans les tiroirs des manières de la réparer. »

HUGUES DE ROSNY // ENTREPRENEUR, 24 ANS



MERCI PATRON. Alors étudiant à Sciences Po Paris, il a l'idée de fonder Le Média Positif en octobre 2020, en plein Covid, « à un moment où l'on comptait le nombre de morts tous les soirs à la télé ». Au départ, il réalise seul une simple curation de bonnes nouvelles glanées sur Twitter. Aujourd'hui, son média compte 34 salariés et 1,5 million d'abonnés sur Instagram. **CERVEAU.** Son objectif : lutter contre le biais de négativité. « Notre idée n'est pas de dire que tout va bien, mais que tout n'est pas foutu. » **PLUME.** Ce diplômé en philosophie contemporaine à Normale Sup' se réserve toujours une heure pour écrire la nuit. En préparation, une biographie d'Emmanuel Mounier, le fondateur de la revue *Esprit*.

YANN, ALIAS LA GRANDE DAME // CHANTEUR, 25 ANS

SHANTAY, YOU STAY. Finaliste dans la saison 2 de *Drag Race* France, il a terminé 3e de la version internationale du grand show RuPaul. Mais désormais, La Grande Dame et son mètre 97 « ont pris des vacances » et laissent place à Yann, son moi chanteur. « Je fais tomber le masque avec *Parfum Orange*. » Le titre de son premier album, qui est sorti début 2025. **CICATRICES.** Le style de ce Niçois désormais exilé à Paris mêle « (sa) voix de camionneur » et sa tendresse. Au programme, abandons, addictions, trahisons et quand même un peu de love. **ESCARPIN.** Son premier amour ? La mode. Le mannequin a défilé pour Jean Paul Gaultier en 2020 et collabore depuis avec des créateurs comme Weinsanto ou encore Germanier. Jusqu'à lui donner envie de devenir styliste ? « J'ai toujours voulu faire de la chaussure. C'était sûrement mon excuse pour commencer le drag : porter des talons. »

ETHAN OLIEL // COMÉDIEN, 28 ANS

LE PRÉNOM. Au Théâtre Libre, et bientôt au théâtre Antoine, il joue Ethan Hawke dans *Le Cercle des poètes disparus*. Heureux hasard, il porte le même prénom que son personnage. Le jour du casting, c'est grâce à ce petit détail qu'il a réussi à se démarquer. « Il n'y avait plus de place mais le metteur en scène a quand même décidé de me rencontrer. » Il a bien fait : le comédien a depuis décroché le Molière de la révélation masculine 2024. **WINTER IS COMING.** Sur le chemin pour aller récupérer son Molière, il repense à la promesse qu'il s'était faite s'il gagnait : se refaire les huit saisons de *Game of Thrones* le lendemain. Mission réussie. **COACH COURBIS.** Passionné de football, il se rêvait commentateur sur le bord du terrain. Aujourd'hui sur les planches, il adorerait voir l'équipe de l'*After Foot* de RMC s'installer dans le public au cours d'une de ses représentations.

CORENTIN DURAND // ROMANCIER, 28 ANS

CLASSÉ X. Après avoir été finaliste du prix Décembre avec son premier roman *L'inclinaison* (Gallimard, 2022), il vient de publier *Sarabande X* (Seuil), une fiction tirée de l'histoire du cinéaste Claude Bernard-Aubert, reporter de guerre en Indochine des années 1950, devenu réalisateur de films porno. « Ça m'a tout de suite plu. » **FEU.** Il a grandi à Chambéry dans une famille de grands lecteurs. Son premier choc littéraire ? *L'homme qui plantait des arbres*, de Jean Giono. Depuis, il a lu avec avidité Modiano, Mishima, Proust et fait partie du fan club de Maria Pourchet. **HANOÏ.** Après une hypokhâgne avortée, il a la drôle d'idée de caresser une carrière de journaliste. Finalement, il s'inscrit à la fac en licence de vietnamien. Aujourd'hui, il travaille dans la publicité.

GETTY IMAGES, SHAUNESEYES, VALENTIN GAMBINO, MONSIEURKAY, BÉNÉDICTEROSCOT, VINCENT FANDOS

L'art DE L'ÉCLAT

Des natures mortes bien vivantes: sous une lumière vibrante, chaque accessoire dévoile son caractère unique et son éclat singulier.

Texte Daisy Shaw-Ellis et Pierre Groppo
Photographie Ryan Jenq Set design Laura Woolf

« N'aimez jamais quelqu'un qui vous traite comme si vous étiez ordinaire »: le conseil est signé Oscar Wilde. Et s'il est un moment où l'appliquer, c'est bien en ce mois de février, où il ne s'agirait pas de roucouler bêtement à l'heure de la fête des amoureux. D'où cette sélection de cadeaux exceptionnels, du genre à sceller pour quelque temps au moins une relation qui ne ressemble pas aux autres. Saint-Valentin? Oui, mais pas question d'en rester au stade du simple béguin. Après tout, ne dit-on pas qu'il n'y a pas d'amour, mais uniquement des preuves d'amour? Signées des plus belles maisons, jouant aussi bien dans le cour des grands joailliers que dans celle des défilés les plus remarqués, ces quelques trésors devraient apporter leur lot de garanties en matière de durabilité sentimentale. Pour le reste, pas besoin d'être à deux pour se laisser séduire par une montre à secret, un drôle de porte-clés ou une paire de boucles d'oreilles. Autre conseil pour les cœurs fragiles: il est possible d'aimer les hommes – et les femmes –, mais souvent conseillé de leur préférer les objets. □

PORTE-CLÉS TRICKS **MIU MIU**

MONTRE BUSTE SAUTOIR
COUTURE **CHANEL**

Beauté CISELÉE

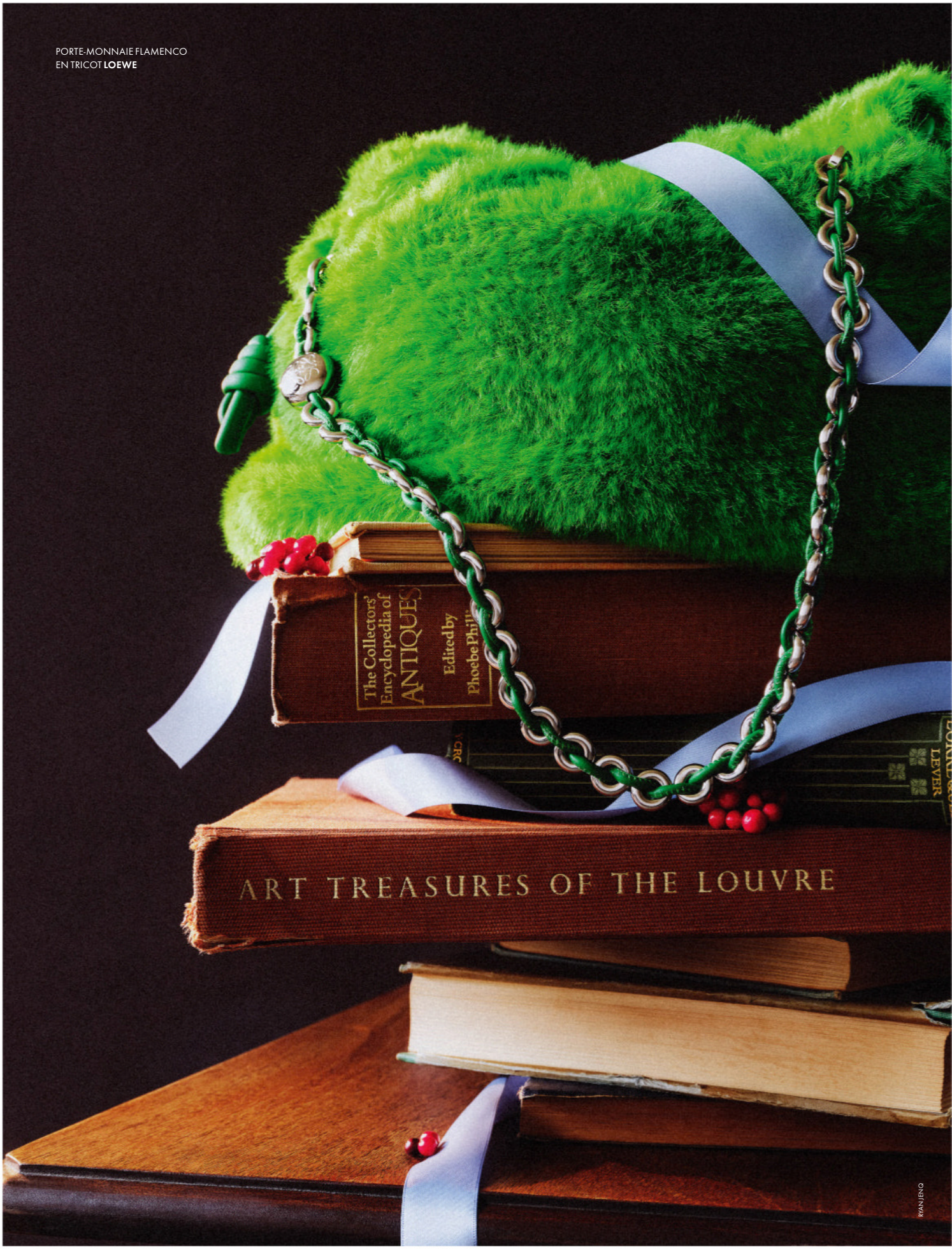
Lorsqu'elle travaillait dans son atelier, Coco Chanel avait l'habitude de porter à son cou ses ciseaux à tissu en pendentif, suspendus par un long ruban. Cet accessoire *ad hoc* est la source d'inspiration de cette robe incrustée de diamants sur un collier en or 18 carats. La figurine miniature cache astucieusement un cadran de montre dans sa taille rétractable. Aussi luxueux et frivole qu'utile.

RYAN JENQ

BOUCLES D'OREILLES
MOUSQUETON DE GRENATS
VAN CLEEF & ARPELS

Pleins **FEUX**

Des visions de bonbons danseront littéralement autour de votre tête avec ces boucles d'oreilles scintillantes de Van Cleef & Arpels, un assortiment de grenats spessartites ambrés, de près de 30 carats, flanqués de diamants étincelants. Difficile de garder les pieds sur terre avec ce bijou susceptible de vous emporter dans ses vapeurs aphrodisiaques et sucrées.



PORTE-MONNAIE FLAMENCO
EN TRICOT **LOEWE**

Vert GALANT

Si le vert vif de sa fausse fourrure évoque davantage le sournois Grinch, voleur des jouets de Noël, ce sac annonce pourtant la couleur, celle de la fête. Qu'il soit blotti comme un petit chien au creux de vos bras lors d'une soirée fraîche ou petit lézard fluorescent bien au chaud au coin d'un feu, cet accessoire douillet pourrait bien dégriser son vieux compère Scrooge, ou tout autre rabat-joie.

Mon atelier par MATHILDE DENIZE

En plein cœur de Saint-Ouen, un espace idéal, entre peinture et couture, pour Mathilde Denize. A droite, l'artiste devant ses œuvres.

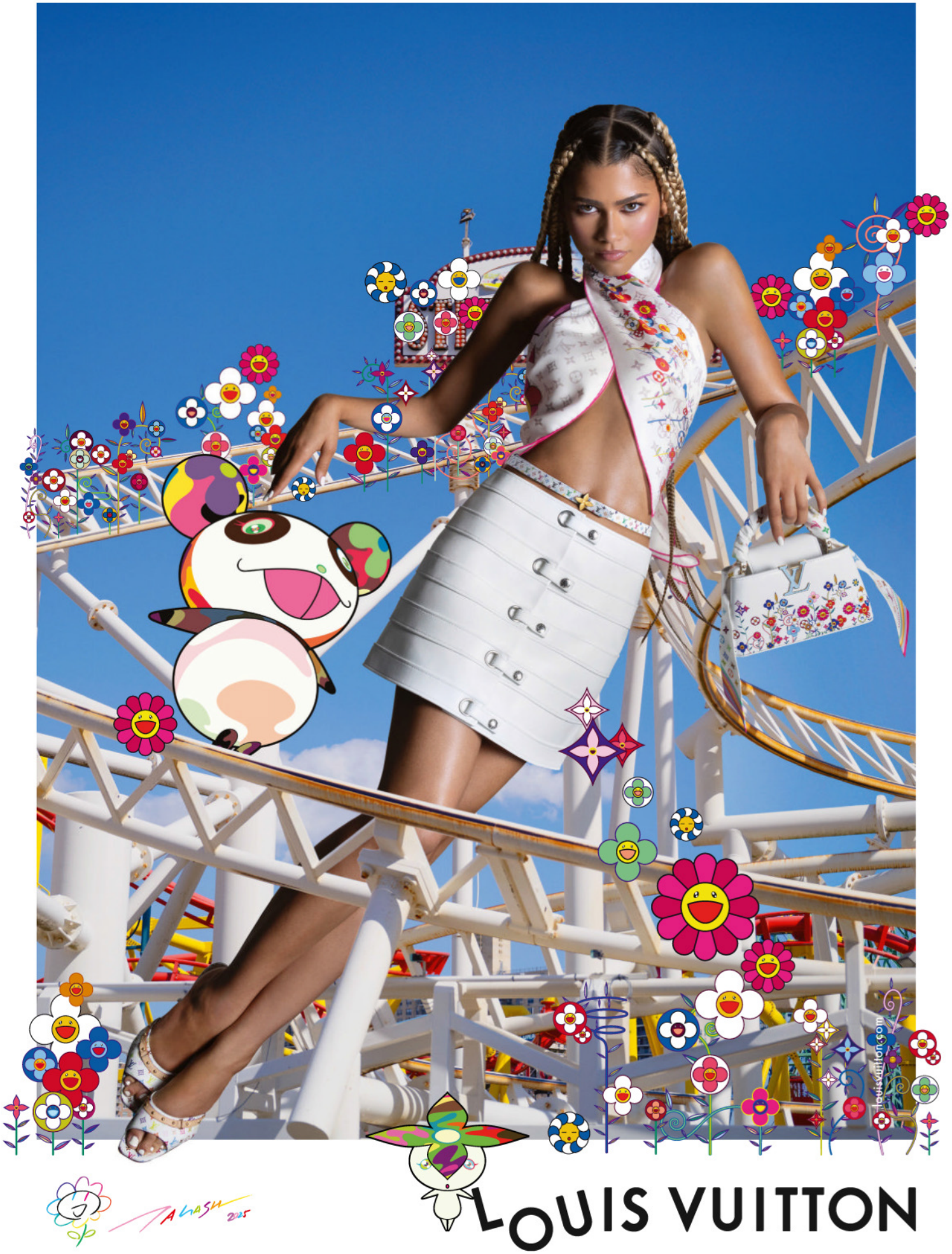
Mon atelier est divisé entre un espace peinture et un espace couture, avec une partie dédiée au stockage des matériaux. J'y suis installée depuis trois ans. Venant de la Villa Médicis, j'avais envie d'un lieu pour peindre seule. Je recycle des toiles qui s'étalent sur plus d'une décennie. Certaines datent de mes études aux Beaux-Arts. En général, celles qui restent trop longtemps à l'atelier sont renouvelées, détruites, transformées. Je n'aime pas qu'elles traînent là. Je les découpe pour leur donner une forme qui s'apparente à celle d'un vêtement. Leur point commun? Un liant aqueux. Un aspect non genré, aussi. J'utilise des peintures récupérées, de l'acrylique surtout. J'ai travaillé dans le cinéma pour des décors, et je suis encore en contact avec des peintres qui me rapportent les fonds non utilisés. Je peins des toiles, je fais des patchworks en collage, de la céramique, des figures ou de grands costumes. Certains semblent carnavalesques, d'autres ressemblent à des corps mous. J'ai longtemps fait de la boxe et la forme des punching-balls m'a inspirée pour concevoir des sortes de couvertures qui ressemblent aussi à de grandes capes magiques. Tout ce qui peut constituer une évocation de la présence m'intéresse. Les motifs, eux, dépendent beaucoup du geste avec lequel je peins: au sol, sur châssis ou au mur. □

Exposition de Mathilde Denize à la galerie Perrotin New York, du 11 janvier au 19 février 2025. Exposition au Frac Île-de-France (Paris 19e) du 17 septembre 2025 au 22 février 2026.

TANGUY BEURDELEY COURTESY PERROTIN, MATHILDE DENIZE

VOGUE
COLLECTION

RETROUVEZ L'ESHOP
VOGUE COLLECTION
SUR SHOP.VOGUE.FR


LOUIS VUITTON
louisvuitton.com
TAKASHI 2005